BIBL. NAZ.
Vittorio Emanuele III
RACCOLTA
VILLAROSA
A
74(2
NAPOLI

Rdz. Villaroya A. 74²

VOYAGES
D'ANTENOR
EN GRÈCE ET EN ASIE.
T. III.

140.768

Frontispice *Tome III.*

Bornet del. *Delignon Sc.*

„Je jure par Vénus et son fils d'avoir toujours pour ma femme,
„attachement, soins, égards, amitié, tendresse respectueuse „

Tardieu l'Aîné direxit.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

VOYAGES
D'ANTENOR
EN GRÈCE ET EN ASIE,

AVEC

DES NOTIONS SUR L'ÉGYPTE:

MANUSCRIT GREC TROUVÉ A HERCULANUM,

TRADUIT PAR E. F. LANTIER;

AVEC FIGURES.

QUATRIÈME ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprim.-Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.

AN IX (1801)

VOYAGES D'ANTENOR EN GRÈCE ET EN ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

HISTOIRE DE COMBABUS.

« Combabus sembloit né dans le temple de Gnide ou de l'Amour : beaucoup d'esprit, la figure la plus séduisante, un caractère heureux le rendoient cher au roi Antiochus et à toute sa cour. Il répondoit à l'amitié et aux bontés de son prince par un zèle et un attachement sans bornes.

» Stratonice, épouse d'Antiochus, brillante de jeunesse et d'appas, ne put voir ce favori sans le plus vif intérêt : ses regards, d'abord timides et doux, ensuite plus ardens, des soins empressés, ces expressions touchantes, ces mouvemens tendres et animés qui échappent à la passion, annoncèrent la sienne à son vainqueur. Il entendit ce langage ; mais fidèle à son maître, et redoutant les dangers d'un tel

engagement, il opposa le silence et le respect aux boutés de la reine. Cette résistance irrita sa flamme : sommeil, repos, plaisirs, tout fuyoit Stratonice. Enfin elle crut trouver un moyen de triompher de l'indifférence de Combabus, et de l'enchaîner par la douce habitude de la voir : elle déclara au roi qu'elle vouloit aller bâtir un temple à Ephèse, pour acquitter un vœu qu'elle avoit fait en accouchant d'un fils, douce espérance du roi et de l'état. Antiochus donna son agrément, et Combabus fut nommé du voyage. Il démêla aisément les vues de la princesse, et pressentit le danger; il en fut d'autant plus alarmé, que son ame sensible s'ouvroit aux séductions de l'amour, et s'attachoit insensiblement à cette aimable reine. Pressé d'un côté par son devoir, par sa reconnoissance pour son roi; de l'autre, séduit par l'espoir et l'enchantement d'un amour heureux, ses pensées, ses désirs, comme des vents opposés, fatiguoient et tourmentoient son ame. Enfin, après beaucoup d'incertitude, d'agitation, d'énergie et de foiblesse, la vertu triompha. Le parti étoit violent, mais infaillible : un fer tranchant le condamna pour jamais à une nullité absolue. Il renferma sa dépouille embaumée dans une boîte scellée de son cachet,

qu'il remit au roi, en le suppliant de la lui garder jusqu'à son retour. Cependant il part avec Stratonice; et ce qu'il avoit prévu, arriva. La vue continuelle de la reine, ses caresses timides, expressives tour-à-tour, ses appas voluptueux, tantôt demi-voilés, tantôt plus découverts, embrasèrent son imagination et ses sens. Stratonice, lisant dans ses regards animés tout l'intérêt qu'elle inspiroit, crut son triomphe et son bonheur assurés. Elle donna une fête champêtre à sa petite cour; la table du festin fut dressée au milieu d'un bois, sous un ciel de verdure; les arbres étoient peuplés d'une foule de petits oiseaux: ils remplissoient l'air de leurs chants mélodieux. Plusieurs troupes de villageois et de villageoises, vêtus de blanc et couronnés de roses et de jasmin, apportèrent des corbeilles de fruits et de fleurs, des gâteaux de miel. On avoit mêlé parmi eux des musiciens des deux sexes, qui chantèrent des couplets analogues à leurs costumes et à la fête. Les chants et le festin finirent par la danse: la gaieté, le rire, le plaisir animoient les danseurs. Stratonice se mêloit à leurs jeux: la danse, et sur-tout l'attente d'un plaisir plus vif et plus doux, allumoient dans son cœur le feu de la volupté. Le soir cinq cents flambeaux

remplacèrent le jour. C'étoit l'heure fortunée que Stratonice attendoit pour entraîner son amant dans un asile mystérieux. Elle lui proposa d'aller jouir de la fraîcheur de la nuit dans les allées voisines. Combabus ne put refuser. Arrivés sous un berceau, où l'obscurité et le silence invitoient à l'amour, elle dit que, fatiguée de la danse, elle avoit besoin de repos. Ils s'assirent sur l'herbe fraîche : rien ne les séparoit. Stratonice, colorée comme la lune aux bords de l'horizon, laissa éclater tout le feu de son amour, tantôt par le langage le plus vif, le plus tendre, tantôt par un silence plus expressif. Combabus, très-embarrassé de sa contenance, répondoit par des soupirs. La reine, qui les interprétoit favorablement, en devint plus animée et plus pressante. Embrasée de volupté, elle hasarda quelques légères caresses: quelle terrible situation pour Combabus! Brûlé de désirs, en proie aux regrets, tour-à-tour il résiste, il cède ; il tombe enfin aux pieds de Stratonice, en s'écriant: « Arrêtez, épargnez un malheureux qui va mourir de désespoir! Vos bontés m'accablent : cessez, cessez le supplice d'un infortuné qui brûle pour vous de l'amour le plus tendre, et dont le bonheur est impossible » ! Il se tait à ces mots; éperdu

d'amour et de douleur, il inonde de larmes la main de son amante, qui, ne pouvant pénétrer une pareille énigme, le prie de s'expliquer un peu mieux. Combabus hésite; tous deux gardent le silence; la reine de dépit, son amant de regret et de honte. Enfin, il ose lui confier la précaution cruelle qu'il avoit prise pour échapper à la séduction de son penchant, et ne pas offenser son roi et son ami. « Quel sacrifice! quelle précaution! s'écrioit Stratonice! — O reine adorable, mon cœur n'a jamais résisté à vos charmes! consumé de tous les feux de l'amour, j'aurois payé mon bonheur de mon sang, de ma vie; mais l'acheter par un crime! le payer de votre perte, qui eût été infaillible! non, je n'étois pas assez barbare, assez vil pour me rendre heureux à ce prix »! Stratonice, désespérée, attendrie, les yeux en pleurs, se laissa tomber dans ses bras; Combabus essuya ses larmes, et la pria de borner à la pure et tendre amitié un sentiment d'amour trop dangereux, et qui eût causé leur ruine. Revenue de son trouble, la reine lui jura l'amitié la plus tendre; mais en faisant ce serment, elle pleuroit encore.

» Ces deux amans, réduits à la simple amitié, cherchèrent à se consoler de leur malheur,

par toutes les douceurs d'une liaison intime, par de fréquens entretiens, charme et nœud de l'amitié et de l'amour même. Combabus, dont l'ame étoit éclairée par la philosophie, dont la conversation étoit pleine d'esprit, de raison, d'intérêt, fit passer la noblesse de ses sentimens dans l'ame de son amie; il l'épura de ses désirs, et la remplit d'émotions si douces, si délicates, que depuis elle comparoit l'amitié à un soleil tempéré qui réchauffe, vivifie, couvre la terre de fleurs et de verdure; et l'amour, à un feu ardent qui dessèche et brûle les plantes jusqu'à la racine.

» Cependant les courtisans, toujours agités par l'envie, toujours les yeux ouverts sur le mérite et les succès d'autrui, s'aperçurent bientôt de la faveur distinguée de Combabus; et supposant tout ce qu'on peut supposer, ils aiguisèrent les traits de la calomnie, et sourdement répandirent le bruit que la couche royale étoit souillée. Ces bruits descendirent des courtisans au peuple, et du peuple montèrent aux oreilles du roi, qui, s'abandonnant à l'impétuosité de sa colère, fit arrêter et traduire Combabus à sa cour. On l'enferma dans un cachot, et un tribunal instruisit son procès. Les juges, partageant l'indignation du monarque, condam-

nèrent à mort son malheureux ami. Il écoute son arrêt avec tranquillité : déjà se faisoient les apprêts de son supplice, lorsqu'il fit supplier le roi de vouloir bien ouvrir la boîte qu'il lui avoit confiée avant son départ. Antiochus l'ouvrit : quel fut son étonnement, son admiration, quand il vit la preuve physique de l'innocence de son favori ! Ce rare attachement, un si grand sacrifice fait à l'amitié, touchèrent l'ame généreuse de ce prince : il court à la prison, presse son ami dans ses bras, et le comble d'honneurs et de caresses. Ses délateurs furent punis ; il eut la permission de retourner auprès de Stratonice, occupée alors à l'édification de son temple, dans lequel elle fit placer en bronze la statue de son amant ».

CHAPITRE II.

AZÉMA PLAIT A PHANOR. VIE OISEUSE DES BABYLONIENS. PORTRAIT D'ATOSSA. AVENTURE DE PHANOR.

Ce récit amusant termina le souper. Arsame promit de nous conduire à la fête de Milyta, et nous invita à dîner pour le lendemain à

son paradis, avec une autre de ses maîtresses [1].

Quand nous fûmes seuls, Phanor me confia qu'il trouvoit Azéma charmante, délicieuse, qu'il étoit enchanté des agrémens de son esprit. — « N'est-il pas vrai qu'elle est au-dessus de la belle Théone d'Athènes, de la touchante Théophanie de Milet, de la superbe Aspasie de Sparte, et de la piquante Phocilide de Rhodes? — Sans doute elle l'emporte autant qu'une belle qui est sous nos yeux, l'emporte sur son portrait, ou sur le simple souvenir de ses appas. — Mais vous avez deux rivaux. — Je ne les redoute point. Arsame, quoique grand seigneur et puissant, n'est pas dangereux; c'est un être insouciant et apathique; et quant au Thersite chantant, il est tenace et irascible; mais un pareil rival doit être aisément culbuté ».

Nous passâmes la matinée du lendemain dans les rues de Babylone, au milieu des groupes d'hommes oisifs, qui, assis à l'ombre, mettent la suprême félicité dans le repos et l'inertie; exempts de cette activité inquiète qui agite les Grecs, sans ambition, sans désirs de vaine gloire, ne jetant aucun regard ni sur le passé, ni sur l'avenir : bornés à la jouissance du mo-

[1] *Paradis* est le nom que les Assyriens donnoient à leurs parcs ou jardins.

ment, ils arrivent sans vives secousses et sans danger au dernier sommeil. J'écoutois leur conversation ; elle ne rouloit ordinairement que sur l'art de multiplier et de prolonger les jouissances : vivre agréablement, sans s'occuper des affaires de ce monde, est toute leur étude et leur philosophie.

A l'heure du repas, Arsame vint nous chercher dans un char brillant, et nous volâmes à son paradis. Dans la route il nous parla de la jeune Atossa, avec qui il avoit passé une partie de la nuit, et que nous trouverions à dîner. « Elle est charmante : je crois l'aimer plus qu'Azéma ; celle-ci a plus d'esprit, mais Atossa a plus de grâce et de fraîcheur ; et avec les femmes, je m'attache plus aux belles formes, au beau physique, qu'aux qualités morales. Je ne les prends que pour mes plaisirs ; je ne les vois qu'à table ou dans leurs boudoirs; par-tout ailleur selles m'ennuient ».

Nous trouvâmes la belle Atossa couverte de pierreries et de fleurs, se promenant en chantant sous des ombrages frais : l'élégance de sa taille, l'éclat de sa jeunesse (elle n'avoit que trois lustres), sa grâce touchante, son regard enchanteur auroient mérité le pinceau d'Apelle ou de Zeuxis ; mais sous cette jolie enveloppe,

on trouvoit une ame froide et sans vie. Cette belle rioit toujours, chantoit beaucoup, parloit très-peu, ne pensoit à rien, s'occupoit sans cesse de sa figure, de ses pompons, de la parure, de la coiffure, des autres femmes; enfin, c'étoit un joli oiseau en cage, qui siffloit, mangeoit, buvoit et végétoit.

Nous dînâmes dans un salon ovale, incrusté de coquillages, où étoit une Milyta ou Vénus toute nue, de grandeur naturelle, du plus bel albâtre, couchée sur un matelas de marbre noir. Je n'ai rien vu d'aussi voluptueux. La chère fut délicate et somptueuse, quoique nous ne fussions que quatre convives; vingt esclaves, superbement vêtus, nous servoient, attentifs au moindre signal. Arsame, pour soutenir et animer la conversation, nous parla religion, morale et philosophie. La religion étoit, selon lui, « un frein pour le peuple, inutile aux satrapes, aux hommes qui ont de l'éducation et des principes; la morale, une mode locale, une loi de police adaptée aux circonstances et au climat. A Sparte on prête sa femme, ici on rit d'une infidélité, le sexe se prostitue dans le temple de Milyta; ailleurs une femme est poignardée ou déshonorée sur le moindre soupçon. Les actions sont vertus ou crimes, selon les loix du pays. En

Egypte, c'est un grand forfait de tuer un chat, un ibis; vers le fleuve Indus, on révère la vache; et qui lui donneroit la mort, seroit puni comme sacrilége. En Europe, les autels sont inondés de sang, et on immole jusqu'à des victimes humaines. Quant à la philosophie, je l'aime, je m'en pique; je suis de la secte de votre Epicure : je jouis de tous les plaisirs, de toutes les voluptés; je bois à grands traits dans la coupe de la vie, tout ce qui peut flatter et enivrer mes sens : voilà la vraie philosophie, celle que j'ai adoptée dès l'âge de raison : ce n'est point celle de vos philosophes grecs, de vos Platon, de vos Zénon, de vos Xénocrate. — Ni même celle d'Epicure, lui dis-je, que l'on interprète mal; car il met la tempérance et la sobriété au nombre des vertus, et même des plaisirs. — En ce cas, je suis plus philosophe que lui, car je mets les privations sur le compte de la sottise humaine. — Epicure n'interdit pas les jouissances; mais il veut qu'elles soient mesurées sur la foiblesse de nos organes; et le véritable épicuréisme est de s'abstenir souvent pour mieux jouir». Atossa s'écria « qu'elle étoit philosophe aussi; qu'elle aimoit le plaisir à la fureur; qu'elle n'avoit ni préjugés, ni scrupule, ni d'autre étude que celle de multiplier ses

jouissances ». Nous trouvâmes sa philosophie raisonnable et fort réfléchie. Alors, pour célébrer Atossa et le plaisir, on fit circuler de larges coupes de vin; nous prîmes des chapeaux de fleurs; Arsame but à Sardanapale, ancien roi d'Assyrie, son héros, et me demanda si j'avois vu sa statue. — « Oui, j'ai même vu son inscription, bien digne de ses mœurs : *Mange, bois, divertis-toi; tout le reste n'est rien.* — Par Bélus, il a raison, s'écria Arsame; qu'est la vie sans la volupté ? — Mais si l'image de ce roi ne m'a inspiré aucun intérêt, j'ai été pénétré d'admiration et de respect à la vue de celle de votre immortelle Sémiramis. J'ai cru voir une divinité. — Vous ne vous trompiez pas, nous l'honorons comme telle. A son retour des Indes, ayant appris que Ninias son fils cabaloit pour la chasser du trône, elle en descendit volontairement, et se déroba à la vue des hommes, se flattant, d'après un oracle, de jouir des honneurs divins. En effet, les dieux l'ont métamorphosée en colombe, et c'est sous cette forme que nous l'adorons ».

Arsame abrégea le dîner; il étoit pressé; il devoit se trouver à Babylone pour voir débuter une danseuse. Quoique satisfaits de notre situation, nous fûmes obligés de le suivre. Mais je

plaignois le philosophe Arsame, qui, à force de boire dans la coupe des voluptés, avoit blasé ses sens, et empoisonné ses plaisirs par l'insipidité et l'ennui.

Phanor, qui trouvoit la jeune Atossa charmante et bien supérieure à Azéma, avoit obtenu la permission d'aller la voir. Il me dit, le matin, que je pouvois sortir sans lui. Je revins assez tard, il n'étoit pas rentré; je l'attendis. La nuit approchoit, je commençois à m'alarmer. Enfin il parut. « Que vous êtes cruel, lui dis-je, avec vos bonnes fortunes! j'étois déjà sur les épines : sans doute les charmes de la divine Atossa ont précipité les heures de votre journée? — Vous serez bien étonné quand vous saurez que je ne l'ai pas vue; j'ai beaucoup mieux employé mon temps : écoutez. A peine étiez-vous sorti, je me parois, me parfumois, pour voler chez ma Milyta : deux femmes sont entrées dans ma chambre, l'une âgée, l'autre ornée de son printemps, grande, bien faite, et d'une figure modelée sur celle de l'Amour. Mon cœur s'est épanoui; j'ai cru voir l'aimable Hébé descendue de l'Olympe. Je la regardois avec ravissement, lorsque la plus âgée m'a demandé si je n'étois pas l'un des Grecs arrivés depuis peu. — Oui; à quoi puis-je vous être

utile ? — Hélas ! m'a-t-elle répondu, en décomposant son visage, en poussant un long soupir, et se frottant les yeux pour essuyer des larmes qui n'y étoient pas, ma fille et moi sommes bien malheureuses, bien à plaindre ! — Quoi ! cette aimable enfant est votre fille ? — Oui, c'est Ariaspe, la sœur cadette d'Azéma que vous connoissez : cette fille ingrate, dénaturée, au milieu du luxe et de l'abondance, refuse du pain à sa sœur et à sa mère, et se ruine pour un petit vilain musicien qui la déshonore. Mais je vous laisse avec Ariaspe, qui vous contera notre embarras et notre misère. J'ai quelque affaire dans le voisinage ; dès qu'elle sera terminée, je viendrai la reprendre ». Je compris que cette indigne mère m'amenoit une victime, et me la prostituoit pour de l'argent. Seul avec Ariaspe, je lui ai pris la main ; je me suis aperçu qu'elle trembloit : j'entends des soupirs, des sanglots, je vois couler des larmes. — « Qu'avez-vous, belle Ariaspe ? pourquoi ces pleurs, cette douleur amère » ? A ces mots elle tombe à mes pieds, en s'écriant : « J'implore votre pitié, votre générosité : les Grecs ont l'ame noble et sensible, n'abusez pas de ma situation, de mon malheur : je suis, il est vrai, la sœur d'Azéma, mais j'ai un autre cœur et d'autres

principes. Ma mère et moi gémissons en effet dans la misère ; depuis long-temps elle me presse, me tourmente pour me faire consentir à un marché infame ; elle veut m'abreuver d'opprobres. Hier elle me menaça de me livrer malgré moi, et d'introduire dans la nuit un homme dans ma chambre ; ensuite elle me parla de vous, me dit que vous étiez étranger, que vous partiez bientôt, que ma démarche seroit ignorée, comme si le crime n'existoit plus dès qu'il n'y a plus de témoins ! Je ne sais ; tout-à-coup l'espoir est entré dans mon ame, j'ai feint de céder. J'ai tant ouï dire du bien de la nation grecque, que je me flatte encore, même ici, seule avec vous ».

En me parlant ainsi, elle arrosoit mes mains de ses larmes. Dans la douleur, qu'elle etoit belle et touchante ! — « Vous ne vous trompez point dans la bonne opinion que vous avez des Grecs : ils respectent la vertu, la beauté, et sur-tout le malheur. Expliquez-vous, qu'exigez-vous de moi ? — Que vous accordiez quelque secours à ma mère, qui ne soit pas le prix de ma honte ». Je lui demandai si elle n'avoit pas quelqu'attachement secret, si elle ne voudroit pas se marier. Elle m'avoua qu'elle aimoit, et qu'elle étoit aimée du jeune Mesabatès,

fils d'un marchand. « Mais je suis pauvre, et son père s'oppose à notre union. — Combien faudroit-il pour avoir son consentement? — Je ne sais : il est fort intéressé. — Cent dariques [1] pourroient-elles le fléchir?— Oui, je le crois. — Eh bien ! je les donne avec plaisir, pour contribuer à votre bonheur et récompenser votre sagesse ». A ces mots, ses beaux yeux étonnés se fixent sur moi ; elle n'osoit me croire : n'ayant connu jusqu'alors que des cœurs arides et abjects, elle ne pouvoit se persuader un tel désintéressement. Sa reconnoissance a été si vive, si tendre; on voyoit sur sa physionomie une expression si touchante, une sérénité si douce, que mon ame s'est pénétrée de la joie la plus pure; je n'ai jamais senti aussi vivement le plaisir d'une bonne action : et quoique cette jeune personne soit douée des attraits les plus séduisans, qui d'abord, je l'avouerai, m'avoient un peu tenté, j'ai joui de plus de volupté en l'obligeant, que je n'en aurois trouvé dans sa possession.

Lorsque sa mère est rentrée, je lui ai fait part des vœux de sa fille; je lui ai représenté

[1] La darique est évaluée à environ vingt-cinq schellings d'Angleterre. Il y avoit des dariques et des demi-dariques : elles étoient marquées d'un archer ou tireur d'arc.

l'indécence

l'indécence et la cruauté de sa conduite, le respect qu'elle devoit à la vertu et à l'innocence d'une enfant si aimable. Je l'ai fait rougir; elle s'est excusée sur son indigence, sur la nécessité de vivre. Je lui ai donné quelqu'argent. Je me suis rendu aussitôt chez le père du jeune Mesabatès : cent dariques ont brillé à ses yeux, et aplani toutes les difficultés. Le mariage arrêté, nous sommes allés tous ensemble chez Ariaspe, où j'ai joui des remercîmens et du bonheur de ces heureux amans. Cette affaire m'a occupé toute la journée; mais je ne la troquerois pas contre la plus brillante de ma vie et les faveurs de la belle Atossa. Ma bourse est plus légère, mais mon cœur est satisfait ». Je félicitai Phanor de cette belle action, et de la joie qu'il en ressentoit.

CHAPITRE III.

FÊTE DE MILYTA.

Nous voyions souvent Arsame; mais il étoit si affairé, avoit tant de rendez-vous, qu'il ne pouvoit nous donner que des momens. La veille de la fête de Milyta, il nous avertit qu'il viendroit nous prendre de grand matin pour nous

mener au temple : c'est un carré régulier de deux stades. On voit au milieu une tour massive qui a un stade, tant en longueur qu'en largeur, sur laquelle huit autres tours sont élevées. On a pratiqué au dehors des degrés en lignes spirales. Dans la dernière tour est une grande chapelle sans statues, mais ornée d'une table d'or et d'un lit magnifique ; elle ne s'ouvre que pour le dieu Bélus, qui y passe la nuit avec la jeune vierge qu'il daigne favoriser. On voit au bas une autre chapelle qui contient une statue d'or, représentant Jupiter assis, une table, un trône et un marche-pied du même métal.

Nous trouvâmes l'enceinte du temple remplie de femmes charmantes : les plus distinguées, qui ne vouloient point se livrer au premier venu, superbement parées, entourées de leurs domestiques, se tenoient dans leur char, sous des voûtes ; les autres, ayant une couronne de ficelles autour de la tête, étoient assises sur la terre. Les unes arrivoient, les autres partoient. Il y avoit des allées séparées par des cordes tendues, où les étrangers alloient choisir la beauté qui leur plaisoit. Une femme ne peut sortir du temple, qu'elle n'ait payé son tribut à Milyta. Cette loi est très-rigoureuse pour les

laides, qui souvent attendent leur tour trois ou quatre ans.

Lorsque l'étranger a choisi une de ces beautés, il lui offre de l'argent, en lui disant : « J'invoque la déesse Milyta ». Et la femme est obligée d'accepter ce qu'on lui donne.

Je parcourois, avec Phanor et Arsame, ces allées où sembloient respirer l'amour et la volupté. Phanor étoit dans une extase délicieuse : ses yeux s'égaroient, erroient de l'une à l'autre ; il trouvoit toutes les femmes charmantes, toutes allumoient ses désirs. Dans cet enchantement, irrésolu dans son choix, il auroit voulu cueillir toutes les fleurs de ce riant parterre. Arsame, au contraire, regardoit toutes ces belles avec dédain, ne voyoit que leurs défauts : l'une étoit trop maigre, l'autre trop chargée d'embonpoint ; celle-là étoit dénuée de grâces ; sa voisine étoit d'une taille gigantesque ; celle d'après, un arbre nain ; cette autre avoit le regard trop ardent, et cette Agnès jouoit la pudeur. La plupart étoient des fleurs d'automne, sans éclat et sans fraîcheur ; et depuis quinze ans qu'il venoit à cette fête, nulle n'avoit été si dégarnie de beautés. Il se rappeloit encore, que la première fois il y avoit trouvé cent femmes plus belles que la plus brillante de ce jour : mais Phanor et

moi, qui débutions dans cette arène, et qui n'avions pas encore les sens flétris par l'excès des jouissances, nous leur rendions plus de justice, et les trouvions, pour la plupart, dignes de notre encens et des plus tendres sacrifices.

Phanor s'éclipsa avec une petite brune enjouée et piquante. Je préférai une blonde de vingt ans, d'un teint de lis et de roses, et dont les yeux étoient chargés d'une douce langueur. Je l'abordai, mon tribut à la main, en lui disant : *J'invoque la déesse Milyta.* Aussitôt elle se leva et me suivit. Je dois convenir que sa dévotion n'étoit pas feinte. En me quittant, elle alla jeter mon offrande dans un bassin, que tenoit un prêtre à la porte du temple.

Je rejoignis Arsame et Phanor : le premier avoit possédé, sans plaisir, une femme très-belle, mais sans grâces et sans vivacité ; Phanor auroit voulu que la fête recommençât le lendemain.

CHAPITRE IV.

LETTRE DE LASTHÉNIE, CONTENANT DIVERSES ANECDOTES.

Je reçus, en rentrant chez moi, une lettre de ma chère Lasthénie, qui me combla de joie : depuis long-temps je n'avois eu de ses nouvelles.

« Joie et prospérité.

» Le soleil, mon cher Antenor, a parcouru ses douze demeures, depuis qu'aucune de vos lettres n'est venue me consoler dans ma retraite : vous m'aviez promis plus d'exactitude. Les Sybarites prient à dîner un an à l'avance, pour avoir le temps de chercher les mets les plus exquis et les plus rares ; me feriez-vous attendre si long-temps vos lettres pour me faire meilleure chère, et les remplir de plus de faits et de relations ? J'aime beaucoup vos récits, vous contez agréablement ; votre style se forme tous les jours ; vous voyez en observateur : mais n'eussiez-vous à me parler que de vous-même, vos lettres n'en seroient pas moins intéressantes pour moi.

» Athènes est toujours le tableau du mouve-

ment ; c'est un théâtre où l'on joue des scènes, tantôt graves, tantôt comiques, tantôt tristes, souvent ridicules et risibles.

« Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
Où chacun fait cent rôles différens .... »

» Deux catastrophes singulières occupent aujourd'hui les loisirs et la loquacité de la ville : portique, lycée, académie, les places, les soupers, les boutiques, dissertent, raisonnent là-dessus à perte de vue, et parfois à perte de raison. Il s'agit de la mort de deux hommes de caractères et de mœurs bien opposés : l'un est le fameux Diogène, qui est allé amuser les morts de ses sarcasmes et de son cynisme ; une originalité bizarre, une philosophie absurde lui ont donné une célébrité éclatante; l'autre est Théramène, dont le caractère contraste avec celui du cynique, comme l'habitant léger des airs contraste avec l'animal immonde qui se traîne dans la fange. C'est un homme d'un esprit vif, facile et aimable, poète léger et anacréontique, mêlant beaucoup de philosophie et d'érudition à une douce incurie, à une vive propension au plaisir ; n'ayant jamais voulu accepter aucun emploi, disant qu'il ne troqueroit pas un jour de plaisir contre dix siècles de

gloire : d'ailleurs, généreux, désintéressé, bienfaisant et plein d'humanité, regardant la vie comme un moment de réveil entre deux sommeils, et ayant pour principe qu'il faut tâcher de rêver agréablement pendant ce sommeil fugitif. Il est l'auteur de cette scholie charmante et très-philosophique :

Si l'or prolongeoit la vie,
Je n'aurois pas d'autre envie
Que d'amasser bien de l'or.
La mort me rendant visite,
Je la renverrois bien vite
En lui donnant mon trésor.
Mais si l'argent m'est inutile
Et ne peut augmenter mes jours,
Je veux vivre pauvre et tranquille
Entre le vin et les amours.

» Par un hasard singulier, ces deux hommes d'esprit et d'humeur si différens, sont morts le même jour ; l'un vieux et décrépit, l'autre au milieu de sa course. Diogène s'est expédié lui-même : tourmenté de la fièvre depuis quelques jours, fatigué d'une existence solitaire et triste, après avoir éloigné un ami qui le soignoit, il a retenu sa respiration ; et son ami, à son retour, l'a trouvé délogé de ce monde.

» Théramène est descendu chez Pluton par

une autre route. Il étoit malheureusement complice d'Alcibiade dans ce fameux souper, où dix à douze libertins, chauds de vin et de gaieté, allèrent mutiler les statues d'Hermès (Mercure): quel scandale ! le peuple crie à l'impiété, à l'irréligion, demande le châtiment des coupables. Alcibiade se réfugia sur sa flotte; tous ses complices prirent la fuite, ou se cachèrent. Théramène disparut aussi; mais, trop épris des délices d'Athènes, et croyant l'orage dissipé, il a osé reparoître. On l'arrête aussitôt, on le met en prison. Les prêtres, les sophistes ameutés persuadent au conseil des cinq cents qu'il est un impie, qu'il ne croit ni à Mercure ni aux autres dieux : il est condamné à boire la ciguë [1]. Sa mort a été aussi tranquille, aussi courageuse et plus gaie que celle de Socrate. Il a commandé un grand souper, où il a appelé ses amis et sa maîtresse : placé au milieu d'eux, il les excitoit au plaisir, à la gaieté; il faisoit circuler de nombreuses coupes de vin; il leur parloit de sa fin prochaine, comme d'un voyage agréable qu'il alloit faire chez les morts, ou comme s'il y descendoit, ainsi que Pirithoüs, pour enlever Proserpine.

» Il avoit commencé à chanter des couplets

[1] On mêloit la ciguë avec de l'opium.

composés dans sa prison, lorsque l'empoisonneur public apporta le breuvage fatal. Tous les convives pâlirent à cet aspect : l'intrépide Théramène se lève, prend la coupe, finit sa scholie, boit la ciguë, et dit en riant : « Je bois au beau Critias ». (C'est celui qui l'a fait périr.) Il a donné ensuite le reste de la coupe à l'esclave, pour la lui porter, de même que dans un repas on la remet à son voisin. Ainsi cet homme admirable jouoit avec la mort qu'il recéloit dans son sein. Il semble avoir prophétisé celle de son ennemi, qui ne lui a survécu que trois mois.

» Dès que l'esclave fut sorti, Théramène congédia et embrassa ses amis, en leur disant : *Au revoir.* Resté avec sa maîtresse, il a reçu ses derniers baisers, et s'est endormi tranquillement dans ses bras d'un sommeil éternel. Cette dernière scène de sa vie s'est passée sans faste, sans affectation, sans morgue philosophique.

» Je vous envoie sa scholie : elle a couru dans Athènes ; c'étoit le chant du cygne mourant, comme disent les poètes, car je ne crois pas que ces oiseaux chantent ; quoique le roi Cygnus, changé en cygne, après sa mort, par Apollon, fût un grand musicien.

Adieu, doux charmes de la vie,
Plaisirs et jeux que tant j'aimois;
Et vous, amours, douce folie,
Las, je vous quitte pour jamais!

Buvons: que chacun s'évertue!
Qu'ici Bacchus fasse la loi!
A toi, Pluton, je te salue:
Ce soir je veux boire avec toi.

O toi, dont le cœur est si tendre,
Les traits si doux et si flatteurs!
Naïs, tu viendras sur ma cendre,
En voiles noirs, verser des pleurs.

Buvons: à toi, ma chère amie,
Crois-moi, prends un amant nouveau:
Aimer un mort, quelle manie!
Fait-on l'amour dans un tombeau?

Quoi donc! mourir au plus bel âge!
Si jeune abjurer les amours!
Eh bien! qu'importe, à ce passage,
De compter plus ou moins de jours!

Buvons: à vous, l'Aréopage,
Prêtres bénins, cœurs sans détour;
Vous m'envoyez au noir rivage,
Demain vous aurez votre tour.

Que sur ma tombe solitaire,
Où pour jamais je vais dormir,

On écrive en beau caractère :
« Il savoit vivre, il sut mourir » !

Buvons : Bacchus, remplis mon verre ;
Vénus, souris à mes transports ;
Couronné de myrte et de lierre,
Je veux descendre chez les morts.

» J'oubliois un bon mot de Diogène : ses amis lui ont demandé où il vouloit être enterré. — « Dans le premier champ. — Mais vous serez exposé aux oiseaux de proie, aux bêtes féroces. — Eh bien ! mettez un bâton auprès de moi, je les chasserai. — Comment le pourrez-vous, ne sentant plus rien ? — Que m'importe donc que les bêtes me dévorent, si je ne sens rien » !

» On demande aujourd'hui lequel de ces deux hommes a déployé, à sa mort, plus de fermeté et de philosophie. Je prétends que c'est Théramène. En vain l'on m'objecte que sa mort est forcée, que Diogène s'est détruit volontairement. — D'accord ; mais il terminoit une vie triste et pénible, il étoit chargé d'ans et d'infirmités. L'autre, au contraire, jouissoit d'une pleine santé, de la vigueur de l'âge, des délices de la vie ; et cependant il voit la mort avec la même indifférence que la fin d'un repas dont il sortiroit rassasié.

» Nous disputons encore, dans nos soupers semi-philosophiques, sur le trait le plus saillant du caractère moral de ces deux individus. L'un se revêt de haillons, dompte la nature, affecte des mœurs bizarres et un cynisme impudent, pour faire parler de lui; l'autre, indifférent à l'opinion des hommes, rejette tous les fardeaux de la société, mariage, emplois, affaires; n'existe que pour lui et le plaisir: entre ces deux extrêmes, lequel mérite le plus notre censure? Ceux qui plaident pour Diogène, prétendent que ce besoin factice de célébrité est le germe des vertus et des talens. « Eteignez, disent-ils, cette soif d'un grand nom, tout change; la société est sans ressort; chacun ne vit que pour soi; l'instant qui s'écoule périt à jamais sans utilité pour l'avenir. Les hommes épris de la gloire marchent à la tête du genre humain pour embellir la terre, et la remplir des merveilles du génie et de l'art; au lieu que l'insouciance et l'égoïsme de Théramène le rendent nul pour la chose publique. — Nul? je n'en conviens pas. Les agrémens de son esprit, son atticisme, l'élégance de ses mœurs suppléent l'absence de ses vertus politiques, et répandent dans le monde ce ton de bonne compagnie, cette aménité qui, tempérant l'amour-

propre et la férocité des hommes, font, d'un être rustique et dur, un être compatissant et sociable. De plus, il est peut-être plus difficile de boire et chanter comme Théramène, que de philosopher comme Diogène, ou même comme Platon. Vous criez au paradoxe? Doucement, ne vous emportez pas, et écoutez. Pourquoi donne-t-on à Anacréon l'épithète de sage, lui qui a passé sa vie dans le sein de la paresse et des plaisirs? C'est que pour vivre comme lui, il faut avoir purgé son ame des passions immodérées, lui avoir donné une trempe qui lui fasse braver les orages et les peines de la vie; il faut s'être élevé au-dessus de l'ambition et de l'avarice: voilà ce que je crois plus difficile que de composer de beaux traités de morale ou de rhétorique.

» Mais le long raisonner ennuie: parlons un peu de votre dernière lettre, dont un article mérite que je vous gronde. Après m'avoir dit des injures, et avoir calomnié mes intentions sur les conseils que je vous donne de continuer vos voyages, et de ne revenir que dans deux ans, vous finissez par un trait d'éloge sur ma prétendue beauté. Me croyez-vous de l'humeur de cette reine de Syrie, qui avoit mécontenté un peintre? Celui-ci, pour se venger, la peignit

dans les bras d'un soldat, exposa le tableau, et prit la fuite. Toute la cour, indignée, vouloit qu'on brûlât le tableau; mais comme cette reine y étoit peinte sous une figure céleste, malgré l'indécence de l'attitude et l'outrage fait à sa vertu, elle s'y opposa, rappela le peintre et lui pardonna. A son exemple, je vous pardonne aussi vos injures, non en faveur de vos louanges, mais à cause du désir que vous montrez de me revoir. Cependant, voyagez, instruisez-vous. Les voyages sont comme les livres, inutiles à ceux qui lisent sans goût, sans réflexion, et pour tuer le temps, comme ils disent; au contraire, très-profitables aux personnes qui lisent attentivement, avec le désir de s'instruire. Voulez-vous que je vous régale d'une petite historiette toute neuve? Le héros de la scène est le poète Lacon, ce nourrisson des Muses, si verbeux, si froid, si fécond, si content de lui, si peu des autres; si imitateur et si peu imité; si passionné de lire ses ouvrages, si craint d'être entendu; enfin ce grand homme a enfanté un poëme sur l'enlèvement de Proserpine: c'est une production de dix à douze mille vers. Ce père tendre a couru de porte en porte pour les lire; chacun s'est caché, a reculé devant l'énorme fatras. Les barbares! Le dépit, le

chagrin l'ont jeté dans la mélancolie, il dépérissoit. Pour sa guérison, il s'est adressé à l'Esculape Eudamippe qui, connoissant sa manie, a soupçonné la cause de son mal. Il lui a demandé s'il n'avoit pas fait quelqu'ouvrage qu'il n'eût encore récité à personne. — « Hélas ! oui, répond tristement le malheureux Lacon : j'ai un poëme fini, et personne ne le connoît. — Eh bien ! faites-moi l'amitié de me le lire; je suis prêt à vous écouter ». L'ame de Lacon s'épanouit à ces douces paroles, comme un oiseau mouillé de la pluie s'épanouit au premier rayon du soleil qui reparoît ; une joie douce brille sur son visage : il prend son manuscrit, et débite ses vers d'une voix pleine et sonore. Le médecin, l'air satisfait, l'oreille attentive, écoute jusqu'à la fin, approuve l'ouvrage, et ajoute : « Une seule lecture ne me suffit pas pour bien juger; demain, voulez-vous bien recommencer » ? Quelle proposition flatteuse ! Lacon en auroit promis dix ; depuis huit jours il ne mangeoit plus, son appétit se réveilla. Le lendemain, seconde lecture. Eudamippe écoute encore plus attentivement, et lui demande ensuite des nouvelles de sa santé. — « Je suis beaucoup mieux ; je sens diminuer ces affections vaporeuses qui me tourmentoient. — En

ce cas-là, je reviendrai demain pour vous entendre une troisième fois ». L'heureux Lacon s'enivroit de joie. Sans doute son poëme étoit un chef-d'œuvre, puisqu'on l'écoutoit avec tant de plaisir et d'intérêt. Le troisième jour, Eudamippe fut étonné du bon état de son malade : ses yeux ternes, enfoncés, pétilloient du feu de la joie; son visage pâle, abattu, brilloit du coloris de la santé. Il lui en fit compliment, et lui dit, après la troisième lecture : « Voilà une bonne purgation; vous devez être content et bien soulagé. Tenez-vous-en là. J'ai d'autres malades à voir, dont la cure est plus difficile que la vôtre. »

» Cette petite aventure qu'Eudamippe a répandue, a tellement diverti nos agréables et nos beaux-esprits, que le fortuné Lacon est invité de toutes parts, lui et son poëme. On le berne, on s'amuse, on l'accable d'éloges. L'amour-propre du poète ne voit que son triomphe : il s'enfle, il jouit. Miltiade n'étoit pas plus heureux le jour de la victoire de Marathon, ou Sophocle lorsque son Œdipe remporta le prix aux jeux olympiques [1]; tant il est vrai que le héros, l'homme de génie et l'homme simple

[1] Il en mourut de joie, quoiqu'âgé de quatre-vingt-cinq ans.

et

et borné, ont une égale portion de bonheur.

» J'ai quitté depuis quelques jours ma solitude champêtre; j'habite la ville. Il en est du monde, comme des breuvages amers que l'on prend de temps en temps pour se fortifier l'estomac et aiguiser l'appétit.

» Adieu, mon cher ami : autant que vous pourrez, menez douce vie; mais faites toujours infuser un grain de raison dans la coupe du plaisir; il l'embellit, le prolonge, et empêche l'ivresse. Je ne sais si cette lettre vous parviendra; je vous l'envoie par un nommé Bacchis, qui va parcourir les villes d'Ionie, et qui se charge de vous trouver.

» Portez-vous bien, soyez heureux ».

Cette lettre me remplit de tristesse et de joie; mon imagination réveillée me transportoit au temps de mon bonheur, et renouveloit la douleur de ma perte.

CHAPITRE V.

FÊTE D'ARSAME DANS SON PARADIS. SA MORT. DES MARIAGES DU ROI. DÉPART DES DEUX AMIS.

ARSAME, pour nous rendre le séjour de Babylone plus agréable, nous promenoit de fête en fête, de plaisirs en plaisirs; mais il ne nous donnoit que des momens pour les goûter. Quant à lui, il ne jouissoit de rien : le mouvement, la diversité étoient sa seule ressource contre l'ennui. Il nous pria à une superbe fête dans son beau paradis, situé au bord de l'Euphrate. Il prit huit jours pour la préparer : il vouloit réunir toutes les voluptés, tout ce qui peut flatter les sens et l'imagination. Il fit élever la salle du festin sur le bord du fleuve, au milieu d'une vaste prairie émaillée de fleurs; il la décora de tous les ornemens du luxe asiatique. Nous étions sous des voiles de pourpre, soutenus par des colonnes dorées; les buffets, la table étoient couverts de vases d'or et d'argent. Nous marchions sur des tapis magnifiques; des guirlandes de roses, de myrte et de cent fleurs diverses étoient suspendues autour de la salle. Nous

étions cinquante convives, dont vingt-cinq femmes charmantes, toutes brillantes de jeunesse. Leur sein n'étoit voilé que par des fleurs; des couronnes de myrte et de roses, entremêlées de diamans, ornoient leurs têtes; leurs cheveux flottans descendoient jusqu'à la ceinture. Chacun de nous fut placé à table entre deux de ces syrènes. De jeunes esclaves, vêtues très-galamment, nous entouroient et servoient d'échansons. Un nombreux orchestre jouoit des airs, tantôt gais, tantôt tendres et voluptueux, et accompagnoit la voix mélodieuse de plusieurs chanteuses. Nous fûmes servis à sept services, avec une profusion énorme. Les vins de Lesbos, de Scio, de Smyrne, de toute l'Ionie, couloient à grands flots. Vers le milieu du festin, au lever de l'étoile de Vénus, on quitta la table pour aller se promener, en troupes ou séparément, sur les rives fleuries de l'Euphrate, où un vent frais, l'éclat mobile de la lune qui argentoit les eaux, la pureté de la nuit, portoient dans les sens une volupté nouvelle. Pendant notre absence, on illumina la salle par un vaste lustre de cristal qui représentoit le soleil, dont les rayons réfléchis par quantité de plaques d'argent, répandoient une lumière aussi éclatante que celle du jour. Une musique guerrière nous rappela

au festin qui finit par des danses ; et au point du jour, quand l'aurore déploya son rideau de pourpre, nous nous promenâmes sur le fleuve dans des bateaux ornés de dorure, couverts de riches tapis et de coussins doux et moelleux. Ce fut ainsi que se termina une fête aussi somptueuse qu'agréable. Arsame n'avoit rien oublié pour réunir, comme dans un foyer, toutes les délices, toutes les voluptés. Il en fit les honneurs avec cette facilité, ces agrémens, ce tact des convenances que donne un grand usage du monde. Il paroissoit jouir de nos plaisirs et des siens ; et je ne doutai point que cette ame blasée n'eût été ranimée par les aiguillons de la volupté.

Rentrés chez nous, Phanor ne cessa de me vanter les jouissances, les richesses, le bonheur de ce fastueux satrape. Je lui répondis par ces deux vers :

« Nos plaisirs sur la terre, ami, sont peu de chose ;
Et combien peu de temps avons-nous ces plaisirs » !

Nous étions couchés, nous dormions profondément, lorsque nous fûmes éveillés par un billet d'Arsame, conçu en ces termes : « Bon jour, mes amis ; je suis las de mon existence : je vais voir si l'autre monde est plus gai. Mes affaires sont très-dérangées ; ma famille veut me marier

pour les rétablir. J'ai hésité quelque temps entre le mariage et la mort : j'ai préféré ce dernier parti comme le plus sûr. Je vous ai donné hier une fête pour achever ma fortune, vous faire mes derniers adieux, et m'abreuver de plaisir jusqu'à la satiété. Ce plaisir que j'ai tant aimé, tant poursuivi, n'est qu'un être idéal : c'est l'image de votre Ixion qui embrasse une nue, croyant embrasser une déesse : il est toujours suivi du dégoût et de l'ennui. Je viens de faire couler du poison dans mes veines. Si vous en avez le courage, imitez-moi. La vie est un présent funeste. Adieu pour jamais ».

Nous courûmes aussitôt à son palais : nous le trouvâmes étendu sur son lit, déjà pâle et livide. Il nous regarda d'un œil fixe, en nous disant : « Vous venez donc apprendre à mourir? —Nous venons vous arracher à votre désespoir et à la mort. — Il est trop tard; le poison fermente dans mes veines. D'ailleurs, je déteste la vie; son fardeau m'a toujours accablé. L'ennui ou l'ardeur des jouissances m'ont jeté, dès mon adolescence, dans tous les excès. Mon opulence, mon rang, mon oisiveté m'ont aplani la route des plaisirs. Ils ont bientôt usé mon ame et mes sens. Hier vous crûtes voir sur mon front un rayon de gaieté : que j'étois loin d'en ressen-

tir! Par honnêteté, je dissimulai mon ennui. Ce terrible ennemi de l'homme m'a toujours poursuivi comme sa proie. J'ai supporté pendant trente ans le fardeau de la vie : j'ai souffert mille maux nés de la société ou de mon imagination, de nos besoins réels ou factices.

« Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie ».

» Ce monde sans doute est livré au mauvais principe. J'ai réfléchi, hésité long-temps ; mais ma résolution est inébranlable. Laissez-moi mourir tranquille ; c'est tout ce que j'exige de vous ». Il cessa de parler. Bientôt la chambre fut remplie de monde. Il promenoit ses yeux égarés sur les spectateurs. Il eut des douleurs d'entrailles. « Ah ! s'écria-t-il, c'est tout ce que je craignois » ! Le silence régnoit autour de lui. Un moment avant d'expirer, il maudit Bélus et Arimane.

Nous nous échappâmes aussitôt de ce triste palais. — « Eh bien ! dis-je à Phanor, voilà ce satrape puissant et envié, ce grand de la terre, comblé des faveurs de la fortune, qui étoit cependant le plus malheureux des hommes ! Félicitons-nous de notre médiocrité ; elle est le soutien de la vertu. L'excès de la prospérité énerve l'ame, l'épuise, ouvre la porte à tous les

vices, et la ferme au bonheur ». Nous résolûmes dès ce jour de partir de Babylone : mais en quittant cette ville, je rapporterai encore quelques traits relatifs aux usages et aux mœurs de ses habitans.

Les Persans ont des supplices plus atroces que ceux des Procruste et des Phalaris. Je fus un jour témoin, avec horreur, des tourmens inouis d'un malheureux condamné au supplice des auges. En voici les apprêts. On creuse deux auges de la grandeur de l'homme, depuis le cou jusqu'à la cheville du pied, de manière qu'elles puissent s'emboîter ensemble ; on enferme le criminel dans ces deux auges, de sorte que tout le corps est bien enveloppé, excepté la tête et les pieds. En cet état, on lui donne à manger ; et s'il refuse, on l'y force en lui enfonçant des aiguilles dans les yeux. Lorsqu'il a mangé, on lui fait boire du miel délayé dans du lait ; on lui en frotte aussi le visage, et on le tourne au soleil, afin qu'il l'ait devant les yeux, et que les mouches, attirées par ce lait et ce miel, lui couvrent le visage. Comme ce malheureux remplissoit l'auge de ses secrétions, la pourriture et la corruption engendroient quantité de vers qui le dévoroient vivant. Après sa mort, on trouva sa chair toute rongée. Cet infortuné

avoit vécu pendant dix-sept jours dans ces tourmens affreux.

On écrase la tête des empoisonneurs sur une pierre, jusqu'à ce qu'il n'en reste aucun vestige.

Les Perses célèbrent avec pompe le jour de leur naissance. Ce jour-là, les riches se font servir un cheval, un chameau, un âne et un bœuf rôtis. Ils sont curieux des usages étrangers; ils ont emprunté des Grecs ce goût dépravé qui blesse la nature. Ils peuvent avoir plusieurs femmes et des concubines à volonté. Il y a une loi très-louable qui ne permet à personne, pas même au roi, de faire mourir un homme pour son premier crime : aucun particulier ne peut même punir trop cruellement un esclave pour une première faute.

Ils ne trouvent rien de si honteux que de mentir, et, après le mensonge, de contracter des dettes, parce que, disent-ils, celui qui a des dettes, ment nécessairement.

Il me souvient qu'un jour, étant sur les bords de l'Euphrate avec Phanor, il s'avisa d'y cracher et de s'y laver les mains. Nous fûmes aussitôt environnés d'une douzaine de femmes, qui, comme des Bacchantes, vouloient nous traduire en prison. Heureusement un ami d'Arsame répondit de nous, et nous arracha de leurs

mains. Il nous apprit que nous avions commis une grande impiété ; que les Perses rendoient un culte aux fleuves, et qu'il étoit sévèrement défendu d'y cracher, de s'y laver les mains, enfin de les souiller par quelqu'acte d'impureté [1].

Artaxerxès, qui régnoit alors, avoit trois cents concubines, les plus belles femmes de Perse. Cependant il devint amoureux de sa propre fille Atossa. Parysatis, mère du roi, femme de beaucoup d'esprit, et d'une ambition effrénée, nourrit et favorisa cette passion ; elle lui persuada de l'épouser, et de se moquer des préjugés et des loix de la Grèce. « C'est vous, lui disoit-elle, que Dieu a donné aux Perses comme la seule loi et la seule règle de ce qui est honnête ou déshonnête, vertueux ou vicieux ».

On m'assura que ce monarque avoit aussi épousé son autre fille Amestris ; mais Atossa l'emporta toujours sur toutes les autres, et sa passion fut si vive et si constante, que, malgré une dartre farineuse qui lui survint et la couvrit toute entière, son amour ne se refroidit point ; il fut toujours en prières dans le temple de Junon, se prosternant devant sa statue, et

[1] Les Grecs vouoient souvent leur chevelure à des fleuves. Dans Homère, Pélée voua au fleuve Sperchius la chevelure d'Achille, s'il revenoit vainqueur de Troie.

embrassant la terre : il exigea de ses courtisans et de ses satrapes tant de présens et d'offrandes pour cette déesse, que tout le chemin, depuis le palais jusqu'au temple qui est de seize stades, étoit jonché d'or, d'argent et d'étoffes précieuses.

CHAPITRE VI.

DÉTAILS SUR LA VILLE D'HALICARNASSE. LEUR SÉJOUR A PAPHOS. CULTE DE VÉNUS. HEUREUSE AVENTURE DES DEUX AMIS. MORT TRAGIQUE D'UNE JEUNE PERSONNE. STOÏCISME DE STILPON.

Nous quittâmes Babylone sans regrets : l'amour de la patrie nous rappeloit dans la Grèce ; nous aspirions au bonheur de revoir nos amis, nos parens, et moi cette aimable Lasthénie, dont le tendre souvenir attachoit mon ame aux rivages de l'Attique. Nous essuyâmes de grandes fatigues, courûmes plusieurs dangers. Une nuit nous traversions une des branches du Taurus, escortés d'un seul guide ; une immense troupe de loups affamés remplissoit la montagne de ses hurlemens. Ils nous assaillirent ; nous fûmes obligés de leur abandonner nos chevaux qu'ils dévorèrent ; et nous-mêmes serions devenus

leur proie, si nous n'eussions promptement allumé de grands feux, au milieu desquels nous nous plaçâmes. Enfin, brisés de lassitude, nous arrivâmes à Halicarnasse, capitale de la Carie.

Cette ville a un très-beau port et de grandes richesses. Mausole, son roi, l'avoit embellie de palais et de superbes monumens. Au haut du château, situé au milieu de la ville, s'élève le temple de Mars, où l'on voit une statue colossale supérieurement travaillée. Mais son plus beau monument est le magnifique mausolée commencé par Artémise, pour éterniser sa douleur et la mémoire de son époux. Il est au centre d'une large et grande rue : on le compte parmi les sept merveilles du monde; c'est un carré long, entouré de trente-six colonnes; des bas-reliefs, ouvrage des plus habiles artistes, décorent ses quatre faces. Au-dessus s'élève une pyramide surmontée d'un char à quatre chevaux : il ne manque à ce monument que le corps d'un bienfaiteur de l'humanité. Artémise n'eut pas le bonheur de le voir finir (1).

Nous visitâmes la fontaine Salmacis, dont l'eau, dit-on, rend malade d'amour. Phanor, bravant l'opinion, osa en boire. Nous verrons si l'on doit ajouter foi à la vertu de cette eau.

Avant notre départ, nous allâmes révérer la

cendre d'Hérodote, le père de l'histoire, né et mort dans cette ville.

Nous nous embarquâmes pour l'île de Cypre. Nous voulions voir Paphos [1], ville trop célèbre, où la déesse de la beauté a un temple magnifique; où les femmes, plus ornées par l'attrait des grâces que par celui de la pudeur, plus livrées aux caprices des sens qu'à l'amour même, sont vouées, dès leur naissance, au culte de Vénus.

Neptune, ou les vents, tourmentèrent notre frêle birème : matelots, officiers, passagers, deux femmes mêmes, tour-à-tour nous conduisions les rames; nous restâmes trente-six heures presque sans nourriture. Enfin, sur le midi, nous découvrîmes Paphos situé au bord de la mer, et le soir nous étions dans le port.

L'île de Cypre, jointe autrefois à la Syrie, en avoit été séparée par un tremblement de terre. Elle est consacrée à Vénus, mais particulièrement Paphos. Cette ville a été bâtie par Paphus, fils de Pygmalion et de la belle statue de Vénus, son ouvrage : animée à sa prière par cette divinité, il l'épousa, et en eut ce fils qui, en mémoire de sa naissance, édifia un superbe temple à sa mère; c'est pourquoi on lui donne

[1] Aujourd'hui Baffo.

souvent le nom de Vénus Paphienne. Cependant une autre Vénus est adorée dans cette île : on la nomme Vénus Uranie, ou Vénus céleste; bien différente de la Vénus Anadyomène [1]. La première n'inspire que des désirs aussi purs que l'éther, et qui élèvent l'ame, la remplissent du charme de la vertu. L'une n'aspire qu'aux jouissances de l'esprit, l'autre s'attache aux plaisirs matériels.

Les Cypriotes ont élevé un temple superbe à Vénus Uranie. Tout mortel souillé de quelque impureté, n'oseroit en approcher. Cependant l'affluence de ses adorateurs y est aussi grande qu'au temple de Paphos.

Nous nous hâtâmes le lendemain d'aller le visiter; nous y trouvâmes plus de cent femmes, la plupart parées de leur jeunesse, de leurs attraits, et des présens de Flore, au lieu de perles et de rubis. A peine entrés, un feu secret et doux, un charme inexprimable nous pénétra; nous sentions la présence de la divinité.

Ce temple magnifique est étincelant d'or et d'azur; on y voit cent autels, sur lesquels l'encens fume sans cesse; mais les chef-d'œuvres de l'art, tracés par des mains immortelles, fixèrent notre attention. Dans un grand et superbe

[1] Sortie des eaux.

tableau, Cypris est représentée sur un char conduit par les Amours, et traîné par des cygnes et des colombes ; on ne peut la regarder sans brûler du feu des désirs : on voit la déesse vivifiant tous les êtres, et fécondant la nature ; son image est reproduite par quantité de statues du plus beau marbre de Paros. Mais le tableau d'Adonis mourant attachoit sur-tout nos regards, et nous frappoit d'admiration : Adonis blessé, pâle, languissant, étoit étendu sur la prairie ; le sang qui couloit de sa plaie coloroit la verdure et les fleurs qui l'émailloient. Vénus, le sein découvert, les bras nus, sans couronne, aussi pâle que son amant, le couvroit de baisers, l'appeloit, l'arrosoit de ses pleurs, l'entouroit de ses bras d'albâtre ; elle s'efforçoit, avec ses beaux cheveux, d'étancher le sang, de fermer la blessure. On apercevoit dans l'enfoncement, sous un antique chêne, un énorme sanglier, percé de la main de Vénus, d'une flèche, hélas ! trop tardive : il se débattoit, luttoit contre la mort ; mais son œil irrité étoit encore armé de toute sa férocité. Cependant Adonis expiroit, et son amante sembloit mourir de sa mort : près de lui on voyoit une fleur qui s'ouvroit, développoit son calice ; c'étoit l'anemone, en laquelle fut changé le corps du malheureux fils de Myrrha.

Les ministres du temple de Vénus n'immolent jamais de victimes, le sang n'arrose point ses autels; elle ne respire que l'odeur des parfums et la vapeur de l'encens. Les femmes s'approchoient successivement de l'autel, pour y déposer leurs offrandes; c'étoient des fleurs et des parfums. Deux chœurs de jeunes filles, les cheveux flottans et couronnés de roses, le sein voilé seulement d'une guirlande de myrte, chantoient et répondoient alternativement des hymnes sacrés : leurs voix brillantes, leurs accords mélodieux, leur enjouement, leur fraîcheur, leur beauté portoient dans l'ame une impression ardente et religieuse pour le culte de la mère des Amours. Phanor et moi nous nous croyions transportés au pied de son trône, dans le séjour des immortels. Lorsque les chants eurent cessé, nous vîmes deux jeunes femmes, dont l'une paroissoit un peu plus âgée que l'autre, s'avancer en silence auprès des statues; la plus âgée prit la couronne de myrte et de roses, que sa compagne portoit sur la tête, et la posa sur celle de Cypris : celle-ci ensuite se prosterna aux pieds de la déesse; et après s'être relevée, toutes les deux brûlèrent de l'encens et de la myrrhe sur l'autel. Nous regardions attentivement cette cérémonie; lorsqu'elle fut achevée, ces deux fem-

mes sortirent du temple : nous les suivîmes, et nous les abordâmes. Je les priai de nous expliquer les motifs de leurs adorations et de leurs rites : « Je viens, répond la plus âgée, de consacrer ma fille à Vénus; elle est à l'époque de la puberté, et elle doit payer son tribut à cette divinité (2). — Votre fille! m'écriai-je; à peine quelques saisons semblent séparer votre naissance! — Je touche à mon cinquième lustre, et ma fille compte treize printemps; j'avois douze ans lorsque je lui donnai le jour [1]. Par Junon et tous les dieux, Pâris seroit embarrassé du choix entre la mère et la fille » ! Phanor ne le fut point; il s'enflamma soudain pour la jeune Philodamie; sa mère se nommoit Piéria. Nous nous promenâmes dans l'enceinte, qui renfermoit, outre le temple, le logement des prêtres, un terrain cultivé, des prairies, des allées couvertes, un bocage charmant, asile de la fraîcheur et du mystère. Nous voyions çà et là des groupes de Paphiens couchés à l'ombre des berceaux, prenant un repas champêtre, chantant leurs amours, et versant dans leurs coupes couronnées de fleurs, un vin frais et délicieux.

Cypre jouit d'un printemps continuel. Une

[1] Cette précocité n'a rien de surnaturel, vu la latitude de cette île de trente-quatre degrés vingt minutes.

heureuse

heureuse et douce température y fait éclore, à profusion, toutes les richesses de la terre. Les zéphyrs ne s'y agitent que pour répandre au loin l'esprit des fleurs et des plantes, et embaumer l'air de leurs suaves odeurs. Dans le bocage où nous nous égarions, les bois harmonieux sembloient répéter les chants d'amour d'une foule d'oiseaux. L'air qu'on respire dans cet heureux séjour, est embrasé du feu de la volupté. Phanor en sentit vivement les atteintes; il avoit bu de l'eau de la fontaine Salmacis: déjà épris de la jeune Philodamie, il la supplia de lui accorder la préférence pour l'offrande qu'elle devoit faire à Vénus de ses premières faveurs. Philodamie, émue des mêmes désirs, sollicita le consentement de sa mère, qui le lui donna sans peine. Ils s'éloignèrent: sans doute, Cythérée, du haut du ciel, sourit à leurs transports. Pour moi, d'abord plus calme et sans projet, je restai avec Piéria. Mais que l'air de Paphos est contagieux! Nous venions de nous asseoir sur un lit de gazon, sous un de ces berceaux, retraite des Amours; si près l'un de l'autre, insensiblement la conversation languit; le désir se glissoit dans notre ame, l'agitoit: les beaux yeux noirs de Piéria, chargés de volupté, embrasèrent mes sens. Minerve m'abandonna;

elle étoit sans pouvoir dans ce séjour. Je me jetai aux genoux de Piéria, et lui demandai, au nom de Vénus, la même félicité que sa fille accordoit, dans ce moment, à mon ami. « Ma mère, me répondit-elle, m'a consacrée, dès mon berceau, au culte de cette déesse (5), et j'ai déjà payé, plus d'une fois, le tribut de dévotion et de reconnoissance que je lui dois. Cependant une Paphienne refuse rarement des faveurs sollicitées en son nom, sur-tout lorsque l'objet est agréable ». A ces mots, je m'inclinai sur son sein, et la pressai dans mes bras. O Vénus! source éternelle et féconde de nos délices! que tes faveurs sont enivrantes! Asile charmant, fraîcheur vivifiante, calme enchanteur, roucoulement des tourterelles qui voltigeoient sur notre tête, tendre mélodie des oiseaux, murmure doux et continuel de la Naïade qui rouloit ses eaux autour de nous, regards animés et voluptueux de Piéria, ses tendres caresses, tout sembloit s'être réuni dans ce moment pour me plonger dans la plus délicieuse ivresse.

Deux heures s'écoulèrent avec la rapidité de la pensée; après quoi nous nous réunîmes à Philodamie et à Phanor, que nous trouvâmes enchantés l'un de l'autre, et nous prîmes le chemin de la ville. Mais quel changement de

scène et de situation! quel contraste! Nous apercevons un convoi funèbre, qui s'acheminoit lentement vers une colline peu distante. Nous approchons : quel tableau! on portoit une fille, à la fleur de son âge, étendue dans une bière. La mort n'avoit défiguré aucun de ses traits. Qu'elle étoit belle encore! c'étoit Vénus endormie. La pâleur seule de son visage annonçoit qu'elle n'existoit plus ; son sein éblouissant de blancheur étoit sans voile et couvert de sang; on y voyoit, avec frémissement, une profonde blessure. Des femmes de tout âge, poussant des cris lamentables, entouroient le cercueil. A leur suite marchoit un jeune homme, l'air égaré, les cheveux épars, soutenu par deux jeunes gens. Nous accompagnâmes tristement cette pompe funèbre : elle s'arrêta sur la colline; on plaça le corps sur un bûcher déjà préparé, et l'on y mit le feu. Alors les pleurs, les lamentations redoublèrent. On retenoit avec peine le jeune homme qui vouloit s'élancer dans les flammes. Lorsque les restes précieux de cette jeune beauté furent consumés, et ses cendres renfermées dans l'urne cinéraire, nous nous retirâmes avec Phanor, le cœur navré de tristesse, dont l'impression est toujours plus vive et plus durable que celle du plaisir. Du sein de

la volupté, nous passions, pour ainsi dire, dans les bras de la mort. Piéria et sa fille promirent de venir nous rejoindre aussitôt qu'elles le pourroient : nous allâmes lès attendre sous le péristile du temple.

Le vaisseau sur lequel nous étions embarqués, devoit partir le lendemain : j'en parlai à Phanor ; il m'avoua qu'il ne pouvoit se résoudre à quitter sitôt la tendre Philodamie. — « Quoi ! voulez-vous rester ici sept ans, autant qu'Ulysse dans l'île d'Ogygie ? — Non ; mais je vous demande huit jours ». J'y consentis sans beaucoup de peine ; peut-être, quoique moins passionné que lui, le même lien me retenoit auprès de Calypso. Nous vîmes bientôt revenir nos deux amantes. Piéria s'écria, en nous abordant : « Nous sommes au désespoir ; Paphos fait une perte irréparable dans la mort de la belle Cariste ; chaque mère la pleure comme sa fille, chaque fille comme sa sœur ; tous les hommes sont consternés, comme si Vénus avoit déserté notre ville ; toutes ses jeunes compagnes, rangées autour de son tombeau, l'arrosent de leurs larmes ; elles ont coupé des tresses de leur belle chevelure pour les y déposer. On y a gravé cette épitaphe : *Les cendres de la charmante Cariste reposent ici. Les Parques cruelles ont*

tranché le fil de ses beaux jours, avant que l'Hymenée eût, pour elle, allumé ses flambeaux. Apprenez la cause de sa fin tragique. Nos prêtres assurent que c'est une vengeance de Cypris, à qui Cariste a refusé obstinément le sacrifice qu'on lui doit au moins une fois dans sa vie : jamais elle n'a voulu se livrer à aucun homme, et la déesse irritée a confié le soin de sa vengeance à son fils, qui l'a exercée, hélas ! avec trop de rigueur. C'est ainsi qu'elle se vengea de la malheureuse Pasiphaé [1].

» Cariste aimoit éperdument Paséus, jeune homme aussi beau que le charmant Hylas, enlevé par les nymphes : ils touchoient au jour de leur hymenée ; mais l'amour avoit allumé une flamme incestueuse dans le cœur de Cléadas, père de Cariste. Ce père barbare avoit différé de jour en jour l'union de ces deux amans ; cependant, n'osant résister plus long-temps aux vœux de sa famille et aux cris de tout Paphos, il donna son consentement. Hélas ! le traître méditoit un projet exécrable. Cariste s'étoit aperçue de cet affreux amour de son père ; mais elle gardoit le silence, et n'opposoit à ses désirs

[1] Vénus, irritée contre le Soleil, père de Pasiphaé, qui l'avoit fait surprendre avec Mars, avoit inspiré à sa fille une passion ardente pour un taureau.

effrénés que la douceur, les supplications et les larmes. Cléadas, fatigué d'une si longue résistance, et voyant sa proie au moment de lui échapper, résolut de ravir, par la force ou l'adresse, ce qu'il ne pouvoit obtenir par ses vives sollicitations. Il séduit la nourrice de cette infortunée, qui promet de lui ouvrir, pendant la nuit, la porte de Cariste, lorsqu'elle seroit endormie. En effet, à la seconde veille, ce père incestueux est entré dans la chambre, une lampe à la main, un poignard de l'autre; il approche furtivement, sans bruit, s'appuyant à peine sur la pointe des pieds. L'aimable et innocente Cariste dormoit paisiblement, étendue sur son lit, presque sans voiles: les Amours sembloient l'entourer, la couvrir de leurs ailes, et sourire à ses charmes. L'infame Cléadas, plus ardent à cette vue, s'arrête, contemple, dévore des yeux les appas les plus secrets de sa fille; il s'enivre déjà du plaisir qu'il attend. Ainsi rugit de joie le tigre qui va déchirer la timide brebis. Il pose sur une table voisine du lit, sa lampe et son poignard, et se précipite dans les bras de sa victime. Cariste s'éveille en sursaut; et voyant son père, jette un cri affreux, le repousse, se débat, lui demande grâce, verse des larmes, se défend avec fureur; mais rien n'arrêtoit son

cruel ravisseur. Cariste, désespérée, aperçoit le poignard sur la table, le saisit, et se donne la mort. Cléadas a pris la fuite; mais Paséus a juré, sur la cendre de Cariste, de la venger, et il est parti pour le chercher et le poursuivre ». Après ce récit, la nuit approchant, nous nous séparâmes jusqu'au lendemain.

Par un hasard singulier, après mon lever, me promenant sur le port, je regardois un vaisseau qui débarquoit des passagers. Tout-à-coup, à travers l'épaisseur de sa barbe, je reconnois le stoïcien Stilpon de Mégare. Je savois qu'il venoit de perdre sa femme, ses enfans et ses biens, dans l'embrasement de sa patrie, réduite en cendre par les Lacédémoniens. Touché de ses malheurs, je l'embrassai avec sensibilité, sans oser lui en parler : mais un Paphien, apprenant qu'il étoit de Mégare, lui demanda si, dans cet événement désastreux de sa patrie, il n'avoit pas essuyé quelque perte considérable. — « Non, dit-il, grâce aux dieux, je n'ai perdu que ma femme, mes enfans et mes biens; tout ce qui m'appartient en propre m'est resté ». Cette réponse me glaça; il s'en aperçut, et il ajouta : « La guerre n'a pu me ravir la vertu, le savoir, l'éloquence; conservons nos femmes, nos enfans, nos biens tant que nous pouvons,

mais regardons ces choses-là comme hors de nous : la vertu se contente de soi. Le philosophe Antisthène dit, avec raison, que l'homme ne doit acquérir que des munitions qui flottent sur l'eau, afin de pouvoir, en cas de naufrage, les emporter à la nage avec lui. Le sage s'attache à vivre seul ; il faut rompre ou dénouer tout lien trop fort, et n'épouser que soi. Ma fortune, ma famille, tout cela n'étoit pas moi ; je me reste : la vertu suffit pour le bonheur. — Cette philosophie, lui dis-je, en lui mettant la main sur le cœur, n'a point sa racine dans cette région-là ». Je lui demandai ensuite ce qui l'amenoit à Paphos. — « La curiosité : je viens voir des hommes devenus femmes, et des femmes sans mœurs comme les bêtes ». Nous nous quittâmes après ces mots, et je ne cherchai plus à le revoir : sa morale et son stoïcisme me repoussoient, et contristoient mon ame.

Nous étions depuis cinq jours à Paphos ; festins, plaisirs, promenades, remplissoient nos journées : nous quittions rarement Piéria et Philodamie ; mais ce genre de vie commençoit à me lasser. L'ennui et le dégoût me gagnoient : j'aurois voulu partir ; cependant je craignois de proposer à Phanor un départ si précipité. Enfin je hasardai quelques mots à ce sujet. Je fus

très-surpris de sa réponse. Il me dit que lui-même désiroit quitter Paphos, mais qu'il n'avoit osé m'en parler. « Tous ces plaisirs si faciles, ces jouissances où l'esprit et le cœur n'entrent pour rien, fatiguent les sens et rebutent l'ame; ce n'est pas là le bonheur que je cherche. La dernière faveur de l'amour doit être précédée par d'autres faveurs, qu'il faut conquérir successivement, pour arriver, par degrés, à la suprême félicité. Sauvons-nous, comme Ulysse, de cette île enchantée, aussi dangereuse que celle de Circé ».

Heureusement notre vaisseau étoit encore dans le port, ramené par un vent impétueux et contraire. Nous nous embarquâmes avant le lever de l'astre du jour, sans prévenir nos deux enchanteresses qui, avec l'indulgente facilité de leurs mœurs, auront trouvé bientôt des consolations et des consolateurs.

CHAPITRE VII.

ENTRETIEN DES DEUX AMIS SUR LE VAISSEAU. RENCONTRE DE DEUX GRECS. DE L'ANTRE DE TROPHONIUS. FABLE DE PROMÉTHÉE, DE MIDAS. HISTOIRE DE GYGÈS.

NOTRE navigation fut heureuse. Phanor, pendant le loisir du voyage, fit beaucoup de réflexions ; il ne pensoit plus à se retirer sur le mont Athos, pour y vivre en reclus, mais à fixer son cœur par un attachement tendre et solide. « Ces faux plaisirs que nous venons de quitter, ces jouissances trompeuses et dénuées de sentiment, n'ont rempli mon ame que de dégoûts et d'ennui; la solitude y règne : j'ai besoin d'aimer et d'être aimé ; une existence solitaire me seroit insupportable. Un de nos sages dit qu'une femme est une maîtresse dans les belles années, une compagne dans l'âge mûr, une amie et une garde dans la vieillesse; ainsi le mariage est bon en tout temps. Je trouve, il est vrai, dans votre société, dans votre amitié, un charme, une consolation qui calment mes inquiétudes ; mais nous ne serons pas toujours

ensemble : vous irez joindre Lasthénie. D'ailleurs, dans le sein même de l'amitié, je sens le besoin de l'amour. Je suis excédé de mon inconstance, dégoûté de ces beautés plus ornées de vices que de grâces : je voudrois trouver une femme d'une figure agréable, d'un esprit éclairé et solide, d'une sensibilité douce, dont la modestie et la vertu embellissent encore les charmes. — Et qui vous aimât éperdument ? — Mais, oui. — Je vous la souhaite. Selon Platon, nos ames, ces rayons de la divinité, avant d'être renfermées dans une enveloppe grossière, habitent une planète, où un attrait invincible les unit de deux à deux, et les enflamme d'un amour pur et céleste. Descendues sur la terre, ces ames, ainsi liées, se cherchent, s'attirent, et ont besoin de se rencontrer pour aimer d'un véritable amour. Vous n'avez pas encore trouvé l'ame que vous aimiez dans cette planète ; voilà la cause de vos dégoûts et de votre légéreté. — Eh bien ! je la chercherai avec tant de soins, que j'espère la trouver ; j'en ai le pressentiment ». Notre conversation fut interrompue par l'approche d'un Grec, nommé Mamercus, qui se promenoit sur le vaisseau ; c'étoit un passager qui voyageoit avec son frère Cébès. Mamercus paroissoit d'une société agréa-

ble; mais Cébès étoit d'une gravité, d'une taciturnité qui étonnoit et amusoit l'équipage. Nous demandâmes à Mamercus le sujet de la tristesse de son frère. — « C'est une punition, nous dit-il, de sa curiosité : il a voulu consulter l'oracle de Trophonius, et descendre dans sa caverne. Il a prouvé la vérité du proverbe qui dit, en parlant d'un homme qui ne rit jamais : *Il revient de l'antre de Trophonius.* C'est pour le distraire, pour effacer ces tristes impressions que je le fais voyager depuis trois mois ». Nous priâmes Mamercus de nous donner quelques notions de cet oracle, et de la manière dont on le consultoit. — « Très-volontiers. Mais venez vous asseoir auprès de mon frère; il m'aidera dans mon récit, et vous dira ce qu'il a vu et entendu ». Cébès, à la prière de Mamercus, se dérida et consentit à nous initier dans les mystères de l'oracle. Nous nous assîmes sur le tillac : des nuages légers voiloient le soleil, et la fraîcheur de l'air et de l'eau rendoient la journée charmante.

« D'abord je ne sais pourquoi, dit Mamercus, on a fait un dieu de ce Trophonius, qui étoit un simple architecte et un grand fripon. L'antre où il rend ses oracles est auprès de Labadée, au milieu d'un bois. Je fis mon possible pour

détourner mon frère de cette épreuve ; il fut inflexible. — J'allai, continua Cébès, me présenter aux ministres du temple. J'essuyai un examen très-rigoureux sur ma vie, mes principes religieux. On me mena ensuite dans une chapelle consacrée à la Fortune, au bon Génie, où je restai plusieurs jours. On m'ordonna les bains froids, l'abstinence du vin, et plusieurs autres choses ; on ne me nourrit que des victimes que j'offrois à Trophonius. La veille du jour où je devois consulter l'oracle, j'offris un belier en sacrifice ; et les devins, après en avoir examiné les entrailles, déclarèrent que Trophonius agréoit mon hommage. Alors on m'ordonna des ablutions : deux enfans, nommés Mercures, vinrent me laver, me frotter d'huile ; je bus de l'eau de la fontaine Léthé, qui fait oublier le passé comme le fleuve des enfers ; on me donna ensuite de l'eau de la fontaine Mnémosyne, qui grave dans le souvenir ce qu'on a vu dans la caverne. Ces rites accomplis ; j'allai dans une chapelle prier la statue de Trophonius. On me revêtit après d'une robe de lin ; et comme ces cérémonies ne se font que la nuit, je fus conduit aux flambeaux sur le bord de la deuxième grotte. Là, j'embrassai mon frère qui m'avoit suivi avec quelques curieux. Avant d'entrer, un

prêtre me donna deux gâteaux, en m'ordonnant d'en tenir un de chaque main, et de ne pas m'en dessaisir, parce qu'ils me garantiroient de la morsure des serpens dont l'antre est rempli. — Ruses de prêtres, s'écria Mamercus : on fait tenir ces gâteaux aux consultans, pour embarrasser leurs mains, et les empêcher de reconnoître les lieux. — Je descendis, reprit Cébès, dans une seconde caverne par une échelle. Dès que je fus parvenu à une certaine profondeur, je ne trouvai qu'une ouverture extrêmement étroite : on m'y fit passer les pieds et les mains avec beaucoup de peine. J'avoue que la terreur commença à me saisir ; mais je n'eus pas le temps de la réflexion : je me sentis entraîné avec une rapidité extrême jusqu'au fond du souterrain. La nuit la plus sombre y régnoit. J'ignore ce que j'ai vu, ce que j'ai fait, car je perdis la tête. Cependant je crois avoir vu une grande lumière succéder aux ténèbres : à sa clarté, j'ai découvert des abîmes profonds ; des mugissemens d'animaux, des cris, des gémissemens d'hommes et de femmes frappoient mes oreilles. J'entendis une voix lugubre qui me dit : « Que viens-tu chercher ici ? — Je viens savoir ma destinée, répondis-je tout tremblant. — Tu mourras dans une fête ». La voix cessa,

et aussitôt on me fit remonter par la même machine qui m'avoit descendu, les pieds en l'air, la tête en bas. — Je le vis arriver, reprit son frère, à la balustrade qui est à l'entrée de la caverne où nous l'attendions. Quel spectre ! il m'effraya, il me serra le cœur : il avoit les yeux éteints, l'air hagard, le teint pâle ; il me regardoit fixement sans me connoître. Je l'appelai, il ne me répondit rien ; il étoit comme frappé d'asphyxie. Les prêtres le firent asseoir sur le siége de Mnémosyne : c'étoit là qu'il devoit se rappeler ce qu'il avoit vu, entendu. Il prononça des mots entrecoupés que les prêtres recueillirent, et donnèrent comme le sens d'un oracle. On le conduisit ensuite dans la chapelle du bon Génie et de la Fortune. Insensiblement il revint à lui. Nous l'environnâmes, nous lui fîmes des questions sur ce qu'il venoit de voir ; mais il n'avoit que des idées confuses. Il nous parla du Styx, d'une musique harmonieuse, d'une vive lumière qui l'avoit ébloui. Il ne put dire autre chose ; et c'est, je crois, tout le fruit qu'on retire de cette misérable cérémonie, excepté une impression de tristesse, causée par le saisissement et l'effroi, que ces victimes de la superstition gardent le reste de leur vie : depuis, mon frère évite toutes les fêtes ,et n'en est que plus

malheureux. C'est bien l'oracle le plus grossier, le plus audacieux de la Grèce. Il est aisé de comprendre que les ministres du temple s'introduisent dans le souterrain par des routes secrètes, et qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour troubler l'imagination des esprits foibles ».

Nous remerciâmes les deux frères de leur récit. Pendant le reste du voyage, Cébès conserva sa taciturnité ; mais nous causâmes beaucoup avec Mamercus, homme aimable et instruit, qui amusoit les passagers et les matelots par des contes et des fables. Il leur conta, entr'autres, celle de Prométhée, qu'on lui fit répéter souvent, parce qu'il faisoit accroire aux vieux nochers qu'ils reviendroient à la fleur de leurs ans, si l'on retrouvoit la drogue qui s'est perdue : voici comment.

« Prométhée, ayant fait une statue de boue, y mêla du levain, du fiel, de la chair d'aspic et de l'écume de lion. Voilà, mes amis, l'origine de l'homme ; vous voyez qu'il n'y a pas de quoi être glorieux. Mais cette figure n'étoit encore qu'une masse insensible ; Prométhée déroba le feu du soleil, et l'homme fut animé. A peine il respira, qu'il se plaignit aux dieux de ce don fatal ; la douleur le saisit à son berceau. Jupiter, pour le consoler et adoucir ses peines, lui donna

donna une drogue dont la vertu rendoit la jeunesse. L'homme, enchanté de ce présent, le mit sur un âne.

» La bête, pressée en chemin d'une soif ardente, s'arrêta au bord d'une fontaine que gardoit un serpent. Ce méchant reptile ne lui permit de boire qu'à condition qu'il lui laisseroit prendre la drogue. L'âne y consentit. Depuis, le serpent rajeunit; et nous, pauvres humains, nous vieillissons sans retour ». Les matelots, et sur-tout les vieillards, pestoient beaucoup contre la bêtise de l'âne et la subtilité du serpent. Comme la mer étoit calme, que nous voguions par un vent doux et propice, l'équipage, désœuvré, pria Mamercus de les régaler de quelqu'autre histoire. « Je vais, dit-il, sans se faire presser, vous raconter les aventures de Midas, roi de Lydie.

» Ce prince étoit bon et honnête, mais d'un esprit borné. Il avoit bien accueilli le vieux Silène, père nourricier de Bacchus : ce dieu en fut si satisfait, qu'à son retour des Indes, passant dans ses états, il promit d'exaucer le premier vœu qu'il formeroit : ce roi, plus avare que sensé, demanda que tout ce qu'il toucheroit se convertît en or. Bacchus plaignit son avarice, mais lui accorda sa demande ». Les matelots

approuvèrent beaucoup le souhait de Midas, et dirent qu'à sa place ils en auroient fait autant: «Nous posséderions, s'écrioient-ils, autant d'or que nous voudrions! — Eh bien! vous allez voir si vos vœux sont raisonnables: Midas avoit commandé un grand festin, car l'argent ne lui coûtoit plus rien: à l'heure du dîner, tout joyeux, il se met à table; il touche d'abord un morceau de pain, et le pain devient de l'or: il prend une perdrix, c'est une perdrix d'or. Il s'étonne, il saisit une pomme, c'est la pomme du jardin des Hespérides; il veut boire du vin de Smyrne, le vin, en touchant ses lèvres, se change en or liquide. Enfin tout ce qu'il touche, tout ce qu'il veut manger, se métamorphose en or. Alors, au milieu de ses richesses, mourant de faim et de soif, pleurant son vœu et sa cupidité, il implore la clémence de Bacchus, et le supplie de retirer ses bienfaits. Le fils de Sémélé en eut pitié, lui fit grâce, et lui ordonna d'aller se baigner dans les eaux du Pactole. Midas obéit, et perdit dans ses eaux le don fatal attaché à ses mains..... Eh bien! mes amis, êtes-vous toujours envieux du bonheur de ce roi? désirez-vous sa place? — Non, par Jupiter! nous n'avions pas prévu cela. — Cette aventure vous prouve que les désirs des hommes

sont, pour l'ordinaire, déraisonnables et ridicules; qu'il faut se contenter de son sort, et ne rien désirer vivement, parce que nous ignorons si ce que nous souhaitons fera notre bonheur ou notre malheur. Mais ce monarque fit une seconde sottise, qu'il paya plus chèrement. Pan et Apollon, se disputant un jour la palme du chant, le choisirent pour juge, conjointement avec le mont Tmolus. Celui-ci, plus éclairé, adjugea la victoire au fils de Latone; l'ignorant Midas osa préférer les accords de Pan. Apollon se vengea de lui singulièrement: il alongea ses deux oreilles, et les changea en oreilles d'âne. Le pauvre homme, tout honteux, courut se cacher; mais comme tôt ou tard il falloit se montrer, il enveloppa ses longues oreilles d'un grand bonnet de pourpre. Obligé cependant de confier sa disgrâce à son barbier, il lui fit jurer un secret inviolable. Le barbier n'osa fausser son serment; mais pour soulager son cœur oppressé, il fit un trou dans la terre; et y passant sa tête, il y répéta plusieurs fois: *Midas, le roi Midas, a des oreilles d'âne.* Quelque temps après, on vit des roseaux s'élever sur cette ouverture, qui, parvenus à leur maturité, répétoient, lorsqu'ils étoient agités par les zéphyrs: *Midas a des oreilles d'âne* ». Cette fable fit beaucoup

rire les matelots, qui se prirent les oreilles entr'eux, et appeloient Midas ceux qui les avoient les plus longues. — « Puisque nous sommes en Lydie, reprit Mamercus, je vous dirai une autre histoire arrivée dans ce pays-là.

» Un jour la terre s'entrouvrit après de grandes pluies. Un nommé Gygès, berger des troupeaux du roi Candaule, eut la curiosité de descendre dans cette ouverture. Il y trouva un cheval d'airain, dont les flancs creux étoient fermés par une porte. Gygès l'ouvrit, et vit dedans un homme mort, d'une grandeur extraordinaire, qui avoit au doigt un anneau d'or. Il le lui enleva. Cet anneau avoit une singulière propriété; lorsqu'on tournoit le chaton vers la paume de la main, on devenoit invisible; et lorsqu'on le retournoit, on reparoissoit comme auparavant. — Oh ! oh ! s'écrièrent les matelots, quel bonheur, si on nous prêtoit cet anneau ! nous ferions de belles choses ! — Ce seroit peut-être un grand malheur; vous en abuseriez comme ce berger, qui assassina Candaule, son roi, pour usurper son trône. Mes amis, l'honnête homme doit toujours se conduire, comme s'il étoit vu des dieux et des hommes ».

Un vent frais, qui s'éleva tout-à-coup, in-

terrompit Mamercus : il fallut courir à la manœuvre. Le fougueux Auster souffla violemment toute la nuit; les vagues en fureur fatiguoient cruellement notre frêle navire. Tout le monde travailla. Heureusement, à la pointe du jour, la bourrasque s'appaisa, et nous découvrîmes avec joie la ville de Smyrne, où nous débarquâmes sur le midi. Une partie de cette ville occupe la montagne; mais la plus grande partie est dans une plaine, sur le port, vis-à-vis du Gymnase et du temple de la mère des dieux. Les rues sont belles, coupées à angles droits et pavées de pierres; la haute et la basse ville ont de grands portiques carrés; on trouve dans cette dernière une bibliothèque et un Homérion : c'est un portique carré, avec un temple où est la statue d'Homère. La rivière de Mélès coule le long des murailles. Le port est très-commode, et se ferme quand on veut.

Les Smyrnéens sont fort glorieux de la naissance d'Homère. Le proxène nous conduisit à la grotte où ce beau génie composoit ses poëmes. Il nous conta l'histoire de sa naissance. « Une belle aventurière, nommée Crithéide, portant cet enfant dans son sein, vint accoucher secrètement de lui sur les rives du Mélès; ce qui lui fit donner le nom de Mélésigène, qu'il

troqua, après avoir perdu la vue, contre celui d'Homère, qui signifie aveugle. Après son accouchement, cette mère infortunée gagna sa vie à filer des laines. Phormius, philosophe qui enseignoit la grammaire et la musique à Smyrne, touché de sa beauté et de sa situation, lui trouvant d'ailleurs de l'esprit, l'épousa, et cultiva l'éducation de son enfant. Homère ne rechercha les bonnes grâces d'aucun prince : il soutint la pauvreté avec courage, et voyagea beaucoup pour s'instruire ».

Les habitans de Smyrne sont adonnés aux plaisirs : ils recherchent les douceurs de la vie; mais la mollesse ne les a point énervés, ils ont du courage et de l'énergie.

Nous restâmes peu de jours dans cette ville; et après avoir pris congé de Mamercus et de Cébès, nous partîmes pour Sardes.

CHAPITRE VIII.

DESCRIPTION DE SARDES ET DE SES ENVIRONS. RENCONTRE DE DEUX JEUNES FILLES. ILS VONT LOGER CHEZ LEUR AÏEUL.

SARDES, la capitale de la Lydie, est célèbre par ses richesses, son luxe et la mollesse de ses mœurs; elle est sur le penchant du mont Tmolus, à cent-vingt stades de Smyrne, et à cinq cent quarante d'Ephèse. Le Pactole, qui roule des sables d'or, prend sa source sur cette montagne et traverse la ville; son territoire, prolongé depuis le pied du mont jusqu'au fleuve Hémus, arrosé par quantité de ruisseaux et les eaux du fleuve, offre de tous côtés les trésors de l'abondance, en blé, grains, fruits et pâturages excellens.

La magnificence du paysage, le chant mélodieux des oiseaux, la voix des bergers, mêlée aux sons des instrumens rustiques, le bêlement des agneaux, le murmure du zéphyr qui agitoit les feuilles, et rafraîchissoit l'atmosphère, les nuages colorés du couchant, la lune qui s'élevoit en face, belle et majestueuse, tout portoit

dans notre ame le charme heureux d'une volupté pure et tranquille. Nous restâmes une heure entière étonnés, ravis d'une scène si délicieuse. Nous étions assis sur l'herbe, au bord d'un ruisseau : nous vîmes sortir d'une maison peu distante, deux jeunes filles, portant chacune une corbeille ; elles ressembloient aux nymphes de Diane. Elles s'approchèrent, et nous prièrent, dans l'idiome persan (car nous portions l'habit de cette nation), d'accepter, de la part de leur père, des fruits de leur verger : nous en prîmes, et remerciâmes dans la même langue. Phanor me dit ensuite en grec, qu'elles étoient charmantes, et qu'il leur donneroit volontiers un baiser pour reconnoître leur honnêteté. A ces mots, leur visage se colora du vermillon de la pudeur ; elles baissèrent les yeux et reculèrent d'un pas. Nous comprîmes qu'elles entendoient le grec, et nous leur fîmes nos excuses dans le dialecte ionien ; elles nous répondirent dans le dialecte attique (4), ce qui nous fit grand plaisir. Après quelques complimens, elles nous invitèrent à venir chez leur grand-père, grec d'origine, qui accueilloit avec plaisir les étrangers, sur-tout ses compatriotes. Nous nous rendîmes à cette douce invitation.

En allant, elles nous apprirent que nous

verrions un vieillard âgé de quatre-vingt-quatre ans, affligé de cécité depuis environ un an.

Nous le trouvâmes une bèche à la main, courbé vers la terre. Ses filles nous présentèrent comme des concitoyens; alors il se redresse et nous dit, avec cette noblesse et cette dignité qui annoncent un homme bien supérieur à l'état d'un simple jardinier : « Aimables Grecs, mes yeux sont privés du bonheur de vous voir: le flambeau des cieux ne brille plus pour moi; mais j'aurai le plaisir de vous entendre, et peut-être de vous être de quelqu'utilité ». Son langage correct, sa prononciation pure, nous confirmèrent dans la pensée que c'étoit un citoyen distingué d'Athènes : sa tête avoit un grand caractère, sa longue barbe étoit blanchie par les ans, son front étoit large et chauve, son air grave et doux; il ne paroissoit avoir éprouvé les outrages du temps que par la perte de la vue; il nous offrit l'hospitalité. « Je vous traiterai, dit-il, comme le bon homme Hyrée traita les dieux : je suis pauvre ainsi que lui; mes vases et mes dieux sont d'argile : j'aurois pu m'enrichir comme bien d'autres; mais une pauvreté honorable est plus douce à l'homme de bien que les richesses de Crésus ». Selon l'usage de la Grèce, il ne demanda point nos

noms, et nous usâmes de la même discrétion à son égard. En nous mettant à table, il nous dit: « Vous souperez avec mes enfans; ce n'est pas la coutume d'Athènes, où l'on éloigne les femmes des repas, dès qu'il y a des étrangers; mais la privation de deux filles si chères me coûteroit beaucoup, et leur sagesse les met au-dessus de la règle ».

Pendant le souper, il nous questionna beaucoup sur nos voyages, principalement sur les mœurs de Sparte; il sourioit à chaque trait de notre récit et s'écrioit parfois: « Quelles mœurs! quels hommes! On peut admirer Sparte, mais il faut vivre à Athènes. Il est vrai que les Athéniens sont bien légers, bien ingrats! Ils ont banni Thémistocle; ils ont fait périr Miltiade dans une prison, lui qui, après la bataille de Marathon, ne demandoit pour récompense qu'une couronne de laurier. — Eh quoi! il ne l'obtint pas? — Non, le nommé Soccanès se leva au milieu de l'assemblée, et dit: « Miltiade, lorsque tu auras combattu seul, tu seras honoré seul ». Ce mot fut très-agréable au peuple, et flatta sa vanité. Cet honnête vieillard se tut à ces mots, et parut occupé de quelque réflexion intéressante. Tout-à-coup il s'écria: « La gloire, l'ambition, quelles chimères! quelles passions

funestes ! Miltiade, Thémistocle, périssent malheureusement ; Socrate boit la ciguë ; le vengeur de la tyrannie, Dion, meurt assassiné ; Denis le jeune, du faîte des honneurs, tombe dans la poussière : quelle chute terrible que celle de ce tyran couronné de la Sicile ! des marches du trône il descend dans les cabarets de Corinthe, où, avec de viles courtisanes, il buvoit le reste des cabaretiers. Ceux qui se plaignent des rigueurs de la fortune, n'ont qu'à se comparer à ce malheureux Denis ». — « Sa catastrophe, dis-je alors, est d'autant plus étonnante, qu'on assure qu'il avoit de l'esprit et du courage. — On cite des réponses de lui, qui supposent l'un et l'autre. Un étranger le railloit à Corinthe sur le commerce qu'il avoit eu, pendant les jours de sa splendeur, avec les philosophes, et finit par lui demander à quoi lui avoient servi les leçons de Platon. « A supporter ma mauvaise fortune ». Un roi de Macédoine, à table avec lui, s'égayoit sur les tragédies du vieux Denis son père, et demandoit malignement dans quels momens de loisir il avoit pu les composer. « Vous voilà bien embarrassé ; il les composa aux heures que vous et moi, et une infinité d'autres qui nous en faisons accroire, passons à boire et à nous eni-

vrer ». Il me semble que ce Denis a supporté ses revers avec assez de courage. Je compare ces hommes pusillanimes qui gémissent, se désespèrent pour la perte de leurs places, de leurs honneurs, à ces femmes qui pleurent la perte de leurs bijoux et de leurs pompons. Mais le retour de la soirée nous invite à la promenade: faisons nos libations à Jupiter, et nous irons respirer le frais sur les bords du Pactole. La libation faite, il prit son bâton, et nous le suivîmes. En approchant de ce fleuve, il nous dit : « Le Pactole n'est pas loin, je le sens à la fraîcheur de l'air ». Cependant il nous faisoit remarquer les riches et excellens vignobles du Tmolus; il nous engagea à y monter pour jouir de la beauté de la vue : nous lui dîmes que nous craignions de le fatiguer. « Oh! s'écria-t-il, je suis encore un jeune homme, je n'ai que quatre-vingt-trois ans ; d'ailleurs, je suis fait à la fatigue ; je n'ai point passé ma vie sur des lits de pourpre, et je ne veux pas perdre l'usage de mes jambes; suivez-moi seulement ». En effet, il nous précède d'un pas ferme, ne se servant de son bâton que pour éviter les pierres et les obstacles. Phanor et moi le regardions avec étonnement et respect. Il avoit la tête, les jambes et les pieds nus : une

tunique d'un coton grossier, un petit manteau nommé *pallium*, attaché d'une agrafe de fer, étoient son vêtement et sa parure.

CHAPITRE IX.

MŒURS DES SARDIENS. DIVINITÉS DU PAYS. ENTRETIEN DE DEUX AMIS SUR LEURS HÔTES.

Dans ce moment, nous entendîmes les accords harmonieux de plusieurs instrumens, entremêlés de chants et de cris de joie. — « Ces concerts, nous dit notre hôte, sont les effets de la dissolution des mœurs de cette ancienne capitale de l'empire de Crésus. Tous les soirs, quand la nuit est belle, la jeunesse des deux sexes s'assemble sur les prairies : là, protégés des ombres mystérieuses de la nuit, ils passent les heures du repos dans les jeux, la danse, les plaisirs de l'amour; et le jour, au lieu de s'occuper des travaux commandés à l'homme, ils s'abandonnent au sommeil et à l'oisiveté. Ils ont banni de leur ville tous les arts qui pourroient troubler leur repos : le gouvernement donne des prix à ceux qui inventent des voluptés nouvelles. On abuse de l'ex-

trême fertilité du terroir pour s'exempter du travail, et se livrer à la mollesse. Les hommes mettent tant d'art à se friser, à composer leur teint; ils sont si efféminés, qu'il semble qu'il n'y ait qu'un sexe dans la ville. Au moins si les femmes empruntoient le voile de la modestie, cette belle image de la vertu! mais elles n'ont rien de chaste, ni les yeux, ni les oreilles. On voit chez ce peuple, des sociétés composées des plus belles femmes : ce sont des philosophes d'un genre nouveau; elles se réunissent pour combiner, imaginer des voluptés nouvelles, ou donner plus d'attrait et de vivacité aux plaisirs; ces sociétés se nomment *les fleurs*. Cependant la joie des Sardiens est purement extérieure; ils quittent un plaisir qui leur déplaît, pour un autre qui leur déplaira bientôt; leurs ames flétries semblent n'avoir de sensibilité que pour les peines. Une femme ne put dormir de toute la nuit, parce qu'elle avoit vu une souris dans sa chambre. Un homme fut incommodé, pour avoir été éveillé en sursaut par le chant du coq. Leur mollesse les a tellement énervés, qu'ils ne sauroient remuer le moindre fardeau : ils passent leur vie sur des siéges, et se reposent tout le jour sans avoir fait aucun exercice. — Ce tableau des mœurs

des Sardiens rappelle celui des Sybarites. — Oui, ces deux peuples ont une parfaite analogie. Les Sybarites sont plongés dans un tel luxe, sont si amollis, qu'ils se glorifient de n'avoir jamais vu le lever du soleil; ils ont proscrit, comme les Sardiens, tous les coqs et tous les arts bruyans qui pourroient interrompre leur sommeil. Lorsqu'ils invitent des femmes aux sacrifices des festins, c'est un an à l'avance, pour qu'elles aient le temps de préparer leur parure. Les magistrats proposent des prix aux cuisiniers qui inventeront les meilleurs ragoûts; et lorsqu'un d'eux en a trouvé un excellent, il est défendu de l'imiter pendant la première année, afin que l'inventeur ait le temps de s'enrichir. Ces peuples, qui peuvent se disputer la palme de la lâcheté et de la licence, sont prêts à recevoir les fers du premier maître ».

Ce vieillard parloit avec beaucoup de facilité et de feu; je croyois voir le sage Nestor haranguant les Grecs assemblés. Je le priai de me faire connoître les divinités principales et les plus honorées des Sardiens. — « Cybèle, Diane, et sur-tout Proserpine, sont leurs déesses tutélaires : on célèbre des jeux en l'honneur de cette dernière; on lui sacrifie des vaches noires; on la couronne de pavots. Mais par-dessus ces

divinités, c'est la belle Vénus qu'on adore : elle a des temples où les jeunes filles se prostituent, comme à Babylone et à Cypre; mais elles se font payer, et avec cet argent elles se choisissent des maris. Bacchus est encore un des dieux tutélaires du pays, dans lequel on prétend qu'il est né. Hercule y reçoit aussi un culte particulier; il étoit venu dans cette contrée pour tuer un affreux serpent qui la désoloit : il vit Omphale, la fille du roi, brûla d'amour pour elle; et déposant sa peau de lion, sa massue et sa férocité, il prit une quenouille et fila à ses genoux..... Mais voici l'heure de la retraite; le jour s'est éteint : heureux ceux qui en auront fait un bon usage! Regagnons notre gîte, et allons chercher un repos préparé par l'exercice et le travail ».

Après l'avoir quitté, nous nous demandâmes, Phanor et moi, quel pouvoit être ce Grec, dont le front serein et majestueux, l'entretien agréable et instructif annonçoient un homme bien au-dessus du vulgaire. « Qu'il est grand et sublime dans sa simplicité, m'écriai-je! – Oui, dit Phanor, je n'ai cessé de l'admirer, sans négliger cependant ses aimables filles : je les trouve charmantes; je ne saurois à laquelle donner la préférence. L'aînée a une beauté plus touchante,

chante, est douée de plus de grâces; son caractère paroît plus réfléchi. — La cadette annonce plus de vivacité et d'enjouement. – Ajoutez qu'aux charmes de la figure, ces jeunes beautés joignent une éducation très-cultivée; leur esprit est orné par la lecture: on le voit aisément par des traits hasardés à propos, et par leur manière pure et élégante de s'énoncer; c'est le véritable atticisme d'Athènes, joint à la modestie et à la sagesse des femmes de Sparte. — Il y a long-temps que nous n'avons vu de ces physionomies qui font naître l'admiration et le respect à côté du désir. — Mais n'oubliez pas que Socrate appeloit la beauté une courte tyrannie. — Et Platon, le privilége de la nature. Je sais déjà leur nom: l'aînée s'appelle Athénaïs, la cadette Phaloé ».

CHAPITRE X.

OCCUPATION DU VIEILLARD. ENTRETIEN INTÉRESSANT. IL SE FAIT CONNOÎTRE.

Notre sommeil fut interrompu à la pointe du jour, par le chant d'un coq : Phanor le maudissoit. — « Le chant du coq, lui dis-je,

est agréable et utile pendant la nuit; il éveille celui qui dort, avertit le voyageur qui doit se lever matin, et console, par l'espérance du jour, celui à qui la nuit paroît longue; il est l'ennemi des paresseux. Allons, debout ». Notre toilette finie, nous descendîmes au jardin pour saluer notre hôte. Nous n'y trouvâmes personne. C'étoit le moment où les gouttes de rosée brilloient sur l'herbe rajeunie, où l'air raréfié apporte à l'odorat le parfum des végétaux et des fleurs. Le soleil ne blanchissoit encore que le sommet des montagnes; nous entendions autour de nous le chant harmonieux des oiseaux, qui saluoient en chœur l'aurore naissante. Nous attendions l'honnête vieillard en respirant la fraîcheur vivifiante du matin. Il parut bientôt, quitta son manteau et son bâton, alla chercher une bèche et un arrosoir, planta quelques herbes potagères, ensuite vint au puits, tira de l'eau et arrosa sa nouvelle plantation. A le voir ainsi travailler, aller, venir, personne n'auroit soupçonné sa cécité. Nous n'osions le distraire : nous le contemplions avec ce silence religieux, que l'on observe par instinct dans un temple, devant la statue du maître des dieux. En arrosant des fleurs, il sembloit les caresser; l'on voyoit son visage s'épanouir

au toucher et à la suavité de leurs odeurs. Il planta des échalas, à la manière des Grecs, pour soutenir ses vignes; il les élevoit, les arrangeoit, de sorte que leurs pampres fournissoient des ombrages sous lesquels on pouvoit se promener. Cependant nous l'abordâmes. « Vous voyez, nous dit-il, que la paresse n'est pas notre divinité ; le travail, selon Hésiode, est la sentinelle de la vertu. — On voit que vous aimez la campagne et ses travaux. — Le séjour de la campagne, ses soins, ses plaisirs sont faits pour la vieillesse. Où peut-on trouver, pour se réchauffer, un soleil plus pur, plus ardent, un feu d'hiver mieux nourri par l'abondance du bois? L'été, où rencontrerons-nous des asiles plus frais, plus agréables que ceux que nous offrent les bords des ruisseaux et des fontaines ombragés par des arbres touffus? — Mais à coup sûr, vous n'avez pas cultivé, toute votre vie, des jardins? vous avez eu des occupations et des places plus importantes, — Je vois que vous désirez me connoître, cela viendra. Vous avez l'air honnête et discret; d'ailleurs, au bord de ma carrière, je n'ai plus les mêmes raisons de me couvrir des voiles du mystère. Mais voici mes enfans : nous allons commencer la journée par rendre hom-

mage aux dieux. Nous suivons les usages d'Athènes [1] ». Nous entrâmes avec lui dans une chapelle placée dans un coin du jardin. Aristide offrit des fruits en sacrifice. Ensuite, avec ses filles, il adressa cette prière à Jupiter : « Roi du ciel, accordez-nous ce qui nous est nécessaire ; refusez-nous ce qui nous seroit nuisible, quand même nous vous le demanderions ». Après cette cérémonie, il nous invita à revenir déjeûner dans une heure. A notre retour, il nous dit : « Allons rejoindre mes filles qui sont dans leur gynécée, ou autrement dans le cabinet de la méditation, occupées à lire ou à écrire ; je les ai accoutumées à l'étude. L'esprit, leur ai-je dit souvent, est l'attribut de l'homme, qui l'approche le plus de la divinité ; en négliger la culture, c'est s'assimiler aux animaux : d'ailleurs, les jouissances les plus douces, les plus pures, sont attachées à la pensée, aux productions de l'esprit ; c'est ce que ne peuvent concevoir les ignorans : ce sont des aveugles-nés qui n'ont pas l'idée de la lumière ».

Le cabinet de la méditation étoit au fond du jardin, au milieu d'un petit bois de lauriers.

[1] Chaque particulier offroit à Athènes des sacrifices sur un autel placé à la porte de sa maison, ou dans une chapelle domestique.

Une Minerve de bois de citronnier en gardoit l'entrée. Ce petit édifice, quoique d'un goût simple, répondoit peu à la modestie du maître de la maison. Il étoit élégant et très-agréable; l'intérieur avoit pour tapisserie des tablettes de bois d'ébène, garnies de livres, et deux grands tableaux de prix.

Nous trouvâmes les deux jeunes personnes, le stylet à la main, écrivant d'un air attentif. A la vue du bon vieillard, elles se levèrent, l'embrassèrent et s'empressèrent de l'essuyer. « Qu'écrivez-vous, leur demanda-t-il? — Nous extrayons des fragmens de vos mémoires, sur les révolutions et le gouvernement d'Athènes. — Où en êtes-vous? — Aux prytanes. — Vous devez savoir cela par cœur. Voyons, Athénaïs, parlez-nous-en; ces étrangers vous écouteront volontiers ». Athénaïs rougit, hésita, nous regarda, baissa les yeux, et puis parla ainsi:

« Les prytanes forment un tribunal de cinq cents magistrats, tirés des dix tribus, au nombre de cinquante par tribu. Pour y être admis, il faut avoir une conduite exempte de tout reproche, soit dans les mœurs, soit dans l'économie de ses biens; ne rien devoir à la république, avoir fourni son contingent dans les besoins de l'état, et n'avoir point manqué de

respect à ses parens, Les prytanes ont l'administration de la justice, la distribution des vivres, la police générale de la république, et de ce qui regarde la paix et la guerre; ils s'assemblent au prytanée; on leur sert un repas frugal aux dépens du trésor public. — Ajoutez, dit le vieillard, que, dans les temps difficiles, les prytanes assemblent le peuple, et exhortent chaque citoyen à contribuer, suivant ses facultés, aux besoins de l'état. Dans cette assemblée, chacun, à son tour, déclare à haute voix la somme à laquelle il se taxe, et on l'écrit sur un registre avec son nom. Un prytane, et non les prêtres, offre les sacrifices. — Parlez-nous du prytanée. — C'est une salle consacrée à Vesta, où l'on voit toutes les divinités de la république, Vesta, la Paix, Jupiter, Minerve, et les statues des grands hommes d'Athènes. On y garde les loix de Solon, écrites sur un tableau. On y reçoit les ambassadeurs étrangers, et ceux de la république, qui viennent rendre compte de leurs missions. C'est dans le prytanée qu'on nourrit, aux dépens du public, ceux qui ont rendu des services importans à l'état, et les orphelins dont les pères sont morts dans les combats. — Etre appelé, dit notre hôte, aux repas des prytanes, est une distinction

dont les Athéniens sont fort avares. — Vous devez y avoir été invité souvent, s'écria vivement Phaloé » ? Elle rougit à ces mots échappés à sa vivacité. — « Je n'en ai pas moins été frappé de l'ostracisme. — Oui; mais bien injustement. — Aimeriez-vous mieux que ce fût avec justice? Mais, Athénaïs, achevez ce que vous avez à dire sur le prytanée. — C'est dans ce lieu que brûle continuellement le feu sacré, entretenu par des veuves [1]; que sont les magasins pour la subsistance des familles indigentes et vertueuses. — Après ma mort, dont le terme est bien près, mes enfans, vous irez à Athènes, vous me nommerez; vous direz: Il étoit bon citoyen, il aima sa patrie; il fut juste, ô Athéniens, vous le savez! Il a administré long-temps les revenus de la république, a vécu dans la pauvreté, et ne nous a rien laissé! Je ne doute pas, mes chers enfans, qu'à ce souvenir, Athènes ne vous prenne sous sa protection, ne vous nourrisse dans le prytanée; et peut-être rendront-ils quelqu'honneur à ma cendre! Ce peuple, quoique léger, est généreux et plein d'humanité ». A ce discours, des larmes

[1] Ce feu sacré n'étoit qu'une lampe qui brûloit continuellement. On avoit grand soin de l'entretenir.

coulèrent des yeux de ces jeunes personnes, et l'honnête vieillard en répandit aussi en les embrassant. — « Oui, ajouta-t-il, d'une voix plus ferme, les Athéniens sont bons et compatissans : on ne trouve pas chez eux un seul pauvre demandant l'aumône et déshonorant la ville par sa mendicité; car les mendians sont un affront public fait au gouvernement et aux citoyens. Mais nos aimables hôtes doivent avoir appétit; il est temps de leur donner à déjeûner ». Plus ce vieillard parloit, plus l'intérêt et la curiosité m'attachoient à lui.

Athénaïs et Phaloé amenèrent une chèvre; leurs mains délicates et blanches en pressèrent les mamelles, et nous présentèrent, dans un vase d'argile, un lait chaud et pur. Athénaïs offrit de l'eau à son aïeul pour se laver les mains. — « Il est vrai, dit-il en riant, que je n'ai pas les mains aussi pures en travaillant la terre, que je les avois en administrant les finances de ma patrie ». Avec le lait, on nous servit des fruits, des figues sèches et du miel. Cependant j'examinois les deux tableaux qui décoroient cette agréable cellule. — « Ils sont en cire, me dit le vieillard : pour leur exécution, on prépare des cires de différentes couleurs; et par le moyen du feu, on les applique sur le bois ou

sur l'ivoire. Ceux-là sont en ivoire [1]. — C'est donc là le portrait de Thémistocle, car son nom est au bas, un des grands hommes d'Athènes? — Oui, il avoit des talens supérieurs; mais une ambition excessive, une jalousie secrète de tout mérite, son amour pour l'argent et l'emploi continuel de la fourberie, ternirent un peu ses grandes qualités. Dans sa jeunesse, son libertinage fut si immodéré, que son père le déshérita. Cette flétrissure, au lieu d'abattre son courage, ne servit qu'à l'enflammer. Dès ce jour, il se consacra entièrement à la chose publique, à laquelle il a rendu des services signalés. — Quel est le sujet du tableau? — Il est dans la salle du conseil, vis-à-vis d'Euribiade, général des Lacédémoniens, qui a le bâton levé sur lui; Thémistocle, sans s'émouvoir, lui présente le dos. — Ah! j'entends : le peintre a saisi l'instant où, dans un mouvement sublime, il dit à ce Spartiate : *Frappe, mais écoute.*

L'autre tableau représentoit un homme d'une physionomie grave et imposante; il écrivoit en souriant sur une coquille; un paysan étoit auprès de lui. Ce tableau, contre l'usage, étoit sans nom. « Quelle est l'action de ce tableau, deman-

[1] Cette manière de peindre s'appelle à *l'encaustique*.

dai-je au vieillard, et le nom du personnage qui écrit ? — C'est Aristide. — Ah ! m'écriai-je avec enthousiasme, Aristide le juste ! le premier des hommes, l'honneur et la gloire d'Athènes, et de la Grèce entière ! — Modérez cet éloge ; s'il vous entendoit, vous le feriez rougir. Ce tableau représente un paysan qui, ne sachant pas écrire, s'adresse à Aristide, qu'il ne connoît pas, et le prie de mettre sur son têt le nom de ce citoyen qu'il veut faire bannir d'Athènes. Vous savez le reste. Aristide lui demanda pourquoi il vouloit le proscrire. « Parce que je suis ennuyé de l'entendre appeler *le juste* ». Aristide, sans répliquer, écrivit son nom sur la coquille ». Cependant mes yeux s'attachoient sur le portrait de ce grand homme ; je le regardois avec vénération ; je demandai s'il étoit ressemblant ? A cette question, je vis sourire le vieillard, et plus malignement encore les deux jeunes personnes. — « Il l'étoit autrefois, me dit-il ; mais aujourd'hui il doit être changé. Ce portrait a trente-cinq ans de date ; le temps est un grand destructeur. Le vieux Saturne dévore ses enfans et les pierres même ». Surpris du sourire qu'avoit excité ma question, je reportai les yeux sur le tableau, et je m'aperçus qu'il avoit des traits de ressemblance

avec notre hôte. Je lui en parlai ; il me répondit : « On me l'a dit souvent ». Comme je m'aperçus qu'Athénaïs et Phaloé faisoient tous leurs efforts pour empêcher leur rire d'éclater, je ne doutai plus que ce vieillard respectable ne fût l'original du portrait. — « Ah ! m'écriai-je, je ne m'abuse point, vous êtes Aristide ! ce sage, ce juste, ce vaillant citoyen banni avec tant d'indignité de sa patrie ! — Oui, j'en convicns ; c'est un secret que j'ai gardé quinze ans : mais aujourd'hui le sort de mes petites-filles, que je crains de laisser isolées, abandonnées sur la terre, me fait désirer de retourner dans l'Attique pour les mettre sous la sauvegarde des Athéniens, et les intéresser en leur faveur, au nom de l'humanité et de mes services. Je suis proscrit depuis quinze ans. Je partis d'Athènes, chargé de soixante-sept ans, et de ces deux jeunes filles, l'une âgée de cinq ans, l'autre de trois. J'ai erré inconnu, fugitif, sous un nom supposé, souvent pressé par l'indigence, en butte à l'adversité. Enfin un sort plus doux m'a conduit dans cet asile agréable par sa situation et sa douce température, où la bonté des dieux verse sur nous les vrais biens, la santé, l'obscurité et le nécessaire. J'ai porté dans mon exil la douce consolation

de quelques vertus; et l'injustice et la rigueur des Athéniens ne peuvent me faire oublier ce beau jour, où, dans une pièce d'Eschyle, l'acteur débitant ce vers à la louange d'Amphiaraüs :

Il ne veut pas paroître homme de bien, mais il veut l'être.

tous les spectateurs jetèrent les yeux sur moi, pour m'appliquer ce vers. J'avoue que c'est là la plus douce récompense de mon attachement à la vertu et à ma patrie. Thémistocle, après le combat de Salamine, applaudi aux jeux olympiques, pendant toute une journée l'objet des regards de tous les Grecs, avoua que ce jour étoit le plus beau de sa vie : celui où l'on me fit l'application de ce vers, fut aussi le plus beau des miens. — On m'a conté que ce rival jaloux fut la cause de votre bannissement. — Il est vrai; il sema le bruit que je formois insensiblement une espèce de monarchie sans pompe et sans gardes, que je m'étois rendu l'arbitre de tous les différends, de toutes les affaires; et le peuple, naturellement fier et enorgueilli de ses victoires, couvrant de la haine de la tyrannie l'envie qu'il portoit à quelque peu de gloire que j'avois acquise, s'assembla de tous les bourgs de l'Attique, et me frappa du ban de l'ostracisme. Mais, loin d'être irrité de l'injustice de cet arrêt,

et d'en vouloir à mes concitoyens, je prononçai cette prière à la porte de la ville : « Fassent les dieux que jamais il n'arrive aux Athéniens aucun malheur qui les oblige à se souvenir d'Aristide, et leur rende ses services nécessaires » ! Je le priai de m'apprendre les formalités de ce fameux ostracisme.

« Pour le prononcer, le peuple s'assemble dans le temple d'Hercule, ou dans le Cynosarge, quelquefois dans la place publique. Là, autour d'un vase entouré des neuf archontes et du sénat, les citoyens écrivent, sur des coquilles ou des tessons, le nom de celui qu'ils veulent bannir, et le déposent dans le vase : ensuite les magistrats comptent les coquilles ; et s'ils en trouvent moins de six mille, l'ostracisme est nul. Quand le nombre est complet, on compte tous les noms écrits ; et celui qui a le plus de voix est condamné. Cet exil dure dix ans, à moins qu'on ne soit rappelé ; mais on laisse aux exilés la jouissance de leurs biens. En effet, le ban de l'ostracisme n'est pas la punition d'un crime, mais le crime de l'envie, qui veut éloigner de ses yeux le mérite qui la blesse ».

Triste amante des morts, elle hait les vivans !

— « Thémistocle, tourmenté par votre gloire

et vos vertus, a toujours cherché à vous nuire. — Hélas! j'oublie le passé. Ce héros n'est plus, il ne reste que son nom, sa gloire et ses services. Il ne s'est point empoisonné, comme le bruit en a couru, avec du sang de taureau : ce sang n'est point un poison, j'en ai fait l'expérience; mais le poison qui l'a tué, c'est le remords et le chagrin. Jeunes gens, voulez-vous être heureux dans la vieillesse, et supporter avec courage et tranquillité les peines de l'existence, faites-vous une bonne réputation ; que la vertu, la probité soient les astres qui règlent constamment votre course. Ménagez - vous, pour l'avenir, des souvenirs agréables : c'est un parfum qui embaume le reste de la vie. J'ai pardonné depuis long-temps à ce grand homme; malgré ses torts, je ne me joignis pas à Cimon et Alcméon qui l'accusoient d'un crime capital. Je gardai le silence, affligé de son malheur, sans l'avoir jamais été de sa prospérité et de sa gloire. Notre rivalité et nos divisions datent de notre enfance : élevés ensemble, nous étions toujours opposés dans nos jeux et dans nos plaisirs ; mais ce que tout le monde ignore, c'est que l'amour irrita ces semences de jalousie. Nous entrions dans l'adolescence, lorsque notre cœur s'enflamma pour la belle Agarista, enfant

de notre âge : il n'y a que soixante-dix ans de cette aventure. Animés par la rivalité, peut-être plus que par l'amour, chacun de nous déploya ses petits moyens, ses talens pour obtenir la préférence. J'attachois des fleurs à la porte de ma jeune divinité : un jour je les trouvai arrachées et foulées aux pieds ; devinant l'auteur de cet affront, j'en méditai la vengeance. Vis-à-vis de la maison d'Agarista, demeuroit une bonne femme que je connoissois ; je la priai de me prêter sa chambre pour une matinée. A la pointe du jour, j'ornai de fleurs la porte d'Agarista, et m'établis ensuite en sentinelle dans cette chambre, muni d'un grand vase d'eau bourbeuse. Mon rival arrive bientôt, tout radieux, portant une guirlande de roses : il commençoit à détacher les miennes, à les déchirer, quand tout-à-coup le vase versé l'inonde des pieds jusqu'à la tête, et change son allégresse en tribulation. Il m'aperçoit, et, furieux, monte dans la maison. Je ne le craignois pas : nous nous élançons l'un sur l'autre, prêts à nous étrangler. Une lutte vigoureuse commence ; mais la bonne femme et deux de ses voisines parvinrent, non sans peine, à nous séparer : Achille et Hector n'étoient pas plus acharnés l'un contre l'autre. La mère d'Agarista, informée de ce combat,

termina notre iliade en nous privant de la vue de sa fille. Voilà peut-être l'origine de notre animosité et de nos dissentions, indépendamment de l'opposition de nos principes et de nos caractères. « O mon cher Thémistocle, s'écria-t-il, en élevant la voix et s'adressant au tableau, tu n'es plus ! La mort a détruit ce guerrier magnanime, avec qui je triomphai à Marathon, à Salamine! Crois-moi, je te regrette, je ne t'ai jamais haï; j'ai toujours honoré tes brillantes qualités, ton génie supérieur : plût au ciel que tu vécusses encore ! l'amitié réuniroit nos ames épurées, et je finirois, auprès de toi, le peu qui me reste de vie » !

Dans ce moment, la jeune Phaloé nous annonça un officier de Pharnabaze, satrape de Sardes : il entra suivi d'un esclave chargé d'une corbeille. L'officier dit à Aristide qu'il lui apportoit, de la part de Pharnabaze, un léger tribut de son amitié, qu'il le prioit d'accepter. — « Quel est ce tribut, lui demanda Aristide ? — Deux pièces d'étoffes de soie brochées en or, pour faire des robes à vos petites-filles. — Mon cher ami, remportez vos étoffes; remerciez Pharnabaze de ma part et de celle de mes filles ; je craindrois que de si belles robes ne les rendissent plus laides ». L'officier voulut insister : alors

alors Aristide lui dit : « Un roi de Macédoine envoya cent talens à Solon, qui demanda au messager pour quel motif et dans quelle vue le roi le choisissoit seul, parmi un si grand nombre d'Athéniens, pour un si riche présent. — C'est que ce monarque vous connoît pour un homme probe et vertueux. — Cela étant, qu'il me laisse ma réputation et ma vertu ». L'officier ne répliqua plus, et s'en retourna avec ses dons. Aristide nous dit alors : « Ces Persans n'ont point d'idée des mœurs et de l'ame d'un citoyen d'Athènes. Ce présent est sans doute le fruit d'un bon conseil que je lui donnai dernièrement : j'étois chez lui (car nous nous voyons quelquefois : ce satrape a d'heureuses qualités ; il est homme d'esprit ; mais sa passion pour l'argent obscurcit son mérite ; il amasse beaucoup et donne peu), il me montroit un cabinet qu'il venoit de faire bâtir. Comme j'en louois le dessein et le goût, il me dit : « Je voudrois y faire peindre une idée nouvelle, quelque sujet qui ne fût point déjà dans mon palais. — Faites-y peindre la libéralité ». Ce trait d'un homme libre l'étonna. « Aristide, dit-il, ne dément pas son caractère de franchise, il transporte en Asie une plante de son pays : mais l'avis est bon, et j'en profi-

terai ». — « Je ne croyois pas, dis-je à Aristide, que vous fussiez connu de ce satrape. — C'est une suite des événemens de ma vie ; elle a été si agitée, si orageuse depuis mon ostracisme, que le récit vous en pourra intéresser. Je le commencerai ce soir à la promenade ; vous le ferez un jour aux Athéniens, qui l'écouteront peut-être avec quelqu'intérêt. Je m'en vais retourner à mes travaux champêtres. Cependant, je vous invite d'aller visiter la ville de Sardes ; elle mérite l'attention des étrangers ».

CHAPITRE XI.

ENTRETIEN DES DEUX AMIS AU SUJET D'ATHÉNAÏS. AVENTURE TERRIBLE.

En allant à Sardes, Phanor me parla beaucoup d'Athénaïs, me vanta ses charmes, les agrémens de son esprit, la noblesse et la décence de son maintien. — « Prenez garde, lui dis-je, gardez bien votre cœur ; la pente est douce, mais glissante ; n'oubliez pas que vous êtes ici chez le plus vénérable des Grecs, et que ces jeunes beautés doivent inspirer autant de respect que d'amour : ce sont des roses que la

chasteté cultive et couvre de ses voiles ». Phanor m'assura que le plaisir qu'il éprouvoit auprès d'Athénaïs, ne ressembloit en rien à l'amour, qu'il en jugeoit par le silence de ses désirs, et qu'il voyoit avec admiration la vertu associée aux grâces.

Lorsque nous entrâmes dans Sardes, l'air étoit embrasé des feux du midi; le silence, la solitude sembloient seuls habiter cette vaste enceinte ; tout dormoit ou reposoit, fatigué des plaisirs de la nuit : nous la parcourûmes fort à l'aise. Les bords du Pactole sont embellis par des quais et par des arbres qui y projettent une ombre charmante ; les places, les édifices, les temples annonçoient la grandeur et la magnificence. Après nos courses, nous nous assîmes à l'ombre de deux platanes, devant une maison de belle apparence. Nous causions tranquillement avec Phanor, nous examinions le très-petit nombre de passans, lorsque deux esclaves sortirent de cette maison, l'air inquiet et empressé; bientôt il en sort un troisième, courant à toutes jambes : nous entendions du tumulte; les portes étoient ouvertes; aiguillonnés par la curiosité, nous traversons un péristile entouré de colonnes de marbre : au fond, aux deux côtés de la porte, on voyoit

des sphinx d'un beau granit. Nous n'osions pénétrer plus avant ; la magnificence du lieu nous imposoit.

Cependant on alloit, on venoit sans faire attention à nous ; le bruit continuoit ; nous crûmes même entendre des gémissemens, des cris de douleur. Enfin la curiosité l'emporte, et nous suivons plusieurs femmes dans une première pièce ornée de quatre statues. La porte de la seconde pièce étoit fermée, mais elle s'ouvrit : une femme, l'air effrayé, vint à nous, et nous demanda si nous étions médecins. — « Oui, répondit hardiment Phanor. — Entrez donc vîte, venez secourir ma pauvre maîtresse ! elle souffre, elle se meurt ! l'infortunée étoit si heureuse, se portoit si bien ce matin ! quel malheur affreux » ! En nous parlant ainsi, elle s'arrachoit les cheveux, égarée de douleur. Cependant nous entrons. Quel appartement ! quelle magnificence ! il resplendissoit d'or. Au milieu étoit un bassin de marbre, d'où s'élançoit un jet d'eau qui répandoit la fraîcheur ; les bords du bassin étoient entourés de vases de jasmins et des fleurs les plus belles ; une grande porte et deux fenêtres ouvertes offroient en perspective un superbe jardin. Mais quel contraste terrible ! quel tableau touchant ! Une jeune femme, jetant des

cris perçans, défigurée, étoit couchée sur un lit d'or et de pourpre, ou plutôt sur le lit de la mort; de nombreux esclaves s'empressoient de la secourir. On fit avancer Phanor, prétendu médecin grec, qui, fort embarrassé de son rôle, commanda à tout hasard un vomitif. Cependant je considérois cette infortunée : sa figure devoit être charmante; mais ce visage, séjour des Grâces et des Ris, se décomposoit, sa bouche se tordoit, ses beaux yeux éteints s'enfonçoient dans leurs orbites; ses traits paroissoient renversés, ses cris aigus nous déchiroient le cœur. Il y avoit, dans une niche revêtue d'argent, une petite statue de Vénus du même métal. Une femme apporta un brasier à ses pieds, y brûla de l'encens et des parfums : toutes les femmes alors se prosternèrent, gémissant, pleurant, implorant la déesse; la malade même la supplioit par des cris déchirans : mais les prières boiteuses ne montèrent point jusqu'au trône de la mère des Amours. Dans ce moment, des médecins entrèrent, suivis d'une foule de curieux; l'appartement fut rempli. Phanor céda bien vîte la place aux Esculapes, qui, étonnés de la violence du mal, ne trouvoient dans leurs livres ni conseils, ni remèdes; leurs avis se contrarioient. Nous entendîmes tout-à-coup un cri

général: « Le voici, le voici » ! On se range, on laisse un espace; et je vois entrer un jeune homme d'une figure brillante, magnifiquement habillé, suivi de plusieurs esclaves: dès qu'il aperçoit cette jeune victime, qu'il entend les accens de sa douleur; il se précipite sur elle, l'arrose de ses larmes, frappe la terre des pieds, crie aux médecins: « Sauvez-la, sauvez-la; rendez-la moi ». Ceux-ci s'agitoient, donnoient des potions, des cordiaux, des élixirs; rien n'opéroit: on fit sortir tous les étrangers. Nous entrâmes dans le jardin par une allée de daphnoïdes, pavée d'une pierre de stuc. Entre chaque arbre, on voyoit les statues les plus voluptueuses; des Amours, des Syrènes, des Léda: au bout de cette allée charmante, étoit un petit temple soutenu par huit colonnes de porphyre; il renfermoit la statue de Vénus, de grandeur humaine; c'étoit une très-bonne copie de la Vénus de Gnide de Praxitèle: aux deux côtés de cette chapelle, couloient deux fontaines dans des bassins de marbre. On voyoit dans ce jardin des berceaux, des bains délicieux, des grottes tapissées des coquilles les plus rares. « Quel dommage, dis-je à Phanor, de quitter ce séjour de délices, et de mourir dans le sein des voluptés » ! A ces mots, un homme qui étoit auprès

de nous, et qui balbutioit notre langue, nous aborda et nous dit: « Etrangers, je connois votre pays, j'y ai fait la guerre; et quoique vous nous ayez bien battus, je n'en aime pas moins votre nation ». Nous le remerciâmes de cet attachement; et profitant de l'occasion, je le priai de me dire quelle étoit cette beauté qui mouroit si cruellement, et ce jeune satrape qui se désespéroit. — « Je vais satisfaire votre curiosité : allons nous asseoir loin de la foule, sous ce berceau de lilas ». Nous entendîmes alors, dans l'appartement de la malade, des sanglots, des cris épouvantables; on crioit : *Elle se meurt, elle est morte.* Nous y courons : elle venoit d'expirer. Cette fleur de beauté, ce visage charmant, où l'amour, le désir, la volupté avoient empreint tous leurs charmes, inspiroit alors l'horreur et l'épouvante : il étoit noir, livide; nul trait n'étoit reconnoissable. Le jeune homme cependant embrassoit son corps, vouloit se poignarder : on l'arrête, on l'arrache à cet objet funeste, on l'entraîne. Nous sortîmes aussi avec notre nouvelle connoissance, et nous réfugiâmes tout rêveurs dans le jardin. « Quelle mort affreuse ! s'écria notre compagnon; dans l'âge des jouissances ! à dix-huit ans ! avec une si riante perspective ! Elle a passé la nuit dans ce jardin éclairé de

mille lampions : le souper le plus délicieux, la musique, la danse, les parfums, l'amour, tout enchantoit les sens de cette aimable mortelle. Au point du jour, elle a volé dans les bras de son nouvel amant, dans ce même lit, dans ce salon superbe où la mort l'attendoit. Il n'y avoit pas deux heures que Pharnabaze l'avoit quittée. — Quoi ! ce jeune homme est Pharnabaze ? — Oui, le fils de notre satrape ; et son amante infortunée se nommoit Statira. Elle est d'une naissance honnête : son père avoit un grade honorable dans les troupes de Xercès : il fut tué au passage des Thermopyles, où nous perdîmes plus de vingt mille hommes : il laissa Statira au berceau, sous la garde de sa mère, qui, jeune et belle, suivit la pente des plaisirs. L'éducation que reçut sa fille, fut celle qu'on donne dans un pays sans mœurs et sans philosophie : dès leur enfance, on ne leur parle que de parure, de plaisirs, de l'art de plaire ; on ne les exerce qu'aux talens de la musique et de la danse ; à douze ans, l'amour devient déjà leur principale occupation. Statira, à l'aurore de ses beaux jours, fut entourée d'un essaim d'adorateurs ; mais sa mère, dont la fortune étoit très-modique, favorisoit et protégeoit particulièrement le jeune Mazarès, dont le père vivoit avec elle depuis long-

temps. Cet homme étoit parvenu à une grande opulence, par tous les sentiers obliques de l'intrigue et de la subtilité : ses principes n'avoient que son intérêt et sa fortune pour bases. Son fils, plus heureux, né avec une ame douce et honnête, brûla de l'amour le plus tendre pour la belle Statira, qui l'accueillit favorablement. Leur mariage étoit arrêté : mais son père, le croyant trop jeune encore, et de plus, poussé par l'ambition, voulut l'envoyer auparavant à Persépolis, pour le faire connoître au grand roi, et l'avancer dans la faveur. Pendant son absence, le jeune Pharnabaze vint joindre ici son père ; il avoit tout ce qui peut séduire une jeune personne : les grâces de la figure, la jeunesse, le ton, le luxe le plus élégant, son nom, la puissance de son père, enfin tout ce qui éblouit un sexe vain et fragile. Il vit Statira, et s'enflamma pour elle. Les désirs des grands, semblables aux éruptions des volcans, renversent tous les obstacles : Pharnabaze fut aimé. Sur ces entrefaites Mazarès revint de Persépolis, et vola aux pieds de son amante qui, déjà formée à la dissimulation, le reçut avec l'air de l'intérêt et du plaisir. La noce s'apprête, les fêtes se préparent ; mais la veille de l'hymen, hier, au commencement de la nuit, Statira s'enfuit et

vint trouver Pharnabaze dans ce palais, que l'opulence et le goût avoient embelli pour la recevoir.

» Voici ce que j'ai appris au sujet de cette affreuse catastrophe : ce matin, Statira, après le départ de son amant, a pris un consommé; soudain elle a ressenti des coliques d'entrailles, les convulsions ont commencé. On a cherché aussitôt la femme qui avoit administré ce fatal breuvage; elle avoit disparu : les soupçons se sont tournés sur Mazarès et son père, et je crois qu'on a donné des ordres pour les faire arrêter. Cependant je doute que le jeune homme soit capable d'un pareil forfait : quant à son père, je lui rends toute la justice qu'il mérite; et s'il n'a pas commis le crime, il est digne d'en être l'auteur. Si vous voulez, nous irons chez lui pour voir ce qui se passe ». Nous traversâmes encore l'appartement de la malheureuse Statira : elle étoit déjà abandonnée; une vieille femme pleuroit auprès d'elle. La solitude, la taciturnité de ce salon, une heure auparavant chargé de tant de monde, l'aspect de ce cadavre portoient la tristesse et l'effroi dans notre ame. Nous passâmes rapidement. « Hélas ! disions-nous, hier on l'adoroit, aujourd'hui elle inspire l'horreur » ! Nous nous rendîmes dans la rue où

logeoit Mazarès : la foule obstruoit déjà les passages. « Comme cet événement, nous dit notre conducteur, a éveillé tout le monde ! Il n'en falloit pas moins pour arracher mes chers concitoyens à leurs lits et à leur paresse. Dans ce moment, nous vîmes passer le jeune Mazarès, conduit par la garde : il étoit sans bonnet, les cheveux épars, les mains chargées de fers ; on l'avoit trouvé dormant d'un paisible sommeil : son regard, son visage, sa contenance annonçoient moins la terreur que l'étonnement de se voir traduit à travers une foule immense, sans soupçonner le motif d'un pareil traitement, car il ignoroit la mort de Statira. On n'avoit pas trouvé son père : on présumoit qu'il s'étoit évadé avec sa barbare complice. Cette fuite justifioit son fils. Nous le suivîmes au tribunal de la justice. Un des juges lui demanda où étoit son père. — « Je l'ignore, répondit-il, avec l'air de la plus grande vérité : il m'a embrassé au point du jour, en me disant qu'il alloit se mettre au lit. Je me suis couché aussi, et je dormois, lorsqu'éveillé en sursaut, je me suis vu arrêté, enchaîné, maltraité; et pourquoi ? qu'ai-je fait ? quel est mon crime » ? Le juge lui répondit qu'on l'accusoit de la mort de Statira. — « Quoi ! Statira est morte, s'écria-t-il

avec l'expression de la plus vive douleur ! Quoi ! si promptement ! Mais comment ? par quel genre de mort ? — Elle a été empoisonnée. — Ah ! malheureuse ! ah ! ma chère Statira ! Pardonnez, elle m'a trahi, abandonné ; mais je l'aimois depuis quatre ans, et je l'aime encore plus que jamais ! — Et c'est ton père qui a commis cet exécrable attentat. — Mon père ! non, il en est incapable ! — Eh bien ! c'est donc toi ? Qu'on le mette à la torture ; qu'on lui arrache l'aveu de son crime. — Abrégez mon supplice ; donnez-moi la mort. Je mourrai sans peine : mais épargnez mon père, il n'est point coupable ». Tout-à coup un esclave se présente, en s'écriant : « Ce jeune homme est innocent ! son père seul a mérité la mort » ! A ces mots, les juges l'interpellent, et lui ordonnent de déposer tout ce qu'il sait. « J'étois présent, dit-il, lorsque son père, hier au soir, vint lui annoncer la fuite de Statira. Il resta immobile. « Quoi ! tu ne réponds rien, lui dit le vieux Mazarès ? tu ne songes pas à la vengeance ? — Me venger ! et de qui ? — De Statira, de cette perfide. — De Statira ! que j'ai aimée si long-temps ! de celle que j'aime éperdument encore ! qu'elle soit heureuse, et je lui pardonne. — Lâche amant ! fils indigne ! Eh bien ! c'est moi qui te

vengerai, qui vengerai ton père, notre honneur ». A ce discours, j'ai vu son fils tomber à ses pieds, gémir, pleurer, le supplier et demander la grâce de Statira. Enfin le vieux Mazarès a paru se rendre; mais pendant toute la nuit, il est sorti, rentré. Ce matin une vieille femme, l'air fort alarmé, est venue, lui a parlé en particulier : bientôt il a demandé des chevaux, et ils sont partis soudain ». Pendant ce récit, le jeune Mazarès, la tête courbée, le front pâle, gardoit le silence, versoit des pleurs. Les juges lui demandent s'il reconnoît l'esclave. Il avoue qu'il appartenoit à son père. Alors toute l'assemblée s'écria qu'il n'étoit point coupable, qu'il falloit briser ses fers. Les magistrats, entraînés par les cris de la foule et leur propre conviction, le renvoyèrent absous.

Cependant le soleil baissoit, l'heure du souper approchoit; nous remerciâmes notre guide, et prîmes congé de lui en promettant de venir le revoir.

CHAPITRE XII.

SOUPER D'ARISTIDE. ANECDOTES.

ARISTIDE nous attendoit : il avoit fait dresser la table auprès du puits, pour être plus au frais. Il nous demanda si la chaleur ne nous avoit pas incommodés dans notre course. — « Non, du tout, nous y sommes habitués. — Voyez combien vous êtes heureux de pouvoir supporter l'inclémence des saisons, combien vous évitez de sensations douloureuses, et combien de plaisirs vous vous procurez » ! Les jeunes personnes nous servirent un repas frugal, mais assaisonné par la propreté. Nous nous assîmes sur des siéges de bois, et le plaisir et la gaieté s'y assirent avec nous. Je contai la triste aventure dont nous venions d'être les témoins. « Voilà, s'écria Aristide, où conduit la mauvaise éducation, la licence des mœurs ! Mes amis, sans les mœurs, la société, au lieu d'ennoblir l'homme, le dégrade, l'investit d'une foule de maux et de chagrins inconnus à l'homme de la nature.

Au milieu du repas, on apporta à Aristide une lettre de Pharnabaze, qui lui disoit qu'il

ne mettoit pas au rang de ses amis ceux qui refusoient ses présens, et qu'il étoit très-affecté du renvoi des étoffes destinées à ses filles. Aristide répondit sur-le-champ par Athénaïs : « Qu'il n'acceptoit point ce qui lui étoit inutile ; mais que, pour lui prouver son estime et le prix qu'il attachoit à son amitié, il le prioit de lui envoyer quelques graines de chicorées et de laitues, pour semer dans son jardin, et un vase d'argile pour cuire ses légumes, sa fille cadette ayant cassé celui dont il se servoit depuis cinq ans ». Nous sourîmes, Phanor et moi, de la simplicité de la demande. « Pharnabaze, dit Aristide, a de la peine à concevoir qu'on puisse refuser de l'or et des présens : la première fois que je le verrai, je lui raconterai mon aventure avec Callias mon parent ». Je le priai de nous en faire le récit. — « Je laisse ce plaisir à Athénaïs. J'ai quelques plantes à arroser avant la promenade, où je dois vous raconter mon odyssée. Au reste, je ne cherche point à m'excuser sur la chère un peu trop philosophique de ce souper. Le vieux Denis, prié chez les Lacédémoniens, fut très-mécontent du repas, sur-tout du brouet noir. « Je n'en suis pas surpris, lui dit l'un d'eux, le meilleur assaisonnement y manque : la fatigue, la soif et la faim. — Je vous

ferai, lui dis-je, la même réponse que Timothée fit à Platon. « Votre table non-seulement est très-agréable au moment du repas, mais elle l'est encore le lendemain, quoiqu'on n'y soit plus ».

Nous restâmes avec les deux sœurs; mais Phaloé nous quitta, disant qu'elle savoit cette anecdote depuis dix ans, et qu'elle la conteroit aussi bien que sa sœur. Athénaïs répondit qu'elle lui céderoit volontiers le plaisir de cette narration; mais Phaloé refusa.

Phanor se rapprocha le plus près qu'il put de la belle Athénaïs, et lui prêta une oreille attentive.

« Mon aïeul avoit un cousin-germain, nommé Callias, citoyen très-riche, porte-torche des mystères [1], qui fut poursuivi en justice par ses ennemis qui vouloient sa mort. Le jour du jugement, ils passèrent rapidement sur les prétendus chefs d'accusation, mais s'étendirent beaucoup sur un fait étranger au procès. « Vous connoissez, dirent-ils aux juges, Aristide, fils de Lysimachus, dont chacun loue l'intégrité et la sagesse? Vous le voyez dans nos assemblées avec un habit tout usé, et sans doute ce

[1] Le porte-torche est admis aux mystères les plus secrets, la tête ceinte d'un bandeau.

pauvre

pauvre homme meurt de faim chez lui? Eh bien! Callias, son cousin-germain, le plus opulent des Athéniens, l'abandonne et le laisse dans la misère, lui, sa femme et ses enfans, quoiqu'Aristide lui ait rendu de très-grands services ». Heureusement pour Callias, mon aïeul n'étoit pas éloigné; il courut à son secours : il vit que les juges étoient mal disposés pour lui. Alors il se leva au milieu de l'assemblée, et déclara que Callias l'avoit souvent pressé d'accepter de l'argent, mais qu'il avoit toujours refusé. « Aristide, dit-il, doit plutôt souffrir la pauvreté, que recevoir les bienfaits d'un homme riche : on trouve assez de gens qui usent tant bien que mal de leur fortune; mais il n'est pas facile d'en trouver qui supportent la pauvreté avec courage et patience : il n'y a que ceux qui sont pauvres malgré eux qui en rougissent ». Ce discours fit tomber l'accusation, et Callias fut absous ».

Phanor dit alors galamment à Athénaïs, qu'il ne savoit pas ce qui étoit plus doux, ou de la voir, ou de l'entendre. — « Et moi, s'écria plaisamment la jeune Phaloé, croyez-vous que j'ai dormi cent dix ans, comme Epiménide, qui sortit d'Athènes à l'âge de quarante ans, et en avoit cent cinquante lorsqu'il y revint!

Je veux vous conter aussi une anecdote, qui fait beaucoup d'honneur à mon aïeul. Il fut nommé trésorier-général d'Athènes, et il se conduisit dans cette place d'une manière bien différente des autres trésoriers, oiseaux de proie qui s'engraissent de la substance de la nation. Sur le point de rendre ses comptes, Thémistocle, secondé par tous les commis du trésor, osa l'accuser de péculat et de dilapidation, et le fit condamner à une amende; mais les principaux de la ville, les gens honnêtes et éclairés, s'opposèrent à l'iniquité de ce jugement; non-seulement mon aïeul fut absous, mais il fut réélu trésorier pour l'année suivante. — Je me vengeai, dit Aristide qui rentroit, et donnai aux Athéniens une leçon mémorable. Je feignis de me repentir de ma première gestion; j'affectai beaucoup de condescendance pour tous les employés : je n'examinois point les comptes, chacun pouvoit voler impunément; de sorte que toutes ces sangsues, gorgées de biens, me comblèrent de louanges, et agirent vivement pour me faire nommer une troisième fois. Le jour de l'élection, lorsque je vis tous les suffrages réunis en ma faveur, je me levai, et d'un ton grave et sévère : « Athéniens, m'écriai-je, lorsque j'ai administré vos finances avec toute

la fidélité et la vigilance d'un homme de bien, j'ai été bafoué et traité comme un infame : maintenant que je les ai abandonnées à tous ces voleurs publics, je suis un homme admirable et le meilleur des citoyens. Je rougis plus de la faveur que vous me faites aujourd'hui, que de la flétrissure que vous vouliez m'imprimer l'année dernière, et je suis indigné de voir que, pour obtenir votre bienveillance, il faille commencer par plaire aux méchans ». Thémistocle, continua-t-il, se moqua de mon discours ; et comme on louoit mon désintéressement, il dit que les éloges qu'on me prodiguoit appartenoient moins à un homme, qu'à un coffre-fort qui garde fidellement un dépôt ». Ce grand homme nous fit ce récit d'une voix si pleine, avec tant de chaleur, qu'on l'auroit cru devant les Athéniens, et dans la vigueur de l'âge. Il se reposa un moment ; ensuite il nous dit : « La fraîcheur du soir laisse respirer les habitans de l'air et de la terre, et les appelle au repos et à la jouissance ; venez jouir des charmes d'une belle soirée et du magnifique spectacle d'un soleil couchant. « O jour ! s'écria-t-il ; ô lumière éclatante, tu ne frappes plus mes yeux ! tu ne réjouis plus mon ame ! Les saisons, les années reviennent ; le jour ne revient plus pour

moi! J'ai près de moi mes enfans, je les touche, je les presse sur mon sein; j'entends leur douce voix, mais je ne les vois plus; une nuit éternelle m'environne! O Dieu suprême! j'ai joui quatre-vingt-deux ans de la beauté, de la splendeur de tes sublimes ouvrages; hélas! je n'ai plus que mes souvenirs »! Nous cherchâmes alors à diminuer l'amertume de ses regrets. « Croyez, dit-il, que je supporte cette perte avec patience, il en est de plus douloureuses. Je me rappelle qu'un roi, je ne sais lequel, donna l'option à un coupable d'avoir les mains coupées, ou les yeux crevés : le criminel demanda qu'on lui permît de faire l'essai des deux supplices. Pendant trois jours, il se fit lier les mains, et pendant les trois autres on lui banda les yeux; et d'après cette épreuve, il préféra d'avoir les yeux crevés... Mais donnez-moi mon bâton, et conduisez-moi sur cette petite colline, où l'air est si pur et si frais : vous y entendrez le récit de mes aventures ». Phaloé donna le bras à son père, et Phanor eut l'adresse de suivre avec Athénaïs. Il l'aimoit déjà, il l'avoit trouvée poursuivant un papillon. — « Est-ce que vous voudriez le fixer, lui dit-il en souriant ? — Non, il n'a point d'ame; si je formois un pareil projet, j'aurois des vues plus

relevées ». Elle avoit cueilli une rose, Phanor la lui enleva, et voulut ensuite la lui rendre. — « Non, dit-elle, gardez-la [1] ; j'en ai enlevé les épines ».

Dès que nous fûmes sur la colline, nous plaçâmes Aristide au milieu de nous, et le priâmes de commencer son histoire.

CHAPITRE XIII.

AVENTURE D'ARISTIDE. SON SÉJOUR DANS UNE CAVERNE.

« Après le bannissement de Thémistocle, Athènes se remplit de sycophantes et de délateurs ; ils attaquèrent les citoyens les plus puissans et les plus vertueux. Le peuple, naturellement fier et insolent, enflé de ses prospérités, les écoutoit, les encourageoit. Un certain Diophante, homme obscur, démagogue bas et flatteur, osa m'accuser de concussion, et d'avoir reçu de l'argent des Ioniens, lorsque j'imposois des tributs. Je fus condamné à une amende de cinquante mines (2,500 l). Hors

[1] Sono i vezzi esca d'amore.

d'état de la payer, il fallut, à l'âge de soixante-sept ans, m'exiler de ma patrie.

» J'avois perdu mon fils Lysimachus, et je partis, emportant avec moi, comme Enée, mes deux petites-filles et mes dieux Pénates. Fatigué des affaires, et encore plus de l'injustice, de l'inconséquence et de la méchanceté des hommes, les méprisant sans les haïr, une obscurité douce et paisible devint l'unique objet de mon ambition. Je m'embarquai de nuit au Pyrée, sur un vaisseau marchand, sous le nom d'Agésias, car je voulois être ignoré du monde entier. Arrivé à Smyrne, je me logeai dans un faubourg, près de la mer, chez un pêcheur. J'y occupai une petite chambre; et un seul plat de légumes, soir et matin, nourrissoit ma famille et moi. Cependant notre hôte, de temps en temps, nous régaloit d'un peu de poisson; sa femme, douce et charitable, m'aidoit à soigner mes petites-filles, à apprêter mes légumes; et moi, pour payer leurs bienfaits, je raccommodois leurs filets, j'apprenois à lire à leur enfant, âgé de sept ans. Cette réciprocité de services et de soins forma entre nous des liens d'affection, qui rendoient notre société agréable. Le bon homme de pêcheur me prenoit pour un petit marchand ruiné par

l'inconstance des mers ou de la fortune. Je jouissois, depuis un an, de cette vie simple et obscure, lorsque le Spartiate Lysander, vainqueur des Athéniens, fit publier, dans les villes maritimes de l'Ionie, un ordre à tous les Athéniens de se retirer au plutôt dans leur patrie, sous peine de mort. Mon hôte, qui ne soupçonnoit pas que ce décret pût me regarder, ne m'en fit part qu'au moment où la flotte ennemie entroit dans le port de Smyrne. Aussitôt Lysander ordonna des perquisitions; heureusement mon hôte en fut averti. Le temps pressoit : il prend ses filets, les charge sur mes épaules. Je marche devant lui, courbé sous le poids : il me suit. Nous passons à travers les satellites, nous entrons dans son bateau, et nous sortons du port avec l'appareil de la pêche. Il me conduisit dans une caverne, située sur les bords de la mer, à vingt stades de la ville. Le soir, il vint avec mes enfans et des vivres.

« Cette caverne est environnée de rochers qui en cachent l'entrée, et la garantissent de la violence des vents. Elle est d'abord peu spacieuse et basse; mais elle s'élève et s'élargit insensiblement. Un ruisseau d'une eau excellente coule aux pieds des rochers, et les fentes qui s'y trouvent laissent pénétrer les rayons

du soleil; l'air intérieur y est très-pur et sans humidité. Mon hôte, chaque matin, m'apportoit des subsistances. C'est dans cette solitude profonde, dans cet antre ténébreux, que je mesurois le néant de la vie, Oppressé par le chagrin, un jour je m'écriai : « O vertu! ne serois-tu qu'un fantôme? Épicure auroit-il raison? Les dieux sont-ils indifférens à nos vices, à nos vertus, au bonheur et au malheur des hommes? Non, ce système répugne trop à ma raison et à mon cœur. L'homme vertueux est l'objet de l'attention des dieux, qui lui destinent une récompense immortelle comme eux ».

» Je commençois à supporter cette vie sauvage, occupé de mes enfans, de leur éducation: mais un jour, ô jour terrible! j'en frémis encore! l'heure où l'on m'apportoit les vivres étoit passée, et personne n'avoit paru. Je restai en sentinelle tout le jour; il s'écoula, et l'on ne vint point. Quelle horrible situation! des larmes inondèrent mon visage. Ce n'étoit pas sur moi que je pleurois; que la mort m'eût paru douce! je pleurois sur mes pauvres enfans : ils demandoient du pain, je n'avois rien à leur donner. La nuit, je ramassai quelques coquillages sur le bord de la mer; ce léger aliment rétablit un peu leurs forces épuisées. Pour moi, je me

soutins avec de l'eau et quelques racines sauvages. Mes enfans dormirent jusqu'au jour. Que je fus loin de goûter les douceurs du sommeil! A leur réveil, leur premier cri fut du pain. Je les embrassai et pleurai. J'attendis, dans la plus terrible agitation, l'heure où nos vivres arrivoient. Hélas! l'heure, la journée passèrent, et personne ne parut. J'étois anéanti. Mes enfans! mes enfans! m'écriai-je! ils étoient couchés, et pleuroient de besoin. Athénaïs, plus âgée de deux ans, et qui voyoit mes larmes, me dit: « Mon père, ne pleurez point, je n'ai qu'un peu d'appétit ». Ce mot approfondit ma douleur. Dès qu'il fut nuit, je me traînai sur le bord de la mer; j'y cherchai des coquillages: mes enfans les dévorèrent. Quelle nuit! que de tableaux funestes effrayoient mon imagination! J'entendois mes filles qui gémissoient même en dormant. Lorsque le jour perça les ténèbres: « O soleil! m'écriai-je; ô lumière immortelle! m'éclaires-tu pour la dernière fois! Et toi, père de la nature, être suprême, termine aujourd'hui mon existence: j'ai rempli ma carrière; mais prends pitié de mes enfans, à peine ils entrent dans la vie »! Athénaïs m'appela: elle n'osoit plus demander du pain; elle s'étoit aperçue que ce mot me déchiroit le cœur; mais elle me

demanda des coquillages : je lui en promis. J'étois décidé, si l'on ne m'apportoit rien dans la journée, de braver le danger et d'abandonner ma destinée aux hommes et aux dieux. Toutes mes forces défailloient; à peine pouvois-je me soutenir. Cependant je me traîne à l'ouverture de la caverne : ô joie pure et délicieuse! ô souvenir éternel! j'y trouve des comestibles en abondance. Je me jette à genoux, et remercie avec transport cette providence qui veille sur l'homme vertueux. Ce jour est le plus beau de ma vie. Les victoires de Marathon et de Platée ne me donnèrent point une joie aussi intime, aussi pure. C'est que la joie d'une victoire naît peut-être de la vanité, et celle que je ressentois avoit sa source au fond du cœur, dans l'instinct de la nature. Cependant je n'étois pas encore rassuré sur l'avenir; j'ignorois quel homme ou quel dieu avoit eu pitié de ma misère.

» Le lendemain, au lever du soleil, je me cachai derrière un rocher, d'où je découvrois au loin sans être vu. Je vis bientôt arriver un homme inconnu, chargé d'un panier : il en tira des vivres, les déposa à l'entrée de la caverne, et se retira soudain, sans jeter aucun regard autour de lui. Cet honnête pourvoyeur me continua ses bons offices pendant cinq mois, toujours

avec le même silence et la même discrétion. Cependant ce mystère m'inquiétoit. Quel étoit cet homme ? qu'étoit devenu mon ami le pêcheur ? Enfin, un matin, comme j'attendois, tapi dans ma niche, je crus le reconnoître. Il arrivoit : je cours à lui avec un cri de joie, je me jette à son cou. Lui, tout transporté, me serre dans ses bras, me témoigne tout le plaisir qu'il sent à me revoir. Il m'apprend que les Spartiates ayant voulu le faire monter sur leur flotte, il s'étoit caché ; qu'on l'avoit découvert et mis en prison ; que pendant trois jours il n'avoit pu parler à personne ; qu'enfin il s'étoit décidé à servir dans la marine de Sparte, et qu'alors il avoit confié ma destinée à un ami honnête et discret, en lui faisant jurer qu'il ne chercheroit ni à me voir, ni à me connoître. Il ajouta : « Je vous ai trouvé un vaisseau qui vous transportera en Thrace : je suis assuré de la probité du capitaine ; il n'exige pour votre passage qu'une légère somme, que j'ai déjà payée ». J'acceptai la proposition, en lui disant : « Mon ami, je contracte une dette sacrée ; j'espère pouvoir m'en acquitter un jour. A mon défaut, je compte sur les dieux ».

CHAPITRE XIV.

ÉTABLISSEMENT D'ARISTIDE EN THRACE. PHYSIQUE DU CLIMAT. MŒURS DES HABITANS. COMMENT ARISTIDE GAGNE SA VIE.

» Je m'embarquai pour Héraclée de Thrace ; je remontai le fleuve Eginus, et je m'établis entre lui et le mont Sacré. Je pris une chaumière dans un village. Mes talens pour enseigner à lire me devinrent inutiles. Les Thraces sont encore trop agrestes. Pour gagner ma vie, je me louai comme mercenaire à un homme qui avoit un grand domaine et de nombreux troupeaux. L'agriculture, dans ces contrées, est très-peu avancée. Je lui donnai des conseils, je dirigeai sa culture. Bientôt il me mit à la tête des travailleurs, et je doublai le produit de ses récoltes. Mon exemple, mes exhortations, inspirèrent aux habitans le goût de l'agriculture. Orphée adoucissoit leurs mœurs par les accords mélodieux de sa lyre ; et moi, nouveau Triptolème, par les bienfaits et les travaux de la campagne. Cependant ce climat me fatiguoit ; il est triste ; les hivers sont rigoureux et longs, quoique sa lati-

tude promette une température plus douce; mais les montagnes y attirent les nuages et les neiges. De plus, la rusticité de ces peuples dégoûte bientôt l'ame d'un Athénien. Les Thraces ne craignent pas la mort; ils croient que leurs ames reviendront sur la terre, ou qu'elles iront dans un séjour plus heureux. D'autres pensent seulement que la mort est préférable à la vie.

» Chez ceux qu'on nomme Trauses, lorsqu'il naît un enfant, ses parens, assis autour de lui, font l'énumération des maux dont l'homme est investi pendant son existence, et les gémissemens suivent ces réflexions. Mais, à la mort d'un homme, ils se livrent à la joie, et le félicitent d'être délivré des peines de ce monde.

» Les Crestonéens, autre peuple de Thrace, ont le droit d'avoir plusieurs femmes. A la mort de l'époux, il s'élève entr'elles de grandes contestations pour nommer la plus chérie du défunt, et celle qui emporte les suffrages est immolée par le plus proche parent sur le tombeau de son mari, et enterrée avec lui. Cette préférence est un malheur et un affront pour les épouses rejetées.

» D'autres Thraces ont coutume de vendre leurs enfans, à condition qu'on les emmenera hors du pays. Ils permettent à leurs filles de se

livrer à ceux qui leur plaisent ; mais, une fois engagées dans les liens du mariage, elles perdent leur liberté et sont étroitement gardées. Les maris les achètent fort cher de leurs parens. Les nobles portent des stigmates sur le corps, pour marque de noblesse.

» Rien de si honorable à leurs yeux que l'oisiveté, la guerre et le pillage ; et rien de si méprisable que le travail de la terre. Leurs divinités sont Mars, Bacchus et Diane. Les rois seuls honorent Mercure dont ils prétendent tirer leur origine, et ne jurent que par lui.

» J'ai assisté aux funérailles d'un riche du pays : son corps fut exposé pendant trois jours. On immola plusieurs sortes d'animaux, ensuite on prépara un grand festin. Pendant les apprêts, les pleurs et les gémissemens continuèrent toujours. Le repas fini, ils brûlèrent le cadavre, et, après l'avoir enseveli, élevèrent un petit tertre sur le tombeau, et des jeux de toute espèce furent célébrés.

» Les Thraces chez qui j'étois, ne boivent pas de vin. A leurs repas, ils allument un grand feu, y jettent une sorte de graine, dont la vapeur les enivre. D'autres habitans, au contraire, sont fort adonnés à cette boisson, dans laquelle ils mettent du miel. S'ils manquent de vin, ils

composent une liqueur forte avec du froment fermenté. Ils offrent à leurs dieux des victimes humaines en sacrifices, sur-tout au moment d'entrer en campagne. Lorsqu'il tonne, ils lancent leurs flèches dans les airs pour menacer les dieux.

» Les Gètes se croient immortels, et pensent que celui qui meurt va trouver leur dieu Zalmoxis. Tous les ans ils tirent au sort pour lui envoyer l'un d'eux en députation. Voici comme ils s'y prennent : trois Gètes tiennent chacun une javeline, la pointe élevée; d'autres saisissent le député, le lancent en l'air, de façon qu'il retombe sur la pointe des javelines. S'il meurt de ses blessures, c'est une preuve que le dieu est propice; s'il en échappe, c'est un méchant qu'ils maltraitent, et ils en députent un autre avec des instructions.

» J'appris alors que le jeune Cyrus, fils de Darius, roi de Perse, avoit le commandement de toutes les satrapies de l'Asie mineure; qu'il résidoit à Sardes, et s'y faisoit chérir par sa douceur et sa générosité. Cette ville est célèbre par la beauté de son climat, par ses eaux, ses vergers, ses campagnes riantes. Je résolus d'aller m'y établir, de confier à ce jeune prince mon secret et ma vie. Mon âge et mes malheurs,

me disois-je, l'intéresseront, et il protégera mes enfans. Je m'abandonnai à ma destinée. Notre voyage fut heureux... Mais je sens à la fraîcheur de l'air que la nuit règne dans les cieux; il est temps de rentrer dans notre colombier; et si mon récit vous intéresse, demain je vous en dirai la suite ».

CHAPITRE XV.

PASSION DE PHANOR. MOYEN QU'IL EMPLOIE POUR FAIRE CONNOÎTRE SON AMOUR. SOUPER. ANECDOTE DE CIMON.

Dès que nous fûmes retirés, Phanor me parla d'Athénaïs. « Je l'aime, dit-il, avec toute la vivacité d'une première passion; je sens que c'est elle que mon ame égarée cherche depuis longtemps : je suis tellement épris, que je crois qu'il entre du maléfice dans mon amour; lorsque ses yeux se tournent sur moi, il me semble que de cet organe enchanteur, il s'échappe des émanations, une matière si subtile et si pénétrante, que mon ame en est aussitôt embrasée, comme si le feu du ciel l'avoit atteinte. — Vous donnez un grand pouvoir à l'œil : d'où vient donc que cette

cette matière, ces émanations me laissent tranquille, ne me font aucune impression? — C'est sans doute que vous n'avez nul rapport avec elles, que nulle sympathie ne les attire. — Ajoutez que je n'y crois pas. — Je ne force personne à croire ; mais expliquez-moi ce phénomène. Un de mes amis a vu une souris qui tournoit autour d'un crapaud qui, la gueule béante, la regardoit d'un œil fixe. La souris décrivoit, en criant, des cercles autour de lui, qui diminuoient à chaque tour; enfin elle finit, malgré sa résistance, par se jeter dans la gueule du reptile. Eh bien! n'étoit-ce pas la fascination de l'œil qui entraînoit forcément cette pauvre souris? L'œil d'un homme en colère, un œil ardent d'amour et de volupté, ne remue-t-il pas votre ame, n'échauffe-t-il pas vos sens? d'où vient un tel effet, si ce n'est des corpuscules de cet œil qui les pénètrent? Je vous dirai bien plus ; j'attribue l'explosion subite de mon amour à l'imprudence que j'eus, le lendemain de mon arrivée, de rester long-temps assis sur le siége où s'assied et se repose cette belle Athénienne : c'est depuis ce moment que mon ame a respiré tous les feux de l'amour ; car vous devez vous rappeler que la veille j'étois indécis entre les deux sœurs. — Oui, tout cela peut arriver à l'aide de l'imagi-

nation. Mais vous cherchez en vain une cause étrangère : rappelez-vous l'eau de la fontaine Salmacis, dont vous avez bu si imprudemment ; elle fait son effet. — Seroit-il possible ? y croyez-vous ? — Mais vous êtes amoureux, et moi, qui ai refusé d'en boire, je ne le suis pas. Au reste, Athénaïs mérite l'attachement le plus vrai, le plus tendre : les grâces, les vertus, ses charmes, la justesse, la solidité de son esprit, une mémoire cultivée en font un être des plus aimables, des plus intéressans. — Oui, il faudroit avoir le cœur ceint d'un triple acier, pour ne pas l'adorer. — Cependant j'aimerois mieux la brillante Théano, Aspasie aux belles formes, la tendre Théophanie.... — Vous raillez ? — Il me paroît que vous ne seriez pas de l'avis d'Euripide, qui dit dans sa Medée, qu'il seroit à souhaiter que la nature pût découvrir un secret pour perpétuer le genre humain sans l'interposition des femmes, que les hommes en seroient plus heureux. — Euripide étoit un fou mélancolique, qui a payé de sa vie sa haine et ses propos contre les femmes ; car l'on assure que, pour se venger, elles l'ont mis en pièces.... Mais la nuit s'avance, dormons : peut-être que Morphée vous enverra, par la porte d'ivoire, un songe charmant, qui vous offrira Athénaïs

souriant à vos feux sous un berceau de roses ».

Notre réveil fut tardif. Nous trouvâmes nos hôtes dans le jardin. Aristide bêchoit, les deux sœurs donnoient à manger aux chèvres, aux jeunes poulets; les pigeons venoient becqueter dans leurs jolies mains. Nous les aidâmes, nous nous promenâmes avec elles, et, après notre déjeûner, elles rentrèrent dans leur gynécée; et Phanor et moi allâmes nous égarer dans la campagne. Phanor, tout rayonnant, me dit qu'il avoit trouvé un moyen ingénieux pour expliquer son amour à la belle Athénaïs. « Nous étions sous un peuplier, un peu éloignés de vous; un chardonneret chantoit et voltigeoit autour de sa femelle; Athénaïs le regardoit et l'écoutoit. « Je voudrois bien, m'a-t-elle dit, entendre le langage de ces petits êtres charmans; ils doivent se dire de jolies choses. — Je puis vous servir d'interprète. Un de mes oncles, artispice à Thèbes, s'est appliqué à l'étude de leur langue, et m'a initié dans cette connoissance. — Vous avez là un heureux talent: voyons, rapportez-moi leur conversation. — Volontiers : écoutons. « J'ai voyagé, dit l'amant, dans bien des pays; j'ai vu beaucoup d'oiseaux de votre sexe, je n'en ai jamais trouvé d'aussi aimables que vous ». — Voilà un oiseau

bien galant. — Il ajoute : « Il semble que la nature ait répandu sur vous avec profusion toutes les grâces, tout ce qui séduit les yeux, tout ce qui parle à l'ame. Les bois de l'Elysée, où se promènent les ombres heureuses ; le jardin des Hespérides, dont les arbres portent des fruits dorés, sont moins beaux que ce séjour enchanté par votre présence ». Il se tait à présent. — Cet oiseau paroît aimable ; cependant ne trouvez-vous pas qu'il est trop flatteur? — Ce n'est pas à nous à juger du mérite de ce qu'il aime ; mais on voit, à l'expression qu'il met dans ses propos, qu'il parle d'après ses sentimens. Mais, écoutons, il recommence. « Il n'y a que trois jours que je vous connois, et depuis trois jours je vous aime. La flèche de Jupiter n'est pas plus rapide que le trait dont vous avez percé mon ame. — Ce petit animal a de l'esprit ; et que lui répond son amante? — Rien, jusqu'à présent ; que répondriez-vous à sa place? — Que celui qui sait aimer, et dont la louange délicate, quoiqu'exagérée, part du fond du cœur, mérite au moins de la reconnoissance ». Vous vous êtes alors avancés, et notre entretien a fini. — Votre amour, dis-je à Phanor, commence sous d'heureux auspices : l'espérance vous ouvre une perspective

riante ; mais songez que la fille d'Aristide, parée de ses vertus, de celles de son père, est une divinité dont on ne doit approcher qu'avec des pensées pures comme un rayon du jour. — Je le sais : sa décence, son éducation, sa modestie, son nom commandent la vénération. Je forme des projets dignes d'elle ; et si j'ai le bonheur de les faire agréer, je vous prierai d'obtenir l'aveu du sage et juste Aristide ».

Au retour de notre promenade, nous soupâmes auprès du puits ; c'étoit la salle à manger des beaux jours. Maintes personnes du voisinage vinrent y puiser de l'eau. Je dis à Aristide : « Il me paroît que votre jardin est ouvert à tout le monde, comme celui de Cimon, fils de Miltiade. — Oui, comme lui je me plais à répandre mes richesses ; et mes richesses sont l'eau de mon puits. Cimon avoit l'ame si noble, si généreuse, qu'il avoit fait enlever les clôtures de ses jardins, afin que les nécessiteux et les étrangers pussent cueillir ses fruits et ses légumes. Il avoit un souper simple et suffisant pour grand nombre de personnes, et tous les pauvres y étoient admis. Dans les rues, il se faisoit suivre de plusieurs domestiques bien vêtus ; et lorsqu'ils rencontroient quelque vieil-

lard mal habillé, l'un d'eux troquoit d'habit avec lui : ils portoient aussi des sacs d'argent, que Cimon faisoit distribuer à ceux qu'il soupçonnoit dans la misère. Enfin ce magnifique Athénien avoit fait de sa maison un prytanée public ; de sorte qu'il nous ramenoit au siècle d'or, où tous les biens étoient communs. Ce grand homme est mort en Cypre, jeune encore, au service de sa patrie ; et ses ossemens ne sont point à Athènes ! On ne lui a point encore élevé de monument ! moins honoré que le chien de Xantippe, qui repose sous un tombeau ». Je lui demandai l'histoire de ce chien de Xantippe. « Les Athéniens, à l'approche des Perses, furent obligés d'abandonner leurs foyers, leurs temples, leur patrie. Xantippe avoit un chien qu'il ne put embarquer. Ce fidèle ami le suivit à la nage, et mourut d'excès de fatigue en abordant au rivage de Salamine. Xantippe le fit enterrer au lieu même de sa mort, et son tombeau existe sous le nom de *Cynossema* (sépulture du chien). Mais voici l'heure de la promenade ; je vous dois la suite de mes aventures : allons reprendre nos places d'hier ». Athénaïs lui donna le bras, et Phanor en eut de l'humeur ; il se flattoit de lui interpréter encore sur la route le langage des oiseaux,

Nous rencontrâmes une troupe à cheval, leste et brillante, à la tête de laquelle étoit le jeune Pharnabaze, l'air serein et radieux, faisant caracoler son cheval, et plaisantant avec ses camarades. J'en fus étourdi : je l'avois vu la veille désespéré, s'arrachant les cheveux, se jetant sur le corps de la belle Statira, invoquant la mort, voulant se poignarder ; et déjà le rire, le plaisir avoient succédé à ce grand désespoir. J'en marquai ma surprise à Aristide. — « Ce jeune homme, me répondit-il en souriant, a plus de philosophie que vous ne pensez ; c'est un véritable disciple du portique : comme le sage, il s'élève au-dessus de la douleur, il ne s'émeut de rien. Belle leçon pour les jeunes filles, qui se persuadent si aisément que leurs amans ne pourroient survivre à leurs rigueurs ou à leur perte. Pharnabaze étoit amoureux du plaisir, et non de sa maîtresse ; il en trouve ailleurs, il en profite et se console ».

CHAPITRE XVI.

SUITE DES AVENTURES D'ARISTIDE. DESCRIPTION DU PALAIS DE CYRUS. SON ENTRETIEN AVEC CE PRINCE.

Lorsque nous eûmes atteint la petite colline de la veille, Aristide nous dit : « Je me rappelle qu'hier soir nous étions arrivés à Sardes en bonne santé, quoiqu'un peu las du voyage. Je descendis à l'auberge la plus obscure. Dès le lendemain je demandai à l'hôte à quelle heure je pourrois voir Cyrus. Il fut étonné de la question ; et après m'avoir mesuré de la tête aux pieds, il me répondit avec un ris sardonique, que sans doute il seroit visible pour moi en tout temps. « Venez-vous solliciter des secours, quelque petite place ? — Non, répondis-je, indigné de ce ton insolent ; je ne viens demander à tes concitoyens que du bon sens, et à ton maître des égards pour moi ». Ce ton ferme lui imposa, et il me dit l'heure où l'on ouvroit les portes du palais. Je traversai la ville, vêtu comme à présent, nu-pieds, tête nue, le visage ombragé d'une barbe épaisse. Les passans

s'amusoient à me considérer, ils m'examinoient comme un animal curieux. Je trouvai dans la première cour du palais une garde nombreuse qui me laissa passer : on m'arrêta dans la seconde. Je demandai à l'un des esclaves, si quelqu'un d'eux entendoit le dialecte ionien. « Moi, me répond le plus apparent de la troupe. — Eh bien ! va-t-en dire à Cyrus qu'un Grec veut le voir et lui parler ». Cet homme, au lieu d'y aller, me toisoit et me regardoit fixement. — « Obéissez, lui dis-je, en jetant sur lui un regard d'indignation et de fierté, et apportez-moi la réponse ». Ce ton le décida, et il partit. Je m'assis en attendant sur une pierre, exposé à l'ardeur du soleil; ce qui étonnoit beaucoup les soldats de la garde, qui, la tête couverte de leur cittaris [1], se blottissoient dans l'ombre. Ma figure hétéroclite les amusoit; on me regardoit, on parloit, on rioit tout bas; mais aucun ne fut assez hardi pour me railler en face. Dans cette situation, je songeois à ma gloire passée. « Voilà donc cet Aristide qui, dans sa jeunesse, a partagé à Marathon les lauriers de Miltiade ! qui a triomphé avec Thémistocle à Salamine ! qui remporta la victoire de Platée, à la tête des

[1] C'est le nom du bonnet des Perses ; il est pointu. Celui du roi étoit orné d'un ruban bleu et blanc.

Athéniens ! que les Grecs réunis nommèrent pour présider à la levée des taxes, et revêtirent d'une autorité illimitée » ! — « Ajoutez, dit Athénaïs, que le temps de votre commandement fut nommé le règne de Saturne, et l'heureux sort de la Grèce. — Il est vrai, ma fille. « Le voilà, disois-je, cet Aristide, sur une pierre, à la porte du palais d'un satrape de Perse ! sans gloire, ignoré, confondu, proscrit, pauvre, abandonné, dédaigné même par une tourbe de vils esclaves ! O fortune ! ce sont là de tes jeux » ! Je me rappelai dans ce moment le trop fameux Crésus, ce roi de Lydie, qui, dans cette même ville qu'il éblouissoit de son faste, de l'éclat de ses richesses, tomba du haut de son trône dans les fers de Cyrus. Mes réflexions furent interrompues par le retour du messager, qui m'annonça que son maître ne seroit visible que dans deux heures. « Retourne, et dis-lui que je n'ai pas le loisir d'attendre ; qu'un jeune homme doit des égards à la vieillesse, et un satrape persan à un Grec libre ». L'esclave ouvroit de grands yeux, restoit tout ébahi, et se détermina, non sans peine, à porter ma réponse. Cyrus consentit enfin à me recevoir. Je traversai plusieurs salles que décoroient l'or, la soie, l'argent, les statues les plus belles, les vases les plus élégans ;

je marchai sur de riches tapis : mais la salle où étoit Cyrus, entouré de la foule des courtisans, surpassoit les autres en goût et en magnificence : le parquet étoit une mosaïque des plus beaux marbres ; les murs étoient revêtus d'un albâtre éclatant ; huit colonnes de porphyre soutenoient un dôme, où le pinceau de plusieurs grands maîtres avoit peint, à fresque, Vénus sortant du sein des eaux, environnée des jeunes Néréides et des Amours qui voltigeoient autour d'elle. Le jeune prince étoit sous ce dôme, couché sur un lit d'argent, que couvroit un riche tapis. J'avoue que je fus surpris du luxe, de la richesse, du goût et de la fraîcheur de ce salon ; mon imagination ne s'étoit rien figuré d'aussi riant. Mais je me ressouvins du mot de Diogène chez Platon, et je dis comme lui : *Je foule aux pieds le luxe et l'orgueil de Cyrus.* Les habits des courtisans, chamarrés d'or et de pierreries, ajoutoient à l'enchantement et à la splendeur du spectacle. On raconte que Solon, traversant le palais de Crésus, prenoit chaque courtisan pour le roi. J'aurois pu tomber dans la même erreur. Quand je parus, la foule m'ouvrit un passage ; je la traversai d'un pas ferme et la tête levée. Les plus sensés me regardoient avec surprise ; la jeunesse, qui formoit le grand nombre, rioit

de la bizarrerie de mon costume et de ma figure. Je m'arrêtai devant Cyrus, qui, sans bouger de sa place et compromettre sa dignité, me demanda dans le dialecte ionien mon nom, mon état, ma patrie, et ce que je désirois de lui. « Fais retirer, lui dis-je, cette folle jeunesse, que l'aspect d'un homme libre étonne, et je me nommerai ». Cyrus fit un signe, et tout s'éclipsa. Il me considéra alors attentivement, et je m'aperçus qu'il prenoit de moi une idée avantageuse. — « Nous voilà seuls, me dit-il; parle, qui es-tu? — Un Athénien qui a fait beaucoup de mal aux Perses, et qui pense assez bien de toi et de ta générosité, pour venir, dans ses malheurs, te confier sa destinée et te demander l'hospitalité. — Ton nom? — Aristide d'Athènes : le connois-tu? — Aristide! oui : tes vertus et ta gloire ont traversé nos climats ». En prononçant ces mots, il se lève et me tend la main; ensuite il me fit asseoir auprès de lui, et nous eûmes une conversation très-longue sur les affaires de la Grèce et d'Athènes. Ce prince, âgé seulement de vingt-trois ans, avoit l'esprit orné de rares connoissances : un caractère heureux, une générosité brillante, les qualités les plus aimables le rendoient cher à toute la Perse: mais je m'aperçus que, dévoré d'ambition, il

formoit de vastes projets de conquêtes. — Savez-vous, lui dis-je, quel gouffre est la guerre, que de sommes d'argent il engloutit ? — J'ai tout prévu; déjà j'ai amassé des trésors considérables. — Ecoutez ce petit apologue. « La Lune pria un jour sa mère de lui faire un manteau juste à sa taille. Ma fille, répliqua la mère, comment cela se peut-il ? tu n'es pas un seul jour dans la même forme ; tu croîs et décroîs sans cesse ; ce manteau ne t'iroit plus, dès qu'il seroit fait ». Il en est de même des dépenses de la guerre : on ne sauroit fixer les fonds que ce monstre peut absorber. Dans un de nos temples d'Athènes, on voit la statue de la Paix, qui tient entre ses bras Plutus, sous la forme d'un jeune enfant : à Thèbes, par une idée aussi philosophique, il est dans ceux de la Fortune. Oui, la paix, fille du ciel, est la source du bonheur et des richesses. La guerre, allumée par des vues d'ambition, est une injustice criante ». Ce jeune satrape, embarrassé par mes raisonnemens, mais nullement persuadé, changea de propos : il me dit qu'il plaignoit la destinée d'un homme tel que moi, proscrit, pauvre, fugitif. — « Je vous suis obligé ; mais je vous dirai comme Aristippe, que la pauvreté vaut mieux que l'ignorance, puisque celle-là n'est qu'une privation de ri-

chesse, au lieu que celle-ci est un défaut d'esprit ». Nous parlâmes des mœurs de la Perse. Cyrus convint que, jadis mâles et sévères, elles avoient rapidement décliné vers la corruption. « Notre éducation si sage, si admirée, tombe aujourd'hui en désuétude. Depuis le grand Cyrus, les Perses sont divisés en quatre classes; celle des enfans, celle des jeunes gens, des hommes faits et des vieillards: les enfans, dès l'âge de cinq ans, apprennent à monter à cheval; avant cette époque, ils restent entre les mains des femmes, afin que, s'ils meurent dans ce premier âge, leur perte cause moins de regrets à leurs pères.

» Nous avons une place publique séparée en quatre parties, pour les quatre différentes classes; chacune d'elles a douze gouverneurs. Ceux des enfans sont pris parmi les vieillards, ceux des jeunes gens chez les hommes faits: on enseigne aux enfans très-peu de grammaire, mais les règles les plus exactes de la justice et de la morale. On leur peint l'ingratitude comme le vice le plus odieux; on s'attache à les rendre modestes, tempérans: du pain, du cresson, de l'eau, sont leur nourriture et leur boisson ordinaire. Les principaux exercices consistent à tirer des flèches et à lancer des dards; telle est

leur vie jusqu'à l'âge de dix-sept ans. Alors ils passent, pour dix ans, dans la classe des jeunes hommes, où ils sont occupés à suivre et à servir le roi, à exécuter les ordres des magistrats, à arrêter les voleurs; la nuit ils couchent autour du palais, dans les places publiques, et font la garde dans la ville. La moitié d'eux suit le roi à la chasse une fois le mois; ils vivent durement, et s'accoutument aux fatigues de la guerre. Les dix ans expirés, ils entrent dans la classe des hommes, où ils continuent à servir les magistrats, et deviennent magistrats eux-mêmes. L'âge de cinquante ans les place au rang des vieillards; alors ils ne sortent plus de leur pays, et finissent leur vie dans un repos honorable. Ils instruisent les jeunes gens, sont juges dans les causes civiles et criminelles, et nomment les magistrats. J'ajouterai à ce récit, qu'un officier est préposé pour dire tous les jours au roi, lorsqu'il s'éveille: « Souvenez-vous, seigneur, d'accomplir les ordonnances d'Oromaze ». Cyrus, après ce récit, me demanda quelques détails relatifs à moi dans les principales affaires où je m'étois trouvé. « A Marathon, lui dis-je, nous étions dix généraux qui commandions alternativement; lorsque mon tour fut venu, je cédai le commandement à

Miltiade, pour enseigner aux autres généraux à préférer la patrie à leur amour-propre. Mon exemple fut imité ; cependant Miltiade eut la délicatesse de ne livrer la bataille que le jour où le commandement lui appartenoit.

» A l'époque de celle de Salamine, j'étois banni d'Athènes depuis trois ans ; j'appris que Thémistocle, général de la flotte athénienne, et Euribiade de celle de Sparte, étoient divisés ; qu'Euribiade vouloit quitter Salamine, effrayé de la multitude de vaisseaux ennemis qui fermoient l'entrée du golfe. Tout exilé que j'étois, je partis d'Egine ; je traversai avec mille dangers la flotte persane, et j'arrivai de nuit à la tente de Thémistocle : je le fis prier, sans me nommer, de venir seul me parler ; mon aspect l'étonna singulièrement. « Thémistocle, lui dis-je, renonçons à toute dissention ; qu'une plus noble émulation s'élève dans nos ames ! disputons à qui de nous deux servira mieux la république ; je viens me ranger sous tes ordres, et t'aider de ma personne et de mes conseils. — J'admire, répond Thémistocle, votre générosité, votre zèle pour la patrie ; je ne puis que vous imiter, j'en aurai le courage ». Il me confia ensuite la ruse par laquelle il vouloit tromper l'ennemi ; et ma voix dans le conseil fut utile

utile à la chose publique et à Thémistocle, puisqu'elle fit adopter son projet. — Peut-être Aristide est le seul homme capable d'une si haute vertu. — Dites un républicain. Je me rappelle un fait assez singulier de ce grand capitaine. Il marchoit à l'ennemi, et ne trouvoit pas dans ses soldats cette ardeur qui promet la victoire; il leur fit remarquer l'acharnement avec lequel deux coqs se battoient. « Voyez, leur dit-il, le courage indomptable de ces animaux; cependant ils n'ont d'autre motif que le désir de vaincre; et vous, qui combattez pour vos foyers, pour les tombeaux de vos pères, pour votre liberté.... » Ces mots ranimèrent le courage de l'armée, et lui assurèrent la victoire. En mémoire de cet événement, les Athéniens instituèrent une espèce de fête, qu'on célèbre par des combats de coqs. — Je crois qu'à Platée vous commandiez les Athéniens? — Oui, j'avois cet honneur; et j'avoue que je fus saisi d'admiration à la vue de l'ordonnance et de l'intrépidité de l'armée des Spartiates. Avant la bataille, ils se peignèrent, arrangèrent leurs cheveux, couvrirent leurs têtes de chapeaux de fleurs, se frottèrent d'huile et d'essences. Lorsque l'armée fut rangée, les joueurs de flûte jouèrent l'air de la chanson de Castor; Pausanias, leur roi, l'en-

tonna, et marcha le premier; les combattans suivirent, répétant la même chanson, tous l'air joyeux, marchant d'un pas ferme et en bon ordre. Ce que j'ajouterai d'intéressant sur cette bataille, c'est que les vainqueurs ayant élevé un trophée à la victoire, nous envoyâmes consulter l'oracle sur le sacrifice que nous devions faire. Il nous ordonna de dresser un autel à Jupiter, mais de n'offrir aucun sacrifice qu'après avoir éteint tous les feux du pays, profanés par les ennemis, et avoir apporté de Delphes un feu pur et sacré. Nous obéîmes. Eucchidas de Platée court de grand matin à Delphes, se purifie, s'asperge d'eau sacrée, se couronne de laurier, prend un tison allumé sur l'autel, revient à toutes jambes, et rentre dans Platée au coucher du soleil; il salue ses concitoyens, leur remet le tison, tombe et expire à leurs pieds. Il avoit fait, dans un jour, mille stades. Les Platéens l'enterrèrent dans le temple de Diane, avec cette épitaphe : *Ci-gît Eucchidas, pour être allé à Delphes, et en être revenu le même jour.*

» Voici les honneurs funèbres qu'on rend tous les ans aux Grecs morts à la bataille de Platée.

» Le 16 de maïmactérion (décembre) on fait,

à la pointe du jour, une procession précédée par un trompette qui sonne la charge : après lui, marchent plusieurs chariots remplis de couronnes et de branches de myrte ; les chariots sont suivis d'un taureau noir ; ensuite viennent des jeunes gens qui portent des cruches pleines de vin, de lait, et des fioles d'huile et d'essences ; aucun esclave ne peut se mêler dans cette cérémonie : la pompe est fermée par l'archonte, ou premier magistrat des Platéens, revêtu d'une robe de pourpre, ceint d'une épée, et tenant une urne dans sa main. Dans tout autre temps, il lui est défendu de toucher le fer, et de porter d'autre vêtement qu'un habit blanc. Dès que cette procession est arrivée aux tombeaux, l'archonte puise de l'eau dans la fontaine avec son urne, lave les petites colonnes, les frotte d'essence, égorge ensuite le taureau sur un bûcher. Après avoir adressé des prières à Pluton et à Mercure, il invite les vaillans, morts à ce festin, à ces effusions funèbres, et verse une coupe de vin, en criant à haute voix : « Je présente cette coupe à ces guerriers valeureux, morts pour la liberté ».

» La conversation tourna sur la politique. Cyrus me demanda sous quel gouvernement je voudrois vivre. — « Sous celui où personne

n'est sujet que de la loi, et où la loi est plus puissante que les hommes. — Où existe-t-il ? — Je ne sais. La société la plus heureuse et la plus affermie, est celle où il y a le plus d'égalité. — D'accord ; mais cette égalité ne peut exister que dans une très-petite agrégation d'hommes pauvres et relégués sur des rochers. Une trop vaste démocratie est une chimère, parce qu'un tel état est nécessairement riche et puissant, et que la cupidité, l'avarice, l'ambition, le libertinage l'agitent en tout sens, et y allument des volcans, dont les fréquentes éruptions le renversent bientôt. J'ai lu dans un de vos poètes, qu'Éole tient les vents enchaînés dans des cavernes profondes, sans quoi leur fureur, leur souffle impétueux dévasteroient la terre. Un jour, à la prière de Junon, Éole les déchaîna : aussitôt les tempêtes, la nuit, les orages bouleversent, couvrent les mers de naufrages, offrent par-tout la terreur et la mort. Cette image est celle de la turbulence démocratique. On confond souvent la liberté politique avec la liberté civile. Celle-ci influe sur toute la société ; chaque individu jouit de ses bienfaits : elle fait aimer le régime sous lequel on vit. La liberté politique ne répand ses avantages que sur une très-petite partie du peuple : souvent les

seuls ambitieux, les intrigans en profitent. Pour être parfaitement libre, il faudroit vivre comme les Scythes, errer de déserts en déserts, emportant sur des chariots ses richesses, sa famille et ses dieux. La liberté civile peut exister dans tout gouvernement tempéré, sous la monarchie même. La meilleure constitution, selon moi, est celle où toutes les passions sont comprimées, et dont les ressorts sont les plus simples. Un de vos philosophes prétend que l'état monarchique est le plus solide. Le bonheur du peuple, dans cette constitution, dit-il, est attaché à la vertu d'un seul. Sous l'aristocratie, il dépend de la vertu de plusieurs, et dans la démocratie, il est lié à la vertu de tous. Or, il est plus aisé de trouver un homme vertueux, que cent, que vingt mille réunis. Ce n'est pas le mode du gouvernement qui fait le bonheur de la société, ce sont les vertus des chefs et des magistrats. — Si vous n'étiez pas Cyrus, si vous n'étiez qu'un citoyen obscur, voudriez-vous être né Athénien ou Persan? — Athénien, mais par amour-propre. La démocratie n'a ni base, ni solidité. Pour qu'une constitution soit ferme et inébranlable, il faut que le chef suprême, ou les premiers magistrats si c'est une oligarchie, inspirent au peuple, par leur faste et leur

naissance, ce respect d'opinion, ce sentiment de leur supériorité qui, frappant l'imagination, contiennent plus que la morale et les loix. Vos Athéniens même conviennent qu'ils étoient heureux sous Pisistrate, et que le règne de son fils, Hypparchus, étoit celui de l'âge d'or. Si le peuple est gouverné par ses égaux, il les méprise; et les ambitieux, les démagogues profitent de ce mépris pour troubler l'ordre, renverser les autorités, et se mettre à leur place. — Je suis de votre avis; voilà pourquoi je préfère l'aristocratie tempérée à la démocratie. Un jour un Lacédémonien conseilloit à Lycurgue d'établir le gouvernement populaire, dans lequel le moindre citoyen auroit autant d'autorité que le plus grand. — « Commence, lui dit-il, à l'établir toi-même dans ta maison ».

» Cyrus voulut me loger dans son palais; il m'offrit de l'argent et des meubles. Je refusai tout. « Faites-moi louer, lui dis-je, sur les bords du Pactole, une cabane avec un petit jardin, je le travaillerai; du produit, je paierai mon loyer, et nourrirai ma petite famille. Au reste, je vous demande le secret sur mon nom; j'ai pris celui d'Agésias. J'espère trouver, auprès de vous, ma sûreté et mon repos ». Il me le promit, et m'assura qu'il veilleroit à ma tranquil-

lité comme à celle de la ville. Il me pria de venir le voir de temps en temps ; j'y consentis, à condition que ses gardes ne m'arrêteroient plus à la porte de son palais, et qu'il ne me feroit pas attendre. Notre entretien avoit duré près de deux heures, au grand étonnement des courtisans, qui s'épuisoient en conjectures sur moi, sur mon nom, sur cette visite. Mais leur surprise fut encore plus grande, lorsqu'ils virent Cyrus m'accompagner en causant avec moi d'un air familier et affectueux.

» De retour à mon auberge, mon hôte me demanda si j'avois vu le prince, et si j'en étois content ? — « Oui, mon ami, il m'a traité selon mon goût ; sers-moi de même un bon plat de légumes ».

» L'heure du souper arrivée, cet homme vint m'annoncer que j'étois servi. Il me faisoit de grandes salutations, me traitoit avec cérémonie et respect, me prioit d'agréer ses excuses, s'il n'avoit pas eu pour moi tous les égards que je méritois. Je lui répondis que j'étois fort content de lui, et que je le dispensois de tout compliment et de ses révérences. Je vais me mettre à table, et je trouve un repas délicat et somptueux. — « Mon ami, lui dis-je, qui t'a commandé ce festin ? as-tu oublié que je ne t'ai

demandé qu'un plat de légumes » ? Il me répondit qu'un officier de Cyrus étoit venu de sa part lui ordonner de me bien traiter. — « Emporte ton souper, laisse-moi seulement ces légumes ; et si cet officier revient, dis-lui que je conseille à ce prince de garder ses vivres, qu'il a plus de monde à nourrir que moi ». Mais la fin de mon histoire nous meneroit trop loin. Morphée nous attend, allons jouir de ses bienfaits ».

CHAPITRE XVII.

AGITATION, AMOUR DE PHANOR.

Phanor fut agité toute la nuit du souvenir de son aimable Athénaïs. Il fit quatre vers, qu'il grava de grand matin sur un arbre, au pied duquel étoit un banc où souvent cette beauté venoit se reposer. Les voici :

« Arbre heureux, qui souvent prêtes ton doux ombrage
A l'aimable beauté qui me fait tant souffrir ;
Si quelquefois son cœur s'est montré sans nuage,
Heureux témoin ! dis-moi, dois-je vivre ou mourir » ?

Ce matin-là il fut mécontent d'elle ; il la

trouva plus négligée qu'à l'ordinaire. — « Hier, me disoit-il, elle avoit des fleurs sur sa tête, ses cheveux étoient arrangés ; aujourd'hui ils flottent au hasard : je lui en ai parlé ; elle m'a répondu que la simplicité étoit une parure ; d'ailleurs, elle me semble plus réservée, plus froide que les jours précédens. — Cette négligence dans ses habits, cette circonspection sont d'un heureux présage : elle ne se pare point, parce qu'elle craint de déceler le goût naissant qu'elle a pour vous ; elle est froide et réservée, parce que l'amour étonne un jeune cœur, et accroît sa timidité. Ainsi, loin de vous affliger, livrez-vous aux douces illusions de l'espérance ». Pendant la journée, il visita plusieurs fois l'arbre où étoient gravés ses vers ; il vit enfin qu'on avoit effacé le mot *mourir*. Il courut aussitôt me l'annoncer ; l'amour et la crainte l'offusquoient tellement, qu'il ne savoit comment interpréter la radiation de ce mot. « Ne comprenez-vous pas, lui dis-je ; que l'on veut que vous viviez. Au reste, je vois que vous avez trop bu de l'eau de la fontaine Salmacis ».

Il me quitta soudain pour aller occuper sa muse de sa chère Athénaïs. Il fit d'autres vers qu'il lui présenta comme production du poète Moschus, auteur de la pièce charmante

de l'*Amour fugitif*. Athénaïs ne s'y trompa point ; mais elle eut le plaisir de les lire et de les louer, en feignant de les croire de cet aimable poète. Voici les vers :

« Heureux cent fois le jour, la saison et l'année,
Et l'heure et le moment et les prés et les bois,
Où, conduit par l'amour et par ma destinée,
Je vis tes yeux charmans pour la première fois !

Soient bénis mille fois et ma flamme timide,
Et le nœud dont l'Amour a tissu mon bonheur,
Et ma blessure heureuse, et la flèche rapide
Qui toujours plus avant pénètre dans mon cœur !

Que bénis soient encor les lis de ton visage,
Et ta bouche vermeille où respire l'amour,
Et ta voix si touchante, et ta brûlante image
Qui fixa dans mon sein son éternel séjour » !

Ce soir-là un vent frais empêcha notre promenade; mais, après le souper, Aristide nous mena dans le cabinet de la méditation, pour achever le récit de ses aventures.

CHAPITRE XVIII.

SUITE DES AVENTURES D'ARISTIDE. GÉNÉROSITÉ DE CYRUS. TRAIT D'ARISTIDE. RÉCIT DE LA PRISE DE BABYLONE.

« Nous sommes restés, dit-il, à l'auberge, vis-à-vis d'un souper très-frugal et très-sain. Quelques jours après notre première entrevue, Cyrus me fit prier de me rendre chez lui. Pour cette fois, les courtisans parurent accoutumés à mon allure grotesque. Je lisois dans leurs yeux l'attention, les égards mêlés à la curiosité. Je trouvai ce jeune satrape dans son jardin, où la beauté des arbres, leur symétrie, les odeurs suaves enchantoient les sens. — « Comment trouvez-vous mon paradis, me dit-il? — Très-beau, et dessiné avec beaucoup de goût et d'intelligence.—C'est moi qui en suis l'ordonnateur: j'ai planté plusieurs de ces arbres. — Vous! avec ces habits somptueux, ces bagues, ce riche collier, ces parfums qu'exhalent vos vêtemens, vous avez de vos mains travaillé, planté, embelli ce jardin? — Oui! tant que je suis en santé, je ne me mets jamais à table qu'après m'être

couvert de sueur par quelques travaux militaires ou champêtres. — Cyrus, vous méritez votre bonheur, puisque vous cultivez la vertu au milieu de l'opulence ». Il m'annonça alors qu'il m'avoit trouvé un asile tel que je le désirois. Nous nous promenions à la vue des courtisans, que le respect éloignoit. « Vous voyez, me dit-il, dans cette foule qui m'environne et m'obsède souvent, ce personnage sec et pâle ? Eh bien ! cet homme, moi présent, m'accable de flatteries, et se permet loin de moi des propos injurieux. Quel châtiment puis-je lui infliger » ? Voici ma réponse : « Un jour, à Athènes, je présidois au jugement de la cause de deux particuliers ; l'un commença son plaidoyer par me dire que son adversaire cherchoit à me nuire en toute occasion, et parloit de moi très-peu favorablement. — Eh ! mon ami, lui répondis-je vivement, dis seulement les maux qu'il t'a faits ; car il s'agit de ta cause, et non de la mienne ». Un grand prince fit publier une loi sévère, par laquelle il défend aux juges de punir les paroles qui n'attaquent que lui. « Si l'accusé, dit-il, a parlé par légéreté, il faut le mépriser ; si c'est par folie, il faut le plaindre ; si c'est pour nous outrager, il faut lui pardonner ». Ces exemples firent impression sur ce jeune héros, et il me

promit de dédaigner toute vengeance. En me quittant, il voulut me faire accepter une bourse d'or. « Elle servira, disoit-il, à monter votre ménage ; c'est une chose inouie, indécente, qu'un homme tel que vous, vive dans la peine et si près de l'indigence. — Me croyez-vous, lui dis-je, moins raisonnable que ce garçon jardinier que voilà, et qui, en travaillant, fredonne si gaiement une triste chanson ? — Qui oseroit-on vous comparer pour la sagesse ? — Eh bien! cet homme vit de beaucoup moins que moi, et il est content. A quoi me serviroit votre or, si je n'en fais point usage ? On n'est heureux que par la possession des choses nécessaires : le désir du superflu altère le bonheur et le détruit ». Ce prince me fit conduire à la chaumière qu'il m'avoit louée : je la trouvai si agréable, que j'y transportai aussitôt ma famille et mes dieux Lares.

» Je continuai à voir Cyrus de temps en temps : ses aimables qualités m'attachoient à lui. Il me consultoit avec plaisir, et je répondois à sa confiance par tout ce que mes foibles lumières et mon expérience pouvoient me suggérer. Il trouva le moyen de m'obliger, à mon insçu, d'une manière très-ingénieuse. Ce cabinet où nous sommes n'existoit pas. Un jour, ce prince me de-

manda comment je me trouvois dans mon hermitage : « A merveille, lui dis-je ; il n'y manque qu'un petit cabinet au milieu de mon bois de laurier ; mais j'attends d'avoir conquis l'Asie, à la tête des Grecs, pour le faire bâtir. — Pour exécuter ce vaste projet, vous attendrez sans doute que je sois mort ». Cette plaisanterie finit là, et je la crus oubliée. Huit jours après, il me fit prier de me rendre à son palais de très-grand matin, où, sous divers prétextes, il me retint toute la journée ; il me montroit sa correspondance de Sparte avec le général Lysander ; il m'arrêta à dîner ; il eut la délicatesse de n'admettre à ce repas que deux de ses conseillers intimes, personnages instruits et d'un âge mûr. Notre conversation fut grave et intéressante ; car l'esprit de ce prince, vaste et flexible, se prêtoit à tous les tons. Nous parlâmes de la vieillesse ; j'essayai de lui prouver qu'elle avoit ses douceurs. « Un jeune homme sans doute se croit plus heureux qu'un vieillard, parce qu'il est entouré des plaisirs ; mais si le vieillard ne regrette pas ces plaisirs, si d'autres goûts lui en créent de nouveaux, qu'a-t-il perdu ? L'agilité et la force sont les attributs de la jeunesse ; mais ce sont aussi, dans un degré bien supérieur, les qualités du cerf et du taureau. Sommes-nous

pour cela plus malheureux que ces animaux ? Ce qui tue les vieillards, c'est la solitude qui les environne, c'est l'ennui qui appesantit le fardeau de la vie : mais celui qui, depuis sa jeunesse, a cultivé des talens, a contracté l'habitude du travail et de la vertu, recueille, au déclin de sa vie, le fruit de ces heureuses semences; il s'occupe, il jouit encore. Platon est mort à quatre-vingt-un ans, la plume à la main, toujours philosophe et heureux. Isocrate, à quatre-vingt-quatorze ans, commença un éloge nommé le *Panathée*, et le finit à quatre-vingt-dix-sept : son maître Gorgias n'a cessé d'étudier et d'écrire pendant la révolution de cent sept ans qu'il a vécu. Quelqu'un lui ayant demandé s'il ne s'ennuyoit pas de cette longue existence, il répondit : « Je n'ai aucun sujet de me plaindre de ma vieillesse ». — Vous me donneriez, dit Cyrus, en riant, l'envie de vieillir bien vîte. — Je vous souhaite la longévité d'un certain Arganthanius, roi des Tartessiens : il régna quatre-vingts ans, aux environs de Cadix, et en vécut cent vingt (5). Au reste, à l'heure de la mort, le passé n'est qu'un songe, et tout ce qui finit est court.

» L'après-dînée, ce jeune prince me raconta la prise de Babylone par le grand Cyrus.

» Lorsque ce héros vit l'épaisseur et la hauteur de ses murs, et la largeur du fleuve qui est dans la ville, de deux stades, il fut très-inquiet de la témérité de son entreprise, d'autant que les Babyloniens avoient amassé pour trente ans de vivres; mais son esprit, égal à son courage, lui suggéra un heureux stratagème : il investit la ville, et commanda autour des murs une profonde tranchée, dont on jetoit la terre du côté des remparts; sur cette terre on éleva des tours. Les assiégés se moquoient de ces travaux. Cyrus souffroit leur raillerie, et attendoit le jour de la vengeance. Il apprit qu'ils devoient célébrer une fête solennelle, et passer la nuit dans les plaisirs. Il saisit l'occasion. Au soleil couché, il fit ouvrir des fossés depuis la tranchée jusqu'au fleuve; soudain l'eau s'y précipita, et le fleuve, en peu de temps, devint très-guéable. Cyrus le fait sonder, et entre dans la ville à la tête de ses troupes : le bruit, le vacarme de la fête empêchent d'entendre sa marche. Il va droit au roi Balthazar qui l'attendoit, le cimeterre en main, à la tête de ses gardes; il fut tué. Cyrus, maître du palais, fait publier une défense aux habitans de sortir de leurs maisons, sous peine d'être passés au fil de l'épée. Babylone est si vaste, que ceux qui logeoient aux extrémités

extrémités étoient déjà pris, pendant que ceux du centre ignoroient leur destinée. Le jour venu, ils se rendirent à discrétion.

» J'ai visité le tombeau de ce héros; j'y ai versé des larmes de sensibilité et de dépit. Les trophées de votre Miltiade troubloient le repos de Thémistocle, et moi, la gloire du grand Cyrus agite mes esprits, et me fait rougir de mon obscurité. — Ah! jeune homme, m'écriai-je! quel fantôme que la gloire! il en est d'elle comme de la lumière, qui est un plus grand bien pour ceux qui voient que pour ceux qui sont vus. Ecoutez ce qui m'est arrivé. J'avois été choisi par tous les Grecs pour la taxe générale des impôts; mission très-flatteuse, dont je m'acquittai assez bien: je revenois à Athènes, croyant cette ville fort occupée de moi et de ma renommée; je trouvai à Alime, bourg de l'Attique, des Athéniens d'un certain rang, retirés depuis quelques jours à la campagne. L'un d'eux me demanda des nouvelles d'Athènes: je fus étonné, et lui répondis que j'en étois absent depuis longtemps, et que je venois de remplir une mission importante. « Ah! oui, s'écria-t-il, vous revenez de Lacédémone? — Et non, répond un autre brusquement, ne sais-tu pas qu'il vient de la cour de Perse, où il étoit en qualité d'am-

bassadeur » ? J'avoue que mon amour-propre fut d'abord blessé de l'ignorance de ces gens-là. Cependant je finis par rire et me désabuser des illusions de la gloire. Mais veuillez m'apprendre où est le tombeau de Cyrus. — A Pasagarde ; il est couvert de richesses, et dans un cercueil d'or massif. Cambyse, son fils, en confia la garde à des mages, qui la conservèrent sous ses successeurs. Tous les mois, ils sacrifient un cheval à sa mémoire. Voici son épitaphe : *Je suis Cyrus, fils de Cambyse, le fondateur de l'empire des Perses, le maître de l'Asie : ne m'envie point ce monument où mes ossemens reposent.* — Si ce monument étoit de pierres, le repos de Cyrus seroit plus assuré ».

» Ce jeune prince m'apprit la cause de la mollesse et de la licence des mœurs des Lydiens. « Lorsque le grand Cyrus eut renversé le trône de Crésus, il laissa une garnison à Sardes. Pendant son absence, les Lydiens se révoltèrent. Ce héros, irrité, jura de les exterminer. « Punissez, lui dit Crésus, les chefs de la révolte. Quant aux Lydiens, contentez-vous de les mettre dans l'impuissance de se soulever ; défendez-leur d'avoir des armes, ordonnez-leur de porter des habits magnifiques et sans ceinture, de chausser des brodequins, de faire apprendre à leurs

enfans à jouer des instrumens ; secondez leur penchant aux plaisirs, à la mollesse ; vous verrez bientôt des hommes métamorphosés en femmes, et vous, ni vos successeurs, n'aurez plus d'insurrections à craindre ». Cyrus adopta cet avis, et depuis, les Lydiens sont devenus plus célèbres par leur vie efféminée et voluptueuse, qu'ils ne l'avoient jamais été par leurs exploits et leurs victoires. — Le conseil de Crésus, lui dis-je, est plus spécieux que bon et solide. Dans une occasion à peu près semblable, j'en donnai un bien différent aux Athéniens. Un jour Thémistocle leur ayant dit qu'il avoit conçu un projet de très-grande utilité, mais d'une telle importance qu'il exigeoit le plus profond secret, le peuple lui ordonna de me le communiquer. Thémistocle obéit. Ce projet étoit de surprendre et de brûler tous les vaisseaux des Grecs, avec qui nous étions en paix, et par ce coup hardi, nous restions maîtres de la Grèce. Je ne répondis rien à Thémistocle ; mais, rentré dans l'assemblée, je dis : « O Athéniens ! le dessein que m'a confié Thémistocle est le plus avantageux qu'on puisse jamais vous proposer, mais il est en même temps le plus injuste ». Les Athéniens y renoncèrent. Cyrus auroit été plus grand, s'il eût imité la modération et la justice

d'Athènes. Corrompre les peuples pour les asservir, c'est vouloir régner sur un troupeau d'esclaves qui, loin d'être le soutien du trône, a besoin lui-même d'en être protégé et défendu. Les remparts, les bases les plus solides des états, sont les vertus et les mœurs ».

» Cyrus me retint ainsi jusqu'à la nuit. Mes filles ne me parlèrent que de la longueur de mon absence. Le lendemain, plus matineux, pour réparer toute l'inaction de la veille, je courus à mon jardin. Jugez de ma surprise! je vois un édifice où rien n'existoit auparavant. J'ouvre de grands yeux, j'approche, je le touche, je n'osois me fier à mes sens. J'entre; je me trouve dans un cabinet arrangé, décoré, sorti de terre dans un jour. J'aperçois deux tableaux, le portrait de Thémistocle et le mien. « Quel enchantement! m'écriai-je; ce cabinet est-il tombé des nues »! Mes filles me suivoient, et, quoique bien jeunes encore, elles jouissoient de mon étonnement. Enfin j'interrogeai Athénaïs, qui rioit de tout son cœur; elle me dévoila l'énigme, et m'apprit que, tandis que Cyrus me retenoit dans son palais, cent ouvriers avoient élevé ce petit bâtiment. Il n'y avoit pas moyen de le refuser et de le lui renvoyer. Ce jeune satrape, quelque temps après, me fit un présent

plus cher, et bien digne de la grandeur de son ame.

» Je lui avois conté mes aventures de Smyrne, l'amitié, l'humanité, la bienfaisance du pêcheur et de son ami qui m'apportoient des vivres à la caverne : j'ajoutai que le moment où je me séparai de ces honnêtes gens, fut le premier de ma vie où j'avois désiré des richesses, et que j'aurois donné tout au monde pour payer et reconnoître leurs bienfaits. Ce généreux prince se conduisit ici de la même manière que dans l'affaire du cabinet : il fit compter secrètement à Smyrne, en mon nom, une somme d'argent à mon hôte et à son ami. Je l'ignorois parfaitement. Un beau jour, je vois entrer ici ces trois personnages, le pêcheur, sa femme et leur ami. Ils se répandent en remercîmens, me parlent de bienfaits et de reconnoissance. — « Eh ! mes amis, leur disois-je, c'est moi qui vous suis redevable, et qui suis assez malheureux pour ne pouvoir encore m'acquitter » ! Ils me répondent : « La somme est très considérable, vous nous avez enrichis. — Mais quelle somme ? quel argent ? — Celui que vous nous avez envoyé ». Je m'étonnois de plus en plus. Enfin, à force de les faire parler, de nous expliquer, je commençai à soupçonner que c'é-

toit un tour de Cyrus. Je lui écrivis sur-le-champ qu'il m'avoit imposé un fardeau qui m'accabloit ; que trois citoyens de Smyrne venoient de tomber chez moi pour dévorer mes provisions, sous prétexte de reconnoissance d'un service que je ne leur avois pas rendu ; que je n'avois ni bon vin, ni grands mets à leur donner, et que, puisqu'il étoit la cause du voyage, il étoit juste qu'il en payât les frais ; que je le priois de m'envoyer quelques flacons de vin pour régaler ces bonnes gens. Il me répondit qu'il supporteroit volontiers la taxe que je lui imposois, et qu'il voudroit en payer souvent de pareilles. Je gardai ces hommes de bien pendant huit jours ; je les fêtai le mieux possible. Cyrus les vit, et leur paya magnifiquement les frais du voyage. J'avoue que ce bienfait de Cyrus, la vue et la satisfaction de mes chers et anciens hôtes, sont un des événemens de ma vie les plus chers à ma sensibilité.

» Hélas ! je n'ai joui que trois ans du bonheur de vivre auprès de cet aimable satrape, qui m'appeloit son père et me traitoit avec une vénération et une tendresse filiale. Darius son père étant tombé malade, Parisatis, mère de Cyrus, qui le préféroit à son fils aîné Artaxerxès, le rappela à la cour, dans l'espérance

de le faire nommer par son père héritier de la couronne ; mais son projet échoua. Son départ me causa un véritable chagrin. Il est difficile de rencontrer dans un prince, ou dans un particulier, des qualités plus brillantes et plus aimables : généreux sans profusion et avec discernement ; bienfaisant par humanité, et non par ostentation ; plein de feu, de génie, actif, appliqué, d'une facilité rare dans les affaires, d'une valeur à toute épreuve ; fidèle à sa parole, au secret confié, relevant tant de vertus par le charme d'une conversation enjouée, brillante et instructive. Il n'a manqué à la perfection de ce beau moral, qu'une ambition plus modérée, une ame moins ardente et moins passionnée pour la gloire. Sa figure, sa taille annonçoient le héros ; la douceur et l'enjouement de sa physionomie en tempéroient la fierté et la noblesse. Je le regrette encore tous les jours. A son départ, avec mon aveu, il confia mon secret, et me recommanda très-particulièrement à Pharnabaze qui a protégé ma tranquillité, et qui a eu pour moi les attentions les plus distinguées. Ma vie est aujourd'hui obscure, paisible, pour ainsi dire sans mouvement, ainsi qu'elle convient à mon âge, et je vais à la mort d'un cours insensible, comme un fleuve

lent et doux qui va se perdre dans l'abîme des mers ».

CHAPITRE XIX.

PASSION DE PHANOR. NOTIONS SUR SPARTE ET SON GOUVERNEMENT.

CEPENDANT le trop sensible Phanor se consumoit d'amour, il dépérissoit; il ne pouvoit s'accoutumer au sang-froid, à la tranquillité d'Athénaïs. Il me dit : « Je veux la punir; je vais feindre de m'attacher à sa sœur : peut-être la jalousie..., — Gardez-vous-en : ce moyen est excellent avec une femme ordinaire, qui a plus de vanité que d'amour; mais Athénaïs, loin de s'irriter de votre changement, le verroit avec dédain, vous perdriez son estime; et pour elle, sans l'estime plus d'intérêt: ce n'est pas son amour-propre qu'il faut éveiller, c'est sa sensibilité. — Si je croyois être aimé, si j'étois assuré qu'elle acceptât ma main, je n'hésiterois pas à la lui offrir; mais je crains un refus; je redoute l'austérité d'Aristide. — Voulez-vous que je fasse quelques démarches, que je sonde le terrain ? — Non, ce fruit si désiré n'est pas

encore mûr; si j'étois refusé, qu'il me fallût quitter cet asile, je mourrois de douleur ».

Je compris alors que son ame vive et sensible avoit enfin trouvé, dans un objet aimable et vertueux, le terme de son inconstance, et qu'il étoit en proie à une passion impétueuse, mais aussi délicate que vraie : doux effet de la vertu, quand elle se montre avec le charme des grâces et de la beauté !

Cependant, malgré son air froid et modeste, je soupçonnois Athénaïs d'un penchant secret pour Phanor. Elle lui parloit peu, mais elle m'adressoit souvent la parole; elle jouoit souvent avec moi, m'agaçoit, me caressoit presque : il en étoit jaloux. — « Pauvre homme! lui disois-je, ne voyez-vous pas que ces amitiés, ces caresses que vous m'enviez, reviennent à vous par réflexion? Je suis votre satellite, je vous renvoie les rayons du soleil. — Les premiers jours de mon arrivée, elle me traitoit avec plus de douceur, de gaieté; le sourire étoit sur ses lèvres : aujourd'hui, quelle différence! — Il est aisé d'en deviner la cause. Les premiers jours vous lui avez paru aimable, elle vous a écouté, elle a plaisanté avec vous comme avec un homme dont son cœur ne pouvoit se méfier. Mais quand elle a soupçonné votre

attachement, qu'elle est descendue dans son ame, alors la timidité, la réserve, la sagesse, les réflexions sont venues à son secours, et lui ont fait prendre une contenance plus grave et plus imposante. Une jeune fille, douce et craintive, joue avec un moineau ; mais le plus petit tiercelet, malgré l'éclat de son plumage, l'étonne et l'effraie. Je suis le moineau, vous êtes le tiercelet ».

Un petit accident survenu à table, me dévoila encore mieux l'ame d'Athénaïs. Aristide lui demanda de l'eau plus fraîche : Phanor se hâte, pour lui éviter la peine, d'en aller puiser, mais si étourdiment, que son pied accroche la table : il tombe, et dans sa chute il faillit à l'entraîner. Athénaïs jette un grand cri et pâlit. Phaloé éclata de rire. Aristide, voyant que Phanor n'étoit point blessé, dit en souriant à Athénaïs : « Après avoir, comme Ulysse, essuyé tant de travaux et de dangers, et sur terre et sur mer, je te croyois plus aguerrie. Voilà comme le sort se joue des foibles mortels. Dans le moment de notre plus grande sécurité, Phanor tombe, la table est ébranlée : c'est ainsi que les villes, les empires s'écroulent du faîte de la gloire ». Pendant ce discours, une vive rougeur avoit nuancé les lis de l'aimable Athé-

naïs qui, s'efforçant de plaisanter, dit que la chute de Phanor étoit d'un bon augure, qu'elle présageoit qu'un jour les Grecs s'empareroient de l'Asie.

Aristide dit ensuite à Phanor : « Jeune homme, pour nous dédommager de la frayeur que vous nous avez causée, faites-nous part de quelqu'anecdote sur Sparte, de vos observations sur le gouvernement, car vous ne voyagez pas, sans doute, par un désir vague de curiosité, ou le besoin de changer de place ». A ces mots, Phanor, pour donner à Aristide et à Athénaïs une bonne idée de son jugement et de ses connoissances, recueillit toutes les forces de son esprit, et parla en ces termes :

« Une des choses qui m'a le plus frappé chez les Spartiates, c'est leur fermeté et leur courage dans l'adversité. Cette ville célébroit une grande fête, l'affluence des étrangers étoit considérable ; nous étions au théâtre, où des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles combattoient tout nus : dans ce moment, des courriers arrivent de l'armée, annoncent sa défaite, et la mort de leur général. A cette terrible nouvelle, les éphores, quoique très-affectés, ordonnent tranquillement la continuation de la fête. Ils envoyèrent à tous les parens les noms

des morts qui leur appartenoient, et restèrent au théâtre pour faire continuer les jeux et les danses.

» Le lendemain, les parens des morts, d'un visage où respiroient la magnanimité et la joie, se saluoient, s'embrassoient dans les rues, sur la place ; au lieu que les parens de ceux qui avoient survécu se renfermoient dans leurs maisons, comme dans un deuil ; ou si leurs affaires les forçoient à sortir, ils marchoient la tête baissée, silencieux et tristes. Chez les femmes, sur-tout, cette différence dans l'expression du visage étoit encore plus sensible : celles qui attendoient leurs fils étoient abattues et dans le silence ; mais celles dont les enfans étoient morts en combattant, couroient au temple, d'un air joyeux, pour rendre grâces aux immortels, se visitoient et se félicitoient réciproquement. — « Cette constance dans l'adversité, dit Aristide, honore beaucoup ces fiers républicains. Cette Sparte m'épouvante, et je crains bien qu'un jour son ambition et son courage ne fassent le malheur d'Athènes et de la Grèce. Mais, relativement à son héroïsme, je vous raconterai une aventure arrivée naguère au sage et vaillant Xénophon, fameux disciple de Socrate. Au milieu d'un sacrifice

solennel, on vint lui annoncer la mort de son fils, tué dans une bataille : sans paroître ému, sans interrompre la cérémonie, il dépose sa couronne, et demande de quelle manière il est mort. « Les armes à la main », lui dit-on. A ces mots il reprend sa couronne, et atteste les dieux qu'il ressent plus de plaisir de la vertu et de la bravoure de son fils, que de douleur de sa perte. Mais parlez-moi du gouvernement de Sparte ». — « Dans cette ville, continue Phanor, le trône est occupé par deux rois d'une maison différente. Voici leurs prérogatives : ils portent la guerre où ils veulent, commandent les armées, ont en campagne une garde de cent hommes d'élite; la peau et le dos de tous les animaux qu'on immole leur appartiennent. Ils occupent par-tout la place d'honneur, et aux festins ils ont double portion. Lorsqu'ils n'assistent pas aux repas publics, on leur envoie une certaine quantité d'orge et de vin. Ils sont chargés de l'inspection des chemins. Si quelqu'un veut adopter un enfant, il ne peut le faire qu'en leur présence. Leur voix compte pour deux; mais ils ne peuvent rien ordonner ni décréter, sans le concours des sénateurs.

» Vingt-huit vieillards forment le sénat : ils sont à vie. Il faut avoir soixante ans pour pou-

voir être élu. Le peuple les nomme, et l'élection se fait de cette manière : Chaque prétendant tire au sort pour paroître à son tour dans la place où le peuple est assemblé ; il la traverse lentement, sans dire mot, et sa marche est suivie de cris d'approbation plus ou moins nombreux. Des députés cachés dans une maison voisine, d'où cependant ils ne peuvent voir les aspirans, marquent sur des tablettes les momens où les acclamations se sont manifestées d'une manière plus vive et plus soutenue ; et sur leur rapport, le vœu du peuple est confirmé ». — « Il est difficile, dit Aristide, que la fraude se glisse dans ces élections. Le peuple, il est vrai, peut être aveuglé ou prévenu, comme je l'ai vu si souvent à Athènes. Mais continuez ».

— « Lorsque l'aspirant est nommé, il prend un chapeau de fleurs, et va dans tous les temples remercier les dieux, suivi d'un grand nombre de jeunes gens qui louent et célèbrent ses vertus, et de quantité de femmes qui chantent des vers à sa louange, en le bénissant de ce qu'il a si bien vécu. Il visite ensuite chacun de ses parens, qui lui apprête une collation, et lui dit lorsqu'il entre chez lui : « La ville t'honore de ce banquet ». Après ces courses, il va souper, comme à l'ordinaire, avec ses ca-

marades de table ; on lui sert double portion, il en garde une. A la fin du souper, toutes ses parentes se trouvent à l'entrée de la salle : il fait appeler celle qu'il estime le plus, lui donne la seconde portion en lui disant : « Ceci m'a été donné comme le prix de la vertu ; je te le donne de même ». Cette beauté privilégiée s'en retourne chez elle, accompagnée de toutes les parentes, et lui sort, escorté de tous les hommes ».

— « Apprenez-moi, dit Aristide, quelle est la fonction des éphores ». — « Il y en a cinq, choisis dans toutes les classes des citoyens : le premier s'appelle éphore éponyme, et l'année porte son nom, de même qu'à Athènes celui de l'archonte éponyme. Ils sont comme les représentans du peuple, qui a étendu leur autorité aux dépens de celle des rois et des sénateurs. Eux seuls restent assis sur leur tribunal, lorsque les rois entrent : ils peuvent les sommer de comparoître, et il faut qu'ils obéissent à la troisième sommation : ils ont le droit de les faire mettre en prison. Tous les mois, les Spartiates se rendent à une assemblée générale, où l'on traite les grandes affaires de la république. A trente ans, tout citoyen de mœurs irréprochables a droit d'y opiner ». — « Cette

intrusion des éphores, dit Aristide, renversera tôt ou tard la constitution de Lycurgue. Les rois n'ont plus que le simulacre de la royauté : les sénateurs tremblent devant ces nouveaux magistrats. Le peuple, en opposant une autorité illimitée aux rois et aux vingt-huit vieillards, a cru donner plus de latitude à sa liberté ; mais il n'est que plus enchaîné et plus soumis à l'arbitraire. Cependant, ce qui précipitera encore plutôt la chute de cette fière Sparte, c'est la dissolution des mœurs. Il me souvient que dans la première guerre de Messénie, où l'armée de Lacédémone resta dix ans devant Messène, la plupart des vierges devinrent mères, sans hymen, sans époux. On vit paroître, au sein de l'état, une nouvelle génération qui ne reconnoissoit aucun père. On nommoit ces enfans les *parthéniens*. On prétend qu'on avoit envoyé de l'armée les jeunes gens les mieux faits, les plus robustes, pour réparer les pertes de la guerre. Cependant l'état ne voulut jamais reconnoître ces enfans, et ils furent obligés d'aller fonder une colonie à Tarente ». Je lui demandai alors s'il préféroit le gouvernement d'Athènes. — « Oui, si on ne laissoit pas au peuple trop d'autorité ; car cette ville périra par la licence de ses assemblées. Ce qui hâtera encore la

la chute d'Athènes, c'est l'avilissement où tombent les honneurs; on les prodigue à des hommes vils, audacieux et sans éducation. Bientôt l'ambitieux même méprisera ces prétendues dignités; alors la république ne pourra payer les services, les talens, la gloire même, qu'avec de l'or. Magistrats, guerriers, beaux-esprits, n'aspireront qu'aux richesses; et lorsqu'elles sont le seul mobile d'un gouvernement, il n'y a plus de citoyen. La probité devient sottise, la gloire chimère; personne ne rougit plus: la fraude, le mensonge, le vol sont les crimes de tout le monde; ou plutôt, il n'y a plus d'autre crime que la pauvreté et la mal-adresse.

» La légéreté des Athéniens est encore une des causes qui les entraînera à leur perte. J'ai vu une assemblée nombreuse, au milieu de la discussion des plus grands intérêts, se lever, et courir après un oiseau que venoit de laisser échapper le jeune Alcibiade, qui parloit en public pour la première fois.

» Cependant ce peuple a trois institutions admirables: ils font tous les ans l'éloge des citoyens morts à la guerre; ils nourrissent les vieillards et les orphelins jusqu'à l'âge de puberté: à cette époque on leur fait présent d'une armure complète, et ils peuvent embrasser la

profession qui leur plaît. La république de Sparte est appuyée sur la férocité et l'orgueil. Les arts, la philosophie, qui adoucissent et embellissent les mœurs, en sont exilés. Leur vie est toute guerrière : ils haïssent les autres nations. Les Athéniens sont aussi braves qu'eux, et ne font pas de la guerre leur unique profession : ils cultivent l'éloquence, la poésie, tous les arts. Leur ville est le séjour des fêtes, des plaisirs, de l'urbanité ; ils aiment et accueillent l'étranger. Mais faisons nos libations à Minerve, déesse tutélaire de notre ville ». Il prit alors un morceau de viande qu'il avoit réservé, et la fit brûler ; après quoi nous nous séparâmes.

CHAPITRE XX.

DÉSESPOIR DE PHANOR. CONVERSATION D'ANTENOR AVEC ATHÉNAÏS. HEUREUX DÉNOUEMENT.

Les jours s'écouloient rapidement dans cet agréable asile. Cependant je voulois retourner à Athènes, je brûlois de revoir ma chère Lasthénie ; mais Phanor m'arrêtoit : se séparer d'Athénaïs étoit un effort impossible, la mort

lui sembloit moins cruelle. Jamais je ne l'avois vu en proie à une passion si vive : le sommeil, le repos l'avoient quitté. Il ne se plaignoit point d'Athénaïs ; il étoit reconnoissant de ses attentions, de sa douceur; mais il ne croyoit pas être aimé, et cette pensée le désespéroit. Un jour je le cherchois : je le trouvai sur le bord du Pactole, les yeux égarés, les traits du désespoir sur le visage. « Qu'avez-vous ? lui dis-je; que cherchez-vous ici? — La mort. — D'où vient ce noir projet ? — Je suis le plus infortuné des hommes : je suis haï. — Comment le savez-vous ? — J'ai voulu lui donner une lettre, elle l'a refusée avec une sévérité barbare. Hors de moi, j'ai couru vers ce fleuve, je ne sais dans quel dessein; mais si mon désespoir ne cesse, c'est fait de ma vie. — Vous me faites pitié ! quelle foiblesse ! Quoi ! le moindre obstacle abat votre courage ? Vous n'avez pas la force d'attendre qu'une personne jeune, timide et modeste, qui peut-être veut vous éprouver, laisse éclater son penchant ? Rappelez-vous que vous vouliez faire le saut de Leucade, mourir pour la coquette Théano. Vous repentez-vous d'avoir renoncé à cette épreuve ? — Eh bien ! voyons, que voulez-vous que je fasse, que je devienne ? — Sachez

souffrir ; armez-vous de patience et de fermeté. Cependant donnez-moi votre lettre, j'essaierai de la faire lire. — Si vous l'obtenez, vous me rendrez au bonheur et à la vie ». Ce rayon d'espérance dissipa les nuages qui l'enveloppoient.

Le lendemain matin, nous descendîmes dans le jardin, où étoient déjà les deux sœurs. Phaloé, étonnée de la pâleur, de l'air abattu de mon ami, lui demanda s'il étoit malade. — « Oui, répondis-je en regardant Athénaïs ; il a passé une nuit fâcheuse : l'air de ce pays est très-dangereux pour lui. — Oh ! s'écria Phaloé, je connois son mal, c'est qu'il est amoureux de ma sœur ; et ma sœur ne l'aime pas, ou peut-être elle l'aime, car je n'en sais rien ; elle est si réservée, si discrète » ! Cette exclamation fit rougir Athénaïs ; sa contenance et la nôtre étoient embarrassées. Heureusement Phaloé nous quitta, et je fis signe à Phanor de s'éloigner. Resté seul avec Athénaïs, je lui dis : — « Vous avez entendu le propos de votre sœur ? — Elle a des idées folles. — Non, ses idées sont justes. Rien de si vrai que Phanor est tourmenté d'une passion violente et malheureuse : dans son égarement il vous a écrit ; vous avez refusé sa lettre : soudain sa tête s'est troublée, son imagination n'a plus entrevu qu'une perspective affreuse.

Je l'ai trouvé sur les bords du Pactole, prêt à s'y précipiter : ayez pitié de lui, de son égarement » ! Pendant ce discours, Athénaïs, les yeux fixés à terre, silencieuse, attentive, rêvoit profondément; je crus le moment décisif. — « Permettez-moi, lui dis-je, de vous lire cette lettre fatale ». Aussitôt, sans attendre sa réponse, je lis ; « Un ami cruel veut m'arracher de ces lieux, c'est-à-dire à la vie ! je ne puis me résoudre à vivre, ni à mourir ! le fardeau de l'existence m'accable, et l'idée de ne plus vous voir, de me séparer de vous à jamais, me rend la mort horrible » ! — Vous voyez sa situation : elle est cruelle. — Je vois, dit-elle, qu'il ne sait pas mettre un frein à sa passion, qu'il n'a nul empire sur lui-même, et que, loin d'écouter la raison..... — La raison, belle Athénaïs, ne conduit le navire que dans les temps calmes. Mais je poursuis. « Une passion effrénée m'arrête ici, m'enchaîne avec des liens de fer. Cette maison sera mon tombeau, ou le temple de la suprême félicité : mon sort, mon existence dépendent de vous. Je vous offre ma main, ma vie, mon être entier, tout l'univers si je l'avois. La main me tremble, mes idées se confondent; un nuage épais m'environne; je m'arrête ». — Je crains pour lui : cet état violent doit vous

intéresser. — Il est à plaindre ! Achevez. « Je respire encore ! mais mon ame s'enfuit. Une flamme active, impétueuse, dévore ma vie. Si je meurs, donnez des larmes à ma cendre ; vivez, soyez heureuse ». Je jetai alors les yeux sur Athénaïs : un soupir profond sortit de son cœur ; la douce pitié, un modeste et tendre embarras répandoient sur son front l'intérêt le plus touchant. Après quelques momens de silence : — « Eh bien ! lui dis-je, quelle réponse porterai-je à cet infortuné ? Il attend son arrêt dans les anxiétés les plus cruelles ! je crains pour ses jours, si vous ne le rassurez d'un mot. — Allez lui dire que je vais m'occuper de lui, et qu'il aura de mes nouvelles dans la journée ».

Ce discours, répété à Phanor, calma la fièvre ardente qui le consumoit : il attendit avec plus de tranquillité la réponse d'Athénaïs. Enfin sa sœur vint m'appeler de sa part. — « Savez-vous, lui dis-je, ce qu'elle me veut ? — Non, elle est aussi taciturne que l'Hermès de notre jardin ».

Dès que je fus auprès d'Athénaïs, elle me dit : « Je vais vous dévoiler mon ame toute entière. Du moment que j'ai vu Phanor, j'ai senti que mon cœnr étoit fait pour aimer : d'abord je me suis livrée, sans réflexion et

sans crainte, au plaisir que sa présence et sa conversation m'inspiroient. Craint-on l'orage à la naissance d'un beau jour?..... Je voyois, j'écoutois Phanor sans la moindre défiance : mais lorsque, dans une scène ingénieuse, en feignant de m'expliquer le langage des oiseaux, il m'eut développé ses sentimens, j'ouvris les yeux, je vis que l'amour m'entouroit de ses filets. Mon unique refuge fut alors mon aïeul : je lui confiai mes craintes, mon penchant, et l'amour de Phanor. Voici sa réponse : « Je préférerois que cette confidence regardât Antenor : il me paroît plus judicieux, plus solide que son ami : celui-ci semble avoir moins de tenue, plus de légéreté ; cependant je ne vois dans son ame aucune trace de vices. Vous savez, ma chère enfant, que je n'ai plus aujourd'hui d'autre passion que celle de votre bonheur. Croyez-moi, réprimez ou dissimulez le sentiment qui vous entraîne vers ce jeune homme : j'observerai attentivement son caractère ; s'il est tel que doit être le gendre d'Aristide ; s'il a des vertus, des mœurs, un esprit cultivé ; s'il peut enfin vous rendre heureuse, loin de m'opposer à votre inclination réciproque, je la protégerai, et votre hymen sera la consolation et le bonheur de mes derniers jours ». Depuis cet entretien,

Phanor s'est avancé dans l'estime de mon aïeul. Vous rappelez-vous que dernièrement il l'interrogea sur le gouvernement de Sparte? Il le connoît pour le moins aussi bien que lui ; mais il vouloit savoir s'il voyageoit avec fruit, s'il étoit capable d'observer, de réfléchir : il fut satisfait de ses connoissances. « Je vois, me dit-il, qu'il a de l'esprit, et un esprit juste qui est le véritable, et qu'avec la maturité de l'âge il acquerra de l'aplomb et du jugement. Je ne voudrois pas te donner pour mari un sot ou un ignorant. Une femme raisonnable et bien élevée ne peut être heureuse avec cette espèce d'hommes ; d'abord, parce qu'un sot ne connoît aucun moyen d'embellir sa propre existence, encore moins celle d'un autre : de plus, sa femme ne peut avoir que du mépris pour lui, par conséquent ne peut l'aimer ; et le mariage, sans l'estime et un attachement mutuel, est couvert de tristesse et d'ennui ». Voilà ce que me dit mon aïeul : présentement c'est vous que je consulte. Vous ne voudriez pas, pour le bonheur éphémère de votre mari, sacrifier la fille d'Aristide, qui vous accueille avec amitié et intérêt? Ainsi j'interpelle votre véracité ; expliquez-moi le caractère, le cœur et les mœurs de Phanor. — Je vais répondre avec toute la franchise

d'un homme d'honneur : d'abord, je fais grand cas de son amitié, et nous sommes unis pour la vie. Ainsi, si vous m'estimez, moi, vous devez estimer mon ami. Il est impossible qu'une ame honnête s'attache à une ame perverse. L'amitié, vous le savez, est une plante étrangère aux cœurs vicieux. Phanor a de la sensibilité et des vertus ». Je citai alors sa conduite à Babylone avec la jeune Ariaspe. Elle fut ravie de ce trait. J'ajoutai : « Ses principes en morale sont inflexibles. Le seul défaut qui puisse jeter une espèce d'ombre sur ces heureuses qualités, c'est un peu de légéreté en amour ; mais je l'inculpe à tort, il n'a point aimé jusqu'à présent : des goûts passagers, des désirs, voilà ce qui souvent a trompé son cœur, et ce qu'il a pris pour de l'amour. Il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui inspirer une passion véritable, née de la réunion des grâces, de la beauté, de l'esprit et de la vertu, et qui devoit, en assurant sa félicité, fixer à jamais son inconstance. — J'aime à vous croire, puisque j'aime Phanor. Je vais rendre compte de cette conversation à mon aïeul, et plaider la cause de votre ami et la mienne ».

Athénaïs, en sortant, rencontra Phanor qui accusoit déjà l'excessive longueur de notre en-

tretien. Elle lui dit d'un ton de voix charmant : « Ne nous plaignons pas des nuages qui, de temps en temps, nous cachent le soleil : sa lumière, quand il les a dissipés, nous paroît plus vive et plus pure ». J'élevai Phanor au faîte du bonheur, en lui apprenant qu'il étoit aimé. Une demi-heure après, Phaloé vint me dire que son aïeul me demandoit; j'y courus. — « Eh bien! s'écria ce respectable vieillard, que prétend ce jeune homme avec cet amour immodéré? il veut épouser ma petite-fille ? — C'est à quoi tous ses vœux aspirent; si vous vous offensez de ses sentimens, si vous le refusez, vous le mettez au désespoir. — Je vous ferai la réponse que Pisistrate fit à sa famille qui l'exhortoit à la vengeance contre un jeune homme transporté d'amour, qui, dans une cérémonie religieuse, avoit embrassé sa fille : « Si nous haïssons ou punissons ceux qui nous aiment, que ferons-nous à ceux qui nous haïssent » ? Et aussitôt il le nomma son gendre. — Sans doute vous imitez Pisistrate? — Oui, puisque Phanor plaît à ma fille; j'aurois préféré que le jugement, la réflexion, autant que l'amour, eussent décidé son choix. Les passions ardentes s'allument indépendamment de tout mérite; ce sont des éruptions de volcans qui s'éteignent bientôt,

ne laissant autour d'eux que des traces de leur fureur et de leurs ravages : mais en hymen comme à la guerre, il faut donner quelque chose à la fortune. Je ne mets qu'une condition à ce mariage, c'est qu'il ne se fera que dans six mois; que Phanor retournera à Thèbes; qu'il cherchera à se rendre utile à la chose publique. A son âge, le repos est un tort, l'oisiveté un vice. On doit à sa patrie un tribut de soins et de travaux; on lui doit son temps, ses talens, sa jeunesse. Un égoïste est aussi mauvais époux que mauvais citoyen; c'est le frelon de la république des abeilles. De plus, pendant son absence, j'éprouverai sa constance et celle d'Athénaïs : si elle résiste à cette épreuve, les six mois expirés, il reviendra, et nous célébrerons la noce ici; ensuite nous repartirons pour Thèbes, d'où je verrai s'il me sera permis d'aller laisser à Athènes ma chétive dépouille. J'espère qu'en faveur de mes cheveux blancs et de mes services passés, on me fera grâce de l'amende que l'on m'a imposée si injustement. — Phanor est riche; il pourra vous prêter cette somme. — On n'emprunte pas à mon âge; l'on n'a pas assez de temps pour rendre. Cependant, allez le chercher; ne lui annoncez rien : je veux être le premier à lui annoncer cette nouvelle ».

paisible et riante demeure, asile fortuné de la sagesse et de la médiocrité.

Nous partîmes enfin, non sans répandre bien des larmes; j'avois de la peine à arracher Phanor d'auprès d'Athénaïs. Une séparation de six mois lui paroissoit un siècle de souffrances.

CHAPITRE XXI.

LEUR ARRIVÉE A ATHÈNES. DE LA FÊTE APPELÉE LAMPAS. EXPIATION D'UN MEURTRE INVOLONTAIRE. SUITE DE L'HISTOIRE DE THÉANO ET DU BAPTE THÉON.

Nous abordâmes à Naxos pour acheter du vin, qui vaut le nectar qu'Hébé verse à Jupiter. Cette île est aussi nommée Dionysiade, parce que Bacchus, la première divinité du lieu, y a été nourri. On l'appelle la reine des Cyclades (6), à cause de sa grandeur et de sa fertilité : aussi les Naxiotes se disent enfans de Bacchus et du Plaisir, et passent leurs jours dans la joie et les fêtes.

Un bon vent nous conduisit, en peu de temps, au port du Pyrée. Ce port est entouré de murailles qui s'étendent jusqu'à la ville d'Athènes.

Leur longueur est de quarante stades, leur hauteur de quarante coudées, et elles sont si larges, que deux chariots peuvent y passer de front. Nous n'entrâmes à Athènes que vers le déclin du jour. Je courus soudain chez Lasthénie, mais elle étoit à la campagne. Phanor me mena loger chez Thessalus, un de ses amis, le confident de ses amours avec Théano. Nous trouvâmes la ville illuminée ; nous en demandâmes la cause. Thessalus nous dit : « C'est aujourd'hui la fête nommée *Lampas*. Sortons, vous verrez la course des flambeaux. Cette fête est célébrée en action de grâces, pour trois divinités, Minerve, Vulcain et Prométhée. Nous remercions Minerve de nous avoir donné l'huile, Vulcain, pour avoir inventé les lampes, et Prométhée, parce qu'il a apporté le feu du ciel ». Thessalus nous conduisit à la longue rue qui part de l'Académie ; nous y trouvâmes toute la ville. Les jeunes gens étoient placés à distances égales, depuis l'autel de Prométhée, qui est dans l'Académie. Le peuple donna le signal : le jeune homme le plus près de l'autel alluma son flambeau, et le porta, en courant, à celui qui le suivoit ; celui-ci le transmit au troisième : ainsi successivement le flambeau passoit de main en main. Ceux qui le laissoient éteindre, sortoient

des rangs. Je vis même railler et frapper deux jeunes gens qui couroient de mauvaise grâce. Le nommé Gorgias fut proclamé vainqueur, parce qu'il avoit parcouru ses stations avec son flambeau toujours allumé. Si tous les flambeaux s'éteignent, nul ne remporte la victoire, et les prix sont réservés pour une autre fois. De retour chez Thessalus, nous allions nous mettre à table pour souper, lorsqu'un homme, l'air sombre et égaré, entra, et s'assit sur le foyer, sans mot dire, les yeux baissés; il prit son poignard et l'enfonça dans la terre. Nous le regardions avec étonnement. Thessalus nous dit alors: « Cet homme est un de mes amis; il a eu sans doute le malheur de commettre un meurtre involontaire, et il vient m'en demander l'expiation; je vais lui rendre ce service ». Il sortit à ces mots, et rentra bientôt après, suivi d'un esclave qui portoit un cochon de lait; il l'égorgea et frotta de son sang les mains du suppliant; il l'aspergea ensuite avec des eaux lustrales, en invoquant Jupiter expiateur; après quoi il brûla des gâteaux, en versant de l'eau, et en implorant les dieux, afin d'appaiser la colère des furies et de se rendre Jupiter propice. Cette cérémonie finie, le suppliant se retira. Thessalus nous confirma alors que cette cérémonie lavoit en-

tièrement le meurtrier, lorsque le crime étoit involontaire.

Pendant le souper, Phanor demanda des nouvelles du beau Théon et de la belle Théano. — « Quoi ! vous pensez encore à cette infidelle ? — Oui ; non par un sentiment d'amour, mais par ce reste d'intérêt qui survit toujours au fond d'une ame honnête, pour l'objet d'une première passion. D'ailleurs, je voudrois savoir si elle est heureuse ? — Non ; vous êtes bien vengé de sa perfidie. — Tant pis : malgré sa trahison et ses erreurs, je voudrois jeter des fleurs sur sa destinée. — La route du bonheur est fermée pour elle : ses principes, son éducation, sa frivolité, ses mœurs l'en éloignent à jamais. Voici la suite de son histoire :

« Les trois premiers mois de son mariage ont eu quelqu'apparence de félicité. Caresses, transports, complaisances, plaisirs, fêtes, ont embelli cette courte période : mais on s'accoutume aux plaisirs ; les désirs s'attiédissent et s'éteignent. Ces deux époux, dont l'ame étoit vide et l'esprit sans culture, ne cherchèrent bientôt que des jouissances exagérées et factices ; de sages et douces occupations ne purent remplir les longues heures de la journée. Les amans, les époux doivent avoir, pour supporter le poids des

des tête-à-têtes, une ame noble, vertueuse, un esprit orné et varié par les connoissances.

» L'humeur, l'ennui, les rixes pénétrèrent dans le ménage. Théon chercha les distractions, les amusemens hors de chez lui. Sa femme, jalouse, non par sentiment, mais par amour-propre, le tourmenta, le fatigua de ses soupçons, de ses reproches. Cet époux, très-peu moral, loin de les écouter, adressa des vœux secrètement, ensuite avec publicité, à la célèbre Phryné, immortalisée par sa beauté et le ciseau de Praxitèle, qui a fait placer ce chef-d'œuvre de l'art au temple de Delphes. Cette liaison parvint bien vîte aux oreilles de Théano. Quel désespoir! quelle humiliation pour une femme si orgueilleuse de sa beauté! Le désir de la vengeance l'agite nuit et jour : elle brûle d'humilier et de punir sa rivale. On alloit célébrer la fête d'Eleusis ; vous la connoissez sans doute? — Non, dit Phanor, veuillez m'en apprendre quelques détails. — Eleusis est éloignée d'Athènes d'environ trente à quarante stades. On y va par une chaussée pavée, qu'on nomme *la voie sacrée*. Le temple de Cérès est au pied d'une colline. Cette fête a été instituée par la reconnoissance, en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Cérès, bien reçue des Athéniens

lorsqu'elle cherchoit sa fille, pour récompenser leur hospitalité, leur apprit à cultiver la terre, et leur inspira même cette douceur et cette urbanité qui les distinguent. La fête commence le 15 du mois boëdromion (septembre); toutes les villes de la Grèce envoient, à cette époque, des processions à Eleusis, qui se rassemblent à Athènes. La fête dure neuf jours : les quatre premiers se passent en sacrifices et cérémonies particulières. Vers le soir du quatrième jour, on fait la procession de la corbeille : elle est portée sur un char traîné par des bœufs, et suivi d'un grand nombre de femmes athéniennes, qui portent d'autres corbeilles couvertes d'un voile de pourpre, contenant diverses choses nécessaires à la cérémonie. Le cinquième jour s'appelle le jour des flambeaux, parce que tout le monde, hommes et femmes, courent dans la nuit avec des flambeaux. Le sixième est consacré à Bacchus. Ce jour-là, une superbe procession, souvent de trente mille personnes, part en pompe du Céramique, traverse la ville, et se rend à Eleusis par la voie sacrée : on promène la statue du dieu, couronnée de myrte et tenant un flambeau à la main. Avant de partir, on offre des sacrifices à Cérès et à Jupiter, et on fait des libations avec deux vases que l'on verse,

l'un du côté de l'orient, et l'autre de l'occident. En chemin, l'on chante des hymnes en l'honneur de la déesse; on s'arrête souvent, et, à chaque pause, on immole des victimes. Lorsqu'on est arrivé au pont du Céphise, des femmes montées sur des chariots, s'attaquent par des railleries piquantes. Pendant la durée de cette fête, le peuple et les prêtres se répandent dans la campagne avec des torches ardentes, pour imiter les courses de Cérès lorsqu'elle cherchoit Proserpine. Le septième jour on célèbre les jeux et les combats gymniques : une mesure d'orge est l'unique récompense du vainqueur. Des cérémonies peu remarquables remplissent les deux derniers jours. J'ajouterai que le temple de Cérès, à Eleusis, est magnifique, et si sacré, qu'on étend des peaux de bêtes sur le sol, pour empêcher qu'il ne soit souillé par le contact des pieds des profanes, qui sont obligés de se tenir sur le pied gauche, jusqu'à ce qu'ils soient purifiés. On y voit deux autels, l'un consacré à la déesse des moissons, et l'autre à Proserpine et aux divinités infernales. Le premier autel est desservi par des prêtresses, choisies dans les familles d'Athènes les plus distinguées, au nombre de quatre cents, et le second par des prêtres de la famille des Eumol-

pides, dont le chef, nommé l'*hiérophante*, paroît avec une robe éclatante, le front orné d'un diadème, et les cheveux flottans sur les épaules.

» Ce sacerdoce est à vie ; mais, pour l'obtenir, il faut une belle voix, et n'avoir jamais contracté aucun hymen.

» Le second des archontes préside aux fêtes, et son ministère est d'y maintenir l'ordre et la paix.

» Le sixième jour de cette fête, Phryné parut à notre procession, rayonnante par l'éclat des habits et des pierreries ; elle attiroit les regards et les hommages de la belle jeunesse ; des essences exquises exhaloient autour d'elle les odeurs les plus suaves. Théano, plus exaspérée par ce triomphe, ordonne à l'un de ses eunuques de jeter des ordures sur les superbes vêtemens de sa rivale. Furieuse d'un tel affront, Phryné, à son tour, ne respire que la vengeance. Quel volcan que le cœur de deux femmes humiliées l'une par l'autre ! Phryné, pour porter des coups plus sûrs, attend l'occasion en silence. Le brillant Alcibiade reparut alors dans Athènes, orné des lauriers de sa première campagne et des charmes du bel âge. Théano le vit, et le feu de l'amour circula dans

ses veines. Oubliant son époux et ses infidélités, elle prodigua ses regards, ses attentions à ce héros naissant qui, aussi avide de plaisir que de gloire, n'eut garde de refuser cette conquête. Cette intrigue devint bientôt l'aliment de la conversation des cercles galans, et Phryné dès-lors prépara sa vengeance. Alcibiade est le plus volage des hommes, et fait gloire de son inconstance. L'adroite Phryné l'attira chez elle, et eut l'art de se faire aimer ou désirer : mais elle retarda sa défaite, pour irriter les désirs du jeune guerrier. Elle avoit séduit un de ses esclaves, confident de ses amours. Un jour il lui apprend que son maître avoit un rendez-vous avec Théano : elle mande Alcibiade un peu avant l'heure indiquée, déploie tout son art, toute sa magie, se laisse dérober de légères faveurs pour allumer ses désirs ; et lorsque, l'ame en feu, ce héros sollicite son bonheur, elle affecte une inquiétude amoureuse, une tendre jalousie, et ne veut se rendre qu'à condition qu'il écrira un billet à Théano, avec qui elle sait qu'il a un rendez-vous, pour lui annoncer qu'il ne peut s'y trouver. Le galant Alcibiade, qui avoit déjà oublié cette bonne fortune, griffonne à l'instant ce billet, et le fait porter par son esclave-confident. Mais Phryné l'accompagna d'un petit

écrit de sa main, ainsi conçu : « Je vous envoie, dangereuse Théano, une lettre du fidèle Alcibiade, que je vous emprunte pour une soirée. Restez paisiblement chez vous, sans humeur, sans jalousie, sans regret d'une heure de plaisir perdue ; vous la ferez aisément renaître : les Amours et les Plaisirs doivent être à vos ordres ». Imaginez, à cette lecture, la fureur, le désespoir, la honte de cette amante. Ses imprécations auroient épouvanté les trois juges des enfers.

» Elle en fut malade ; elle n'osa paroître de plusieurs mois. Mais enfin le temps et l'attrait d'une nouvelle conquête, dissipèrent ces nuages de tristesse, et ramenèrent les plaisirs. Passionnée pour un nouvel objet, emportée par une imagination ardente, elle se livra avec impétuosité à toutes les jouissances, à toutes les voluptés. Ces excès attaquèrent sa santé ; mais elle acheva de la ruiner par un régime diététique et austère ; c'étoit pour éviter l'embonpoint, et ne pas déformer l'élégance de sa taille. De plus, pour entretenir la fraîcheur de son teint, elle détruisoit son estomac par des boissons froides : abus trop commun chez les femmes, qui ne veulent pas entendre que les principes de la beauté et d'un brillant coloris, tiennent à une

bonne complexion. Théano est tombée dans un état de langueur; ses belles et fraîches couleurs sont effacées, ses traits fins et délicats ont grossi, enfin elle a eu le destin des roses; sa beauté n'a duré qu'un matin : à peine pourriez-vous la reconnoître. Son dernier amant s'en est dégoûté bientôt. Pour surcroît d'infortune, les dissipations, le luxe effréné des deux époux, ont amené chez eux la misère et les regrets qui la suivent. Le beau Théon, incapable de relever l'édifice de sa fortune, ou d'en soutenir la perte avec courage; de plus, énervé de débauches, consumé de chagrin, a terminé sa triste et insipide existence. Théano vit encore, objet de pitié. Pour comble d'ignominie, on dit que Phryné, cette rivale qu'elle abhorroit, soulage son indigence par une aumône secrète. Tels sont les fruits d'une éducation vicieuse et de ce don funeste de la beauté ».

Phanor gémit sur les malheurs de Théano : sa sensibilité l'attachoit à tout être souffrant, et sur-tout à une femme qu'il avoit aimée. Il remit quelqu'argent à Thessalus, pour le lui faire parvenir.

Dès le grand matin il partit pour Thèbes; et quoique notre séparation ne dût être que de six mois, elle n'en fut pas moins douloureuse. Dès

que je l'eus quitté, je volai à la maison des champs de Lasthénie.

CHAPITRE XXII.

ANTENOR VA CHEZ LASTHÉNIE. SALLE DU DÉJEUNER. DIVERS TRAITS D'ALCIBIADE. HISTOIRE DU PEINTRE AGATARQUE.

En approchant de la demeure de Lasthénie, mon cœur palpitoit, mon ame s'inondoit de joie. Je la demande. « Elle est dans son cabinet, répond un esclave. — Va lui dire qu'un étranger vient des rives du Pont-Euxin pour la voir et l'admirer ». Lasthénie accourt, jette un cri perçant à ma vue, et craint quelqu'erreur de ses sens. Je me précipite dans ses bras : « Lasthénie! adorable Lasthénie! m'écriai-je; quelle félicité! quel jour heureux »! Lasthénie, revenue de sa surprise, me dit : « Sortons d'ici : mon ame est suffoquée; allons respirer un air moins brûlant ». Nous traversâmes son jardin dans le silence; mais c'étoit le recueillement du bonheur. J'observois cependant les asiles charmans, jadis témoins mystérieux de nos amours. Un soupir, un mot, un regard annonçoient

à Lasthénie mes souvenirs et mes regrets. Elle m'entendoit, baissoit les yeux, et son front se coloroit d'un doux incarnat. Après cent questions sur ma santé, sur mes voyages, nous rencontrâmes un vieillard qui se promenoit. Lasthénie court à lui, l'embrasse et me le présente, en me disant : « Voilà mon père, et voici ma jeune sœur Télésille qui accourt, légère comme une biche ». Je les saluai l'un et l'autre. Lasthénie ajouta : « Télésille paroît ma fille, et non ma sœur : elle n'a que treize ans, mais elle est d'un second lit ». Le père nous proposa à déjeûner, en demandant à sa fille où l'on feroit servir : « Dans la salle de Minerve ». Nous nous y rendîmes les premiers avec Lasthénie. « Ah ! m'écriai-je, en entrant, c'est la chapelle de Flore ! — Oui, mais elle a changé de dénomination ; voilà la statue de la Sagesse substituée à celle du Silence, et les bustes des sages et des savans, aux volages Amours et aux vases de fleurs !... Vous ne dites mot ; vous avez l'air préoccupé ! — Je crains que ce ne soit pas ici la chapelle de Mnémosyne ; on y boit peut-être des eaux du Léthé ? — Non, tout ce qui tient au cœur ne doit jamais s'effacer ; mais il est un âge où il faut briser les hochets de la jeunesse. Regardez tous ces grands hom-

mes; leur physionomie noble et grave élève l'ame, l'échauffe de l'amour de la gloire et de la vertu. — « La gravité, dit un philosophe indien, n'est que l'écorce de la sagesse. — Soit, mais elle la conserve. J'ai fait graver au bas de chaque buste une de leurs maximes, ou quelque trait qui puisse les caractériser ». En effet, rien n'étoit plus imposant que cet assemblage: les bustes, d'un beau marbre blanc, occupoient le pourtour de la salle; ils étoient posés sur des piédestaux de porphyre, où étoit écrite une de leurs sentences.

Sous le buste d'Aristippe :

Je possède Laïs sans qu'elle me possède.

Sous celui de Solon :

Je deviens vieux en apprenant toujours.

Sous celui d'Aristote :

L'espérance est le songe d'un homme éveillé.

Sous celui de Chilon :

Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de garder un secret, de savoir employer son temps, et de souffrir les injures sans murmurer.

Sous celui de Bias :

Puisque tout le monde est plein de méchanceté, il faut aimer les hommes, comme si on devoit les haïr un jour.

Sous celui de Cléobule :

Examinez, avant de sortir de votre maison, ce que vous allez faire, et, à votre retour, ce que vous avez fait.

Sous le buste d'Épicure :

Le bonheur est dans la volupté.

Sous celui d'Anaxagore :

J'ai employé à former mon esprit, le temps que j'aurois employé à cultiver mes terres.

Sous celui de Pittacus :

Si l'on savoit qu'un ennemi vînt s'asseoir sur l'herbe qui cacheroit un aspic, on agiroit en mal-honnête homme si on ne l'avertissoit pas.

Sous celui d'Antisthène :

Le seul bien qui ne puisse nous être enlevé, est le plaisir d'avoir fait une bonne action.

Sous celui de Théophraste :

La plus forte dépense qu'on puisse faire, est celle du temps.

Sous celui de Zénon :

Avec la vertu on peut être heureux au milieu même des tourmens les plus affreux.

Sous celui de Thalès :

Ne vous haïssez point, parce que vous pensez différemment les uns des autres.

Sous celui de Socrate :

Je te frapperois, si je n'étois en colère.

J'achevois cette lecture, lorsque Télésille et son père entrèrent. On apporta du miel du mont Hymette, des fruits et des figues sèches que je trouvai délicieuses. « Les figues d'Attique, me dit le vieillard, sont les meilleures du monde connu : les rois de Perse en font le plus grand cas; et Xercès attaqua la Grèce pour être propriétaire de nos figuiers (7). Les Athéniens, qui aiment ce fruit passionnément, ont fait une loi rigoureuse pour en défendre l'expor-

tation ». Pendant ce déjeûner, la jeune Télésille entroit, sortoit, alloit cueillir des fleurs : elle me présenta un bouquet de myrte et de jasmin, avec toute la grâce et l'ingénuité de son âge. Elle étoit régulièrement plus belle que sa sœur, cependant elle lui ressembloit. Lasthénie la surpassoit en blancheur, mêloit à la douceur de sa physionomie plus de gravité; l'expression du visage du Télésille étoit l'enjouement et la vivacité; ses yeux noirs scintilloient de feu; son front, ses pieds, ses mains, toute sa figure étoit brillante et voluptueuse. Lasthénie, qui s'aperçut que sa sœur fixoit mon attention, me dit en souriant : « Je vais être jalouse; je vois que vos regards s'arrêtent souvent sur Télésille. — Je vous admire tour-à-tour : l'une est la rose naissante, l'autre est la rose dans tout son éclat ». Nous fûmes interrompus par un jeune homme d'un aspect superbe : il salua d'un air aisé et noble; et Lasthénie le reçut comme une connoissance familière. Un sentiment de curiosité, peut-être de jalousie, me le fit considérer d'un œil très-attentif. Il s'énonçoit avec beaucoup d'esprit et l'atticisme le plus élégant. Son regard étoit fier, ses yeux noirs et superbes, sa taille celle des héros : son corps paroissoit sortir des mains

de Phidias ; ses beaux cheveux noirs étoient parfumés d'essences et entremêlés de cigales d'or (8). Il avoit des fleurs aux oreilles, des mouches sur le visage ; sa tunique, du coton le plus fin et d'une blancheur éblouissante, flottoit au gré des vents. Au lieu de pallium, il portoit un vaste manteau traînant, ce qui annonçoit un goût de luxe et de mollesse. Il avoit une canne à la main, et ses soulicrs étoient d'une forme nouvelle et bizarre. Cet appareil fastueux me prévint contre lui ; je lui supposai des mœurs efféminées, et le crus incapable de jouer aucun rôle dans la république. Cependant il parla avec beaucoup de force et d'éloquence des ressources d'Athènes, de divers plans pour abattre l'orgueil et la jalousie de Sparte : il nous conta ensuite une anecdote assez plaisante.

« Me promenant, dit-il, avec Trasybule, mon ami, une discussion s'éleva entre nous, au sujet de deux vers que j'affirmois être dans l'Iliade ; ce qu'il nioit. Nous étions alors vis-à-vis d'une école : je proposai à mon ami d'y monter. « Nous y trouverons, lui dis-je, un Homère qui terminera notre différend ». Nous entrons : nous voyons un grand nombre d'élèves et deux maîtres. Je m'adresse à l'un d'eux, et le prie de me prêter cet auteur. « Fils de

Clinias, répondit-il, j'en suis fâché, mais je n'ai point d'Homère. — Tu plaisantes, sans doute? — Non, par Pollux, je dis la vérité. — Point d'Homère, et tu te dis grammairien? — Grammairien et poète, je m'en vante ». A ces mots, je lui applique un soufflet, en lui disant: « N'oublie pas d'en acheter un aujourd'hui ». Ensuite m'adressant aux élèves: « Apprenez, mes amis, que votre maître est un sot ». Je sortois après cette correction fraternelle, lorsque l'autre maître m'arrête, et s'écrie: « Jeune homme, modère tes reproches et ta vivacité: voici un Homère ». Je le prends, et le lis. « Quels sont, lui dis-je, ces vers effacés, et ces lignes écrites à la marge? — Ce sont des passages que j'ai changés, et des corrections que je fais, car je lis Homère et le corrige. — L'état te paie-t-il pour cela? — Hélas! non. — Tiens, voilà ta récompense ». Et un autre soufflet tomba sur la joue du prétendu Aristarque. Nous sortîmes avec Trasybule en riant, laissant les deux pédagogues confus et outrés de colère ». La conversation tourna ensuite sur le luxe. Alcibiade dit qu'il étoit la source d'où couloient les richesses; qu'il adoucissoit les mœurs, embellissoit la société, comme la verdure et les fleurs embellissent la campagne.

« Mais ses jouissances, ajoutoit-il, ne doivent pas devenir des besoins : il faut qu'un homme sache dormir sur la terre comme sur un lit de pourpre, et boire de l'eau saumâtre comme du vin de Lesbos. A Sparte, je donnerois l'exemple de la frugalité ; à Athènes et à Persépolis, je voudrois, sur des touffes de roses, savourer à la fois tous les parfums de la volupté ».

Plus cet homme enchanteur parloit et développoit son caractère, plus il éveilloit ma jalousie ; je soupçonnai en lui un rival dangereux. Heureusement il devoit se rendre à l'assemblée du peuple, où on alloit élire les généraux pour une expédition contre les Perses. Lasthénie l'assura que toute la république avoit les yeux sur lui. Je lui demandai comment se faisoit cette nomination. « De deux manières, dit-il; l'une par scrutin, l'autre par l'élévation des mains. Celle par scrutin se fait dans le temple de Thésée, et l'élu est celui à qui le sort donne le plus grand nombre de féves blanches. Quant à l'élection par acclamation, elle a lieu auprès de la citadelle. Les thesmothètes[1] présentent le candidat au peuple, qui marque son

[1] Magistrats qui présidoient à la conservation des loix.

suffrage

suffrage en levant les mains ». Après ce récit, cet homme prit congé de Lasthénie, et remonta dans son char pompeux, tiré par des mules blanches de Sicyone. Je demandai son nom. « Eh quoi! me dit Lasthénie, vous n'avez pas reconnu, même sans l'avoir jamais vu, le célèbre Alcibiade, le plus bel homme de la Grèce, l'assemblage étonnant de tous les contraires? On croiroit que son corps renferme plusieurs ames : sobre et intempérant, simple et fastueux, laborieux et dissipé : vrai Prothée, on diroit qu'il est né pour la situation où il se trouve; paré de ses vices, des grâces de sa figure, de tous les agrémens de l'esprit, il n'a qu'à se montrer pour plaire, pour enchanter : d'ailleurs, brillant de courage, et grand capitaine (9). — Cet homme est dangereux en guerre comme en paix, dis-je, en lui adressant un regard expressif. — Oui, pour la république, car il mène et agite le peuple à son gré. Il en est aujourd'hui l'idole; demain ce même peuple le précipitera du trône où il le place; je le lui ai prédit : qui ne connoît son inconstance et sa mobilité [1]? Le sage Anacharsis appeloit la place publique d'Athènes, le théâtre de l'injustice. Mais Alcibiade, enivré de ses

[1] Bellua multorum capitum.

succès, confiant par amour-propre, ne croit pas à mes prophéties. Un jour, il sortoit de l'assemblée générale, très-satisfait et glorieux de se voir entouré d'une foule nombreuse; l'atrabilaire Timon, loin de l'éviter comme il évite tout le monde, alla au-devant de lui, en criant : « Courage, mon fils, tu feras fort bien de t'agrandir et de t'élever, car c'est pour la ruine du peuple ». — Ce peuple est donc bien prévenu en sa faveur? — Aujourd'hui. Il est vrai que ce rusé politique le manie avec beaucoup de dextérité; jugez-en par un fait des plus bizarres. Il avoit un chien d'une taille extraordinaire et d'une grande beauté, qu'il avoit acheté soixante-dix mines (3,500 livres). Un jour il me l'amena : j'avois un cercle assez nombreux; quelle fut notre surprise, lorsque nous vîmes cet animal dépouillé de sa queue, son plus bel ornement! Nous nous récriâmes tous à l'envi, et lui demandâmes ce qu'elle étoit devenue. « Je l'ai fait couper ce matin. — Par Jupiter, quelle démence! dit l'un de nous; tout Athènes vous blâmera. — C'est ce que je désire : je veux que les Athéniens s'occupent du traitement fait à mon chien, et non de moi et de mes projets ». Ce trait vous peint son ambition et son adresse. Celui que je vais

vous conter vous fera connoître son audace.

» Agatarque, peintre fameux, avoit fait, pour ce fils de Clinias, le portrait d'une matrone. Alcibiade loua la fraîcheur du coloris, la vérité de l'expression; mais il critiqua le sein, dont les contours volumineux ne pouvoient, disoit-il, convenir qu'à la féconde Cérès. L'amour-propre irascible du peintre s'irrita de cette raillerie, et il en garda le souvenir.

» Quelque temps après, Alcibiade, voulant décorer un salon de diverses peintures, s'adressa encore à lui; mais il fut refusé. Sollicitations, promesses, rien ne put séduire ce peintre trop mémoratif. Alcibiade, inflexible dans ses volontés, résolut d'emporter par adresse ce que les prières ne pouvoient obtenir.

» Ce peintre passant un soir dans la rue d'Alcibiade, qui le faisoit suivre depuis longtemps, il le fit enlever, et, malgré ses cris, sa résistance, il fut enfermé dans une chambre écartée. Agatarque, étonné, confondu de la singularité de cette aventure, inquiet sur le dénouement, s'agitoit, se promenoit à grands pas, lorsqu'Alcibiade, d'un air aisé et riant, entra par une porte dérobée, et lui demanda pardon de cette manière si bizarre de l'attirer chez

lui. Agatarque exhale sa colère, s'emporte en plaintes, en reproches. — « Oui, dit-il, je le vois, je pèche par les formes ; mais je fais le plus grand cas de tes talens, j'en ai besoin, et tu ne sortiras d'ici qu'après avoir peint mon salon. — Par Athéna [1], je brûlerai plutôt tous mes pinceaux ! Je suis Athénien, né libre comme toi ; rends-moi la liberté, ou crains la vengeance des loix. — Ecoute d'un esprit plus tranquille : si tu consens à m'obliger, pendant le cours de ton travail, tu partageras avec moi tous les plaisirs, tous les agrémens de ma maison ; musique, bonne chère, bains délicieux ; et le soir, pour égayer ta solitude et te refaire des peines du jour, deux esclaves charmantes, l'une d'Ionie, l'autre de Milet, viendront reposer à tes côtés ; et lorsque ton ouvrage sera fini, quatre talens attiques seront ta récompense. Mais si ton entêtement continue, permets que je m'entête aussi ». Après ces paroles, il le salua et disparut.

» Agatarque, resté seul, cria, jura, implora la vengeance des hommes et des dieux ; mais ni les hommes, ni les dieux ne vinrent à son secours.

» A l'heure du repas, un esclave lui apporta, en silence, un souper délicieux. Agatarque re-

[1] Minerve.

poussa l'esclave et les mets, et voulut sortir avec lui; mais d'autres esclaves apostés s'opposèrent à sa fuite. Désespéré, il se jeta sur son lit; et appelant le sommeil, il tâcha d'oublier son jeûne et sa prison.

» Le lendemain, le même esclave reparut avec d'autres mets aussi excellens, ayant de plus des pinceaux, une palette et tout l'attirail des peintres. Agatarque, pressé par la faim, garda les vivres, et brisa le reste sous ses pieds. Ce même jeu fut répété les trois jours suivans: le quatrième, on ne lui servit que des mets à la spartiate; il fallut s'en contenter, car il ne vouloit pas mourir d'inanition. Le septième jour, il prit les pinceaux, et commença à barbouiller le mur: alors la bonne chère revint, on le traita en voluptueux Athénien. Cependant son pinceau, conduit par le dépit et l'humeur, ne traça que des essais indignes de lui.

» Sur la fin du jour, il vit entrer dans sa chambre une jeune esclave, qu'il prit pour Aphrodite même [1]. « Je suis, lui dit-elle, l'Ionienne Aspathine [2], dont t'a parlé Alcibiade mon maître: je viens danser et chanter avec toi. Aussitôt elle chante et danse avec tant de grâce,

[1] Vénus.

[2] Aspathine signifie blanc de neige.

qu'Agatarque, ravi, courut à elle les bras ouverts pour l'embrasser: mais aussi légère que Zéphire, elle s'échappe, et lui crie de la porte: « Voilà tout ce qui m'est permis de faire aujourd'hui pour toi: mais si tu veux me revoir, passe l'éponge sur tes tableaux, et compose d'une manière plus digne de ton génie. Adieu ». Le peintre demeure quelque temps froid et immobile; mais bientôt sa colère s'éveillant, il vomit des injures, des imprécations contre son ravisseur. Le lendemain, levé avec l'aurore, il se met à l'ouvrage, en disant: Voyons si Aspathine me tiendra sa parole, si elle reviendra; travaillons; j'en serai quitte pour tout effacer lorsque je le voudrai. Cependant le souvenir de l'aimable Ionienne, et l'aiguillon de l'espérance, échauffent son génie; il déploie toutes les ressources de son art. Il peignoit depuis une heure, lorsque tout-à-coup une musique délicieuse frappe ses oreilles: il entend des chansons qui célébroient l'art sublime de la peinture; son imagination s'enflamme, son génie l'entraîne, le pinceau vole sur la toile, et peint rapidement des chef-d'œuvres qui l'étonnent lui-même. Dans son enthousiasme, il oublie sa détention, les procédés d'Alcibiade; et emporté par son génie et le charme du travail, il peignit tout le

jour. A l'approche du soir, il se rappela qu'Aspathine avoit promis de reparoître. « Nous verrons, disoit-il, si elle sera fidelle à sa promesse ». Tout-à-coup elle entra dans sa chambre, plus belle que l'étoile de Vénus, qui brille à travers les nuages : elle paya son ouvrage d'un baiser ; elle chanta, dansa ; et l'aurore naissante la retrouva encore auprès de lui. En le quittant, elle lui demanda s'il consentoît au même prix à garder sa captivité, et à finir ses tableaux. L'heureux artiste promit tout ce qu'on voulut ; et la belle Aspathine sortit pour en rendre compte à son maître.

» Le fils de Clinias se présenta bientôt à son prisonnier, et lui dit en entrant : « Pardonne si j'ai long-temps différé ma visite ; mais j'étois instruit de ta mauvaise humeur, et je ne voulois point l'augmenter : à présent que ta colère tombe, semblable au vent qui, par degrés, s'appaise, je viens te demander si tu veux être mon ami et mon convive. Tu connois déjà l'Ionienne Aspathine ; je te destine encore, car la variété est l'ame du plaisir, la Milésienne Milto[1], fraîche comme la fleur du matin : promets seulement d'achever ton ouvrage ». Agatarque, pénétré de joie et de reconnoissance, donna sa parole, et

[1] Milto signifie teint de rose.

sur-le-champ alla occuper la première place au festin de son hôte, qui le récompensa, l'ouvrage fini, de quatre talens attiques. Depuis, Agatarque demeura pour toujours le convive d'Alcibiade, et l'amant de la belle Aspathine.... Mais la beauté du jour nous invite à la promenade. Je suis toujours de l'école d'Aristote, j'aime à promener mes disciples. Je veux vous conduire sur le mont Hymette; le trajet est de vingt-quatre stades (une lieue), mais le terme est agréable».

CHAPITRE XXIII.

VUE DU MONT HYMETTE. HISTOIRE D'HYPARÈTE.

Nous partîmes, suivis d'un seul esclave. Dans la route, je lui parlai encore d'Alcibiade, de son esprit, de sa figure. — « Cet homme, me dit-elle, vous intéresse moins par ses brillantes qualités que par le rapport qu'il peut avoir avec moi. — J'en conviens; il vous a vu une fois, deux fois, trois; ensuite il n'a pu cesser de vous voir. — Il vient chez moi très-assidument. Mais nous voici au pied du mont Hymette, qui a sept à huit lieues de tour. Montons tout doucement, et contemplons la beauté de ses sites, l'aménité

de ses bosquets ; respirons les émanations odorantes du thym, du serpolet et des plantes aromatiques que produit cette montagne. Voyez cette quantité de ruches. C'est ici qu'on recueille le miel le plus estimé de la Grèce : les Athéniens l'aiment beaucoup ; ils en mettent dans les ragoûts ; ils en font de la pâtisserie : c'est un mets très-sain ; on assure qu'il prolonge la vie, et qu'il est fort utile aux vieillards. Voilà deux autels consacrés, l'un à Jupiter pluvieux, l'autre à Apollon le prévoyant ». Lorsque nous eûmes atteint le sommet : « Reposons-nous, dit-elle, et baignons-nous dans un air plus pur et plus vital : il semble que, sur les hauteurs, notre ame se dégage de ses liens, qu'elle a plus d'intensité, plus d'existence. Quelle splendeur ! un élément léger et transparent nous environne ; une chaleur douce et féconde vivifie, fait éclore tous les germes de vie. C'est ici que le sage doit venir planer au – dessus des misères humaines, des puérilités des grandeurs et de la vanité. Ici l'on respire avec plus de facilité ; on a plus de sérénité dans l'esprit. Mais jetez les yeux sur l'espace que renferme ce vaste horizon ; voyez toute la ville d'Athènes et une grande partie du continent de la Grèce : quel superbe tableau ! Voilà la voie sacrée, qui s'étend jusqu'aux portes

d'Eleusis, par une route de treize mille pas, bordée de statues, de temples et de mausolées. Vous découvrez encore différentes îles le long de la côte, et d'autres plus éloignées. Regardez cette multitude de vaisseaux marchands qui animent le tableau. Voyez la mer, ce terrible élément, qui se brise, en mugissant, contre les digues inébranlables de la terre, tandis que sa surface, émaillée de fleurs et d'une verdure toujours renaissante, s'élève au-dessus des eaux. — Cette vue est magnifique; mais pour l'admirer et en jouir, il faudroit n'être pas avec Lasthénie, ou l'oublier. — Laissez là ces idées terrestres; songez que vous touchez à l'Olympe, au séjour des dieux. Connoissez-vous la vallée de Tempé?

— Non, pas encore. — C'est là qu'il est permis de nourrir des pensées tristes. Ce vallon est, selon moi, l'asile de la mélancolie. Je préfère de beaucoup la vue de l'Hymette. Ici, l'ame ne reçoit que des impressions pures et agréables: elle doit s'épanouir à l'aspect d'une riche contrée, habitée par des mortels heureux et libres. — Y êtes-vous venue quelquefois avec Alcibiade, pour contempler cette belle perspective? — Cet homme vous occupe. Descendons à mi-côte; nous nous assiérons dans une grotte où je

viens souvent lire et méditer, et je satisferai votre curiosité». Elle me conduisit dans un asile frais et solitaire, embaumé du parfum des fleurs et des plantes. Quand nous fûmes assis : « C'est donc, dit-elle, Alcibiade qui sera le sujet de notre entretien. Je suis convenue qu'il venoit chez moi fréquemment ; j'ajouterai qu'il m'aimoit, ou plutôt qu'il ambitionnoit ma conquête. Son amour paroissoit étendre ses ailes par degrés, lorsqu'une scène, où il jouoit le premier rôle, éclata dans la ville.

» Sa femme, Hyparète, étoit excédée de ses infidélités : il ne faut pas s'en étonner ; car Alcibiade, quelques jours après son mariage, ayant rencontré Anytus, celui-ci lui dit : « Je ne puis croire encore que le brillant Alcibiade se soit ainsi laissé enchaîner. — Eh ! mon ami, lui répondit ce héros, il n'y a que les petits oiseaux qui restent pris au lacet ; mais l'aigle le rompt ou l'emporte ».

» Hyparète, mal conseillée, résolut de demander le divorce : en pareil cas, la loi oblige la femme de déposer son acte de séparation entre les mains de la justice et devant le peuple ; c'est pour donner aux époux le temps de la réflexion. Hyparète se présenta devant les magistrats et leur dit : « Citoyens d'Athènes, et vous, sages

ministres de Minerve, je dépose ici, conformément aux loix, l'acte de ma séparation d'avec Alcibiade, fils de Clinias, jusqu'à ce jour mon époux.... » Elle finissoit ces mots, quand tout-à-coup Alcibiade paroît. Quel fut son étonnement! Le trouble la saisit, ses genoux fléchissent, elle alloit tomber ; Alcibiade la soutient, s'empare de l'acte, le déchire, la prend sous le bras, et la ramène chez lui aux applaudissemens de tout le peuple. Le bruit de cette aventure vint bientôt jusqu'à moi, mais chargé de circonstances qui m'auroient vivement affligée, si je n'opposois toujours ma conscience à l'injustice et aux faux jugemens des hommes. Hyparète m'accusoit de lui avoir enlevé le cœur de son époux, et d'être la cause fatale de ses désordres. Je répondis à ceux qui m'en parlèrent, qu'Hyparète étoit prévenue, et me jugeoit sans me connoître ; qu'au surplus, si j'étois offensée, il m'étoit doux de pardonner. Je m'informai de sa situation ; j'appris qu'elle passoit ses jours dans l'amertume, et qu'elle continuoit à m'imputer ses malheurs : je crus ne pouvoir mieux me justifier qu'en travaillant à les faire cesser.

» Elle ne me connoissoit pas. Je lui demandai un rendez-vous, sous un nom supposé, au petit temple de Vénus, où existe ce chef-d'œuvre de

Zeuxis, représentant l'Amour couronné de roses; je l'obtins : j'arrivai la première. Lorsqu'elle entra, je la reconnus à sa démarche lente, aux regards craintifs qu'elle jetoit autour d'elle; je l'abordai et la rassurai, car elle trembloit comme une colombe arrêtée dans le piége. Je lui dis : « Je sais votre infortune, et j'y prends le même intérêt que l'amie la plus tendre. Je connois Alcibiade, et je vous offre auprès de lui, par mes amis ou par moi, tout le crédit, toute l'influence que nous pouvons avoir sur un homme de son caractère. — Je rends grâce à la pitié qui vous presse. Vous avez raison de me plaindre, je suis bien malheureuse. J'ai aimé Alcibiade à l'idolâtrie ; j'ai été un moment l'objet de ses attentions, ou plutôt de son caprice. L'infidèle, après deux mois d'hymenée, portoit déjà son cœur et ses hommages à d'autres objets, à des courtisanes. Aujourd'hui une certaine Lasthénie, qui se croit philosophe, d'autant plus dangereuse qu'elle affecte de la décence et des vertus qui sont loin de son ame.... — Eh bien! cette Lasthénie? — A enveloppé mon époux dans ses filets ; elle me l'enlève, nourrit sa froideur, et lui inspire du mépris pour moi. — Je vous crois très-prévenue contre cette femme; j'en ai ouï parler avec plus de justice.

Elle ne se croit pas philosophe, mais elle s'attache à la philosophie-morale ; elle s'étudie à régler ses passions, à maîtriser les mouvemens de son ame, à les diriger vers le bon et l'honnête ; et j'ose assurer qu'il n'existe entr'elle et Alcibiade qu'une liaison d'amitié, et que, loin de partager ses égaremens, elle se croiroit heureuse de rétablir entre vous ce calme, cette douce union qui font du mariage un état de félicité. Mais laissons là les torts réels ou apparens de cette femme. Veuillez me confier vos intérêts, et me dire ce que vous exigez d'Alcibiade. — Hélas ! qu'il me pardonne une démarche inconsidérée auprès des magistrats, car depuis ce jour fatal, il m'a absolument privée de sa présence ; qu'il revienne à moi, qu'il daigne me voir, me parler et me rendre à la vie : je péris ; la douleur me consume. — Rassurez-vous : Alcibiade est généreux. Voulez-vous recevoir un conseil salutaire ? Tolérez ses infidélités : il est trop jeune, trop brillant, trop aimable, pour qu'il puisse échapper à la séduction des plaisirs qui l'entourent. Mais un mari honnête homme revient toujours à sa femme, ou plutôt il ne la quitte jamais ; c'est son amie principale, son intime confidente ; c'est le besoin, le repos de son cœur. Les femmes demandent à

leurs maris plus d'amour que d'amitié : voilà ce qui couvre l'hymen de tant de nuages. L'amour est l'enfant du désir : on ne désire point ce que l'on possède. L'amitié s'accroît et se fortifie par le temps : l'habitude amène la confiance, le charme et le plus solide appui de l'hymen. Je verrai Alcibiade, je lui ferai parler ; et si demain vous voulez revenir dans ce temple, j'espère vous apporter une réponse favorable ». Hyparète y consentit, m'assurant, les larmes aux yeux, de son attachement et de sa reconnoissance.

» Le lendemain, je fis prier Alcibiade de passer chez moi. « J'ai, lui dis-je, une grande affaire à négocier avec vous. Si j'en crois les apparences, vous mettez quelque prix à mon amitié ? — Je ferois bien des sacrifices pour parvenir à vous plaire. — Voici un bon office que je vous demande : vous êtes fort lié avec Cléomède ? — C'est un de mes intimes, homme d'esprit, aimable épicurien ; léger, frivole, sensuel comme un Athénien, mais hardi dans le conseil et brave dans les armées. — C'est lui-même ; mais il ne suffit pas d'être brave et aimable, il faut être juste, et rendre heureux ce qui nous entoure pour être heureux soi-même.

» Il traite Erinna, sa femme, avec la plus grande froideur ; il ne daigne pas lui parler.

Loin de chercher à se faire pardonner ses infidélités, il affiche ses triomphes et son indifférence. — Il a tort; je le gronderai. — Erinna, qui l'aime toujours, souffre, dépérit, pleure sa destinée. — Eh bien! que puis-je faire? Vous savez que c'est moi qui, le plus souvent, brouille les ménages au lieu de les raccommoder. — Il faut pourtant, à ma prière, sortir de votre caractère et réconcilier ces époux; il faut que vous engagiez Cléomède à avoir pour sa femme l'amitié, les égards qu'un homme honnête doit à la compagne de ses jours. Pour cela, vous amenerez votre ami dans le petit temple de Vénus, sa femme y sera : là, aux pieds de la déesse, il lui fera le serment, non de lui être fidèle, l'effort est impossible, mais de la chérir, de la respecter, de s'occuper de son bonheur. — Je voudrois que vous missiez mon zèle à une plus grande épreuve. Je vous promets de voir Cléomède; je lui parlerai avec chaleur, et lui représenterai ses devoirs. — Il est dans la maison, nous le trouverons au jardin : allons le joindre ». Cléomède étoit dans la confidence; je lui avois dicté son rôle, et il attendoit le moment d'entrer en scène. Alcibiade lui dit en l'abordant, que nous venions de nous occuper de lui; il lui représenta que ses amis, que le public

public improuvoient ses procédés avec sa femme, ajoutant que lorsqu'un galant homme avoit le malheur de la tromper, il devoit du moins réparer l'irrégularité de sa conduite par beaucoup d'attentions et de complaisances. Cléomède confessa que sa conscience lui reprochoit quelques légers oublis; que le goût de la dissipation et des plaisirs l'emportoit souvent au-delà des limites. « Accordez-moi, ajouta-t-il, encore quelques années de grâce, laissez évaporer le feu de la jeunesse; après quoi je promets de porter le joug de l'hymen avec la résignation et la patience de Socrate lui-même [1]. — Cette perspective lointaine ne nous suffit pas, réplique Alcibiade : nous te permettons bien quelques échappées secrètes; mais nous exigeons une réconciliation sincère avec ta femme, et ta parole de la rendre heureuse autant que tu pourras ». Cléomède, après quelques momens d'une incertitude simulée, après avoir essuyé nos remontrances, promit un amendement dans sa conduite. « Je crois bien à ta bonne volonté, lui dit Alcibiade; mais l'esprit de l'homme est changeant, et son cœur est fragile. Je veux t'enchaîner par un serment. Nous al-

[1] Xantippe, femme de Socrate, mit très-souvent à l'épreuve la patience de son mari.

lons faire dire à Erinna de se rendre au temple de Vénus ; nous irons de notre côté ; et aux pieds de la déesse, tu jureras à ta femme attachement, soins et tendresse respectueuse. —J'y consens : je ne puis refuser un conciliateur si grave et si philosophe ». Je me chargeai de faire avertir Erinna. Je fixai le rendez-vous au soleil couchant. Hyparète, couverte d'un voile, étoit déjà dans le temple, auprès de la statue de Cythérée : une foible lumière l'éclairoit. Alcibiade l'aborda, la prit par la main pour la présenter à Cléomède ; il sentit que sa main trembloit ; il lui dit : « Rassurez-vous, votre époux veut réparer ses torts ; il vient le jurer à la face des dieux : allons, mon cher Cléomède, prononce le plus doux des sermens. —Je n'hésite pas ; mais dicte-le-moi, je le répéterai d'après toi. —Très-volontiers, répond gaiement Alcibiade. « Je jure, par Vénus et son fils, d'avoir toujours pour ma femme, attachement, soins, égards, amitié, tendresse respectueuse ; et si je fausse mon serment, que la déesse m'accable de son indignation, et m'inspire, comme à Pasiphaé, un amour effréné pour quelque monstre plus hideux que le Minotaure ». Après ces mots, un prêtre immola une victime, répandit du vin à pleines coupes, en s'écriant : « Que le sang

de celui qui violera son serment, se répande sur la terre, comme le vin et le sang de cette victime coulent sur cet autel »! Hyparète alors s'écria : « J'accepte le serment, et je jure par Cypris, par sa beauté immortelle, d'être toujours fidelle à Alcibiade, de l'aimer toujours ; et si je me parjure, que cette déesse me métamorphose en chauve-souris, comme les filles de Minée ». Quelle fut la situation d'Alcibiade, en reconnoissant la voix de sa femme! il étoit aussi immobile, aussi stupéfait que la foible Procris, lorsqu'elle reconnut Céphale, son époux, qui venoit de la séduire sous des traits empruntés. Je lui dis alors en souriant : « Le serment est prononcé, Vénus vous a entendu ; oseriez-vous devenir parjure? — Allons, franchissons le fossé de bonne grâce ; j'avoue que je suis pris dans le piége. — Tu m'as débité tantôt, lui dit Cléomède, une si belle morale sur les devoirs conjugaux! veux-tu que je te la répète? — Non, je me la rappelle ; et je la crois si judicieuse, si bonne, que je confirme mon serment ». Aussitôt il embrasse sa femme qui, pénétrée de bonheur, laissoit éclater la sensibilité la plus douce : mais la surprise et la honte tempérèrent sa joie, lorsqu'Alcibiade lui dit : « Remerciez Lasthénie à qui vous devez notre

réconciliation. — Lasthénie, s'écria-t-elle ! — Oui, ajouta Cléomède, l'aimable, la sensible, la philosophe Lasthénie ». A ces mots, la confusion couvrit son visage; elle baissa les yeux. Pour terminer son embarras, je m'évadai, et la laissai avec Cléomède et Alcibiade.

» Le lendemain, elle vint chez moi, et se répandit en remercîmens, en excuses, sur ses soupçons outrageux et ses préventions insensées. «Je n'en suis point blessée, lui répondis-je : toute ame bien née doit aspirer à l'estime du public; mais lorsqu'il est injuste, prévenu, elle doit rentrer dans sa conscience, s'appuyer sur sa propre estime, et attendre du temps un jugement équitable. Si Protogène me peignoit avec un œil de moins, sous des traits hideux, parce qu'il croiroit que telle est ma figure, m'offenseroit-il? Non, je rirois de son erreur. Vous êtes dans le cas de ce peintre : vous ne me connoissez point, vous avez tracé un portrait fantastique et non le mien. Je serai bien vengée, si je contribue à votre bonheur, si vous recevez mon amitié, et m'accordez la vôtre ». Notre entretien finit par les expressions les plus touchantes et les plus sincères. Depuis, je la vois souvent; et soutenue de mes conseils qu'elle veut bien écouter, elle supporte avec

plus de patience et de douceur les écarts de son mari, qui l'en récompense par les attentions les plus empressées et un véritable attachement.

» Ce récit doit éclaircir tout ombrage, et vous démontrer jusqu'à l'évidence, que je ne tiens à Alcibiade que par le nœud de l'amitié. Il n'a jamais été dangereux pour moi, et j'ose même me flatter que Pallas que j'ai choisie, ainsi qu'Athènes, pour ma divinité tutélaire, me couvrira désormais de son égide contre les traits de l'Amour. Mais il est temps de retourner : l'heure du souper approche, et sans doute des convives m'attendent ».

CHAPITRE XXIV.

CONVERSION DE LA COURTISANE DAMO. TABLE DE LASTHÉNIE. PORTRAITS DU SAGE. TRAIT PLAISANT DE SOCRATE.

Nous trouvâmes, en revenant, un esclave de Lasthénie, qui venoit l'avertir que Polémon et Damo étoient déjà chez elle. — « Ah ! Polémon ! m'écriai-je, ce fameux libertin qui, par une transition si rapide et si étonnante, s'est jeté

du sein de la débauche au milieu des aspérités de la philosophie ! — Lui-même. Pour Damo, vous ne la connoissez pas: c'étoit une courtisane célèbre par son esprit, sa figure et ses galanteries, et par une réponse qu'elle fit au sophiste Stilphon, qui lui reprochoit de corrompre la jeunesse : « Qu'importe, répond Damo, qu'elle soit corrompue par une courtisane ou par un sophiste » ? Or, cette Damo, de mœurs si faciles et si voluptueuses, vit un jour le portrait de Polémon : son air grave, imposant, et cette sérénité qui annonçoit le calme d'une conscience pure, firent sur elle une si vive impression, qu'elle rougit de ses faux plaisirs et de la licence de ses mœurs. Sa conversion fut subite; elle abjura ses erreurs, fréquenta les écoles de philosophie, et sur-tout celle de Polémon. Elle s'est fait bâtir une petite maison auprès de la sienne, où, cent fois plus heureuse, de son propre aveu, elle cultive en paix la philosophie, la vertu et son jardin : tant il est vrai, comme le dit un de nos sages, que la peinture et la sculpture ont plus d'efficacité pour la réformation des mœurs, que les leçons des philosophes ».

En rentrant chez Lasthénie, je me mis au bain où, l'imagination toute remplie d'elle, je ne cessai d'y rêver. Son esprit plus orné, sa raison

plus aimable, ses charmes qu'une vie réglée et active maintenoient dans toute leur fraîcheur, rallumèrent un feu qui n'étoit qu'assoupi; je redevins amant passionné : je m'oubliois dans ma rêverie, lorsqu'on vint m'appeler pour souper.

La table de Lasthénie étoit l'école de la frugalité, non-seulement par un principe d'économie que commandoit sa fortune qu'elle n'avoit jamais cherché à augmenter, mais par une des premières loix de l'hygiène : cependant, ce qu'il y avoit de plus aimable, de plus brillant, de plus instruit dans Athènes, s'empressoit d'y être admis ; elle y recevoit aussi des hommes d'un mérite ordinaire. Lorsqu'on lui en parloit, elle répondoit qu'ils étoient bons et honnêtes, *et que l'on étoit plus sociable par le cœur que par l'esprit.* Elle faisoit les délices de ses soupers par ses talens, par une gaieté douce et le charme de sa voix. Protagore étoit un de ses convives; il jouissoit d'une grande réputation d'éloquence, qu'il exerçoit depuis quarante ans. Il avoit gagné, dans cette profession, des sommes plus considérables que n'auroient pu amasser ensemble, par leurs ouvrages, dix des plus célèbres artistes. Il nous disoit que son disciple Prodicas, orateur comme lui, prononçoit des

discours à tout prix. — « J'en sais quelque chose, dit Lasthénie, car j'ai eu la curiosité d'aller l'écouter. Il a des discours depuis deux oboles jusqu'à cinquante drachmes[1]. J'en ai entendu de tous les prix, et j'ai trouvé ceux de cinquante drachmes très-chèrement payés ». Protagore, comme tous les sophistes, se piquoit de parler sans préparation sur toutes sortes de sujets; il soutenoit le pour et le contre, au choix des auditeurs. On vint à parler du sage, et nous lui en demandâmes le portrait. « Le voici, nous dit-il; je me flatte que Polémon et Lasthénie pourront s'y reconnoître ». Polémon remercia gravement d'un signe de tête, et Lasthénie baissa modestement les yeux. « Le sage est maître de lui-même, il s'inquiète peu des événemens. Content de son état, il ne désire point d'en sortir. Il a tout apprécié, il sait qu'il n'y gagneroit rien; il n'a qu'un foible besoin des autres. Occupé continuellement à exercer les facultés de son ame, de son esprit, il jouit sans dégoût, sans remords, de lui-même et de tout l'univers; un tel homme est sans doute l'être le plus près du bonheur : les plaisirs physiques, ceux de l'esprit qu'il goûte tour-à-tour, assurent sa félicité. Dans ses revers, dans ses

[1] La drachme valoit près de seize sols.

maux, il souffre moins qu'un autre : la force de son ame le soutient, la raison le console ».

Nous applaudîmes à la vérité de ce portrait, et nous convînmes unanimement que les talens, la culture de l'esprit et de la raison, donnent des jouissances pures, augmentent la sphère de nos plaisirs, l'activité de notre vie, et nous prémunissent contre un essaim de maux, ou réels ou imaginaires, qui désolent la plus grande partie des hommes. Damo et Polémon avouèrent que les rayons du bonheur n'avoient réfléchi sur leur existence, que depuis qu'ils étoient sortis du bourbier d'un faux épicuréisme, pour entrer dans la route de la vertu et de la philosophie.

Protagore nous parla de la mort du philosophe Chrysippe. — « Il est mort, dit Lasthénie, d'un excès de vin, digne fin d'un prétendu sage, qui a osé dire : « Si je savois quelqu'un qui me surpassât en science, j'irois dès ce moment étudier à son école ». Je crois que la postérité se moquera bien de la forfanterie de nos philosophes. — Je vous abandonne ses jactances, reprit Protagore; mais je parle de sa mort, qui n'a pas été causée par un excès de vin, comme on le prétend, mais bien par

un excès de rire, en voyant un âne manger des figues dans un bassin d'argent ».

Polémon qui, depuis sa réforme, avoit renoncé au vin, dit alors : « Si Chrysippe n'est pas mort d'un excès de vin, au moins le grand usage qu'il en faisoit a dû détruire sa santé. En effet, je ne sais rien de si nuisible, de si ridicule même, que de s'abreuver tous les jours de cette liqueur fermentée. La vigne, disoit Anacharsis, porte trois sortes de fruits, la joie, l'ivresse et le repentir. La nature nous a donné l'eau pour boisson ; tous les animaux n'en connoissent pas d'autre, et jouissent d'une santé inaltérable. — Vous oubliez, dit Protagore, que le vin étoit la panacée d'Asclépiade, qui l'ordonnoit à ses malades, aux uns pour les éveiller, aux autres pour les endormir; et pour prouver la bonté de sa théorie, il fit la gageure de vivre exempt de maladies : il gagna, et mourut d'une chute, dans un âge avancé. Ignorez-vous encore que le sage Hippocrate conseilloit de boire du vin pur de temps en temps, même jusqu'à l'ivresse? Le vin est très-convenable à l'homme ; il aide à la digestion, répare la dissipation des esprits, corrige la bile, accroît la transpiration et la chaleur vitale qui s'affoiblit. Vous savez que dernière-

ment Philocrate, après une vive harangue de Démosthène contre Philippe, monta à la tribune sans être appelé par le crieur public (10), et dit brusquement : « Athéniens, je ne suis pas étonné que Démosthène et moi ayions des opinions contraires, car il boit de l'eau, et moi je bois du vin ». Un tel début fit beaucoup rire le peuple. En parlant ainsi, Protagore vidoit une grande coupe. — « Je vois bien, dit Polémon en souriant, que mon antagoniste prend ici le parti de sa maîtresse; mais il sait certainement que l'eau pure est la boisson la plus générale des hommes, qu'elle est un grand dissolvant; que les buveurs d'eau jouissent d'une meilleure santé que les buveurs de vin, qu'ils sont plus vigoureux, qu'ils ont en général l'esprit plus net, la mémoire plus ferme, les sens plus exquis. Notre fameux Démosthène en est un exemple. Je prie Protagore et Antiphile (c'étoit un des convives), qui caresse si souvent cette coupe de vermeil, de me dire si, au sortir de cette table, ils éprouveront, comme moi, cette légéreté de corps et cette sérénité d'ame qui annoncent une digestion bonne et facile? Au contraire, ils auront la tête appesantie, les yeux troubles, les jambes chancelantes. — Puisque vous m'attaquez, répliqua Antiphile,

je vous dirai que vous confondez l'abus du vin avec son usage modéré. Le vin contient un esprit ardent qui réjouit le cerveau, ranime les sens, donne de la vigueur ». — *Polémon.* « Je vous arrête. Les habitans de la campagne, réduits à l'eau, sont plus robustes que ceux qui boivent du vin. — Quelques personnes le prétendent, mais je le nie. Cette assertion n'a pas été démontrée. — Pour terminer votre discussion, s'écria Lasthénie, je conseille à Antiphile de mettre plus souvent de l'eau dans son vin, et à Polémon de mettre parfois du vin dans son eau ». On rit de ce jugement, et de plus on fit boire du vin de Lesbos à Polémon; car, lui dit-on, *un peu de folie est bonne quelquefois* [1].

Antiphile nous apprit alors que Dinocrate d'Argos avoit remporté le prix de la course des chars aux jeux olympiques. « La renommée, dit-il, a déjà répandu sa gloire dans toute la Grèce. Déjà les peintres et les poètes s'exercent à l'envi, pour transmettre à la postérité et son nom et ses traits. Lui-même, orné d'une couronne de laurier, est retourné dans sa patrie. Toute la route n'a été pour lui qu'une fête triomphale. Argos l'a reçu avec plus d'honneur

[1] Dulce est desipere in loco.

que Miltiade n'en reçut dans Athènes après la bataille de Marathon....» Polémon, souriant à ce récit, nous dit : « Ce triomphe, ces honneurs me rappellent la conduite plaisante de Socrate vis-à-vis d'Alcibiade qui revenoit d'Olympie, glorieux de trois prix qu'il avoit remportés dans la course des chars. Toute la Grèce à l'envi l'avoit félicité, et avoit célébré ses victoires. A son arrivée, Athènes se précipita chez lui : Socrate seul n'y parut que le lendemain ; et au lieu de demander le vainqueur, il demanda les vainqueurs. Comme les esclaves ne le comprenoient pas, il leur ordonna de le conduire aux écuries. Il y entra avec son cortége ; et s'étant fait montrer les chevaux qui avoient couru, il les aborde, les salue avec respect, leur fait de grands complimens sur leur agilité, sur la gloire qu'ils venoient d'acquérir. Des plaisans leur récitèrent l'ode qu'Euripide avoit composée en l'honneur d'Alcibiade. Après cette scène comique, Socrate se retira sans demander à voir le triomphateur ».

La conversation qui, même entre savans, n'approfondit rien, qui voltige comme l'oiseau de branche en branche, s'étoit tournée sur l'envie, dont la dent venimeuse déchire les talens, qui loue les morts par haine pour les

vivans. « J'ai placé, dit Protagore, la figure de ce monstre dans une grotte de mon jardin. Voici comme je l'ai représenté : Il a des yeux égarés et enfoncés, un teint livide, le visage plein de rides ; il est coiffé de couleuvres ; il porte trois serpens d'une main, une hydre à sept têtes de l'autre, et un serpent lui ronge le sein ».

CHAPITRE XXV.

HISTOIRE TRAGIQUE.

Au sujet de l'envie, Damo nous raconta une histoire tragique arrivée pendant son séjour à Corinthe, à deux peintres, l'un nommé Egésippe, et l'autre Callistrate. « Dès leur première jeunesse, liés par l'amitié, ils en resserrèrent les nœuds par l'hymen de Callistrate avec Cléobuline, sœur d'Egésippe ; mais l'envie travailloit sourdement l'ame du premier. Les talens d'Egésippe se perfectionnoient de jour en jour ; son génie prenoit l'essor ; ses tableaux étoient admirés et préférés à ceux de son ami : de plus, Egésippe, doué d'un caractère aimable et doux, et qui joignoit à cette aménité beaucoup d'enjouement, une physionomie heureuse et une

modestie rare, étoit plus recherché, plus fêté par la bonne compagnie. Ces succès, cette préférence aigrissoient l'humeur de Callistrate, qui n'avoit aucune des qualités aimables de son ami; il devenoit plus sombre, plus impatient : sa femme le lui reprochoit avec douceur. Son beau-frère, attribuant cette morosité à quelques revers de fortune, lui ouvrit sa bourse, en le suppliant de partager avec lui; mais rien n'adoucissoit ce caractère féroce. Egésippe composoit un tableau charmant, dont le sujet étoit Vénus se disputant avec l'Amour, à qui auroit le plutôt rempli sa corbeille de fleurs. On voyoit d'un côté la déesse, le sourire sur les lèvres, couronnée de myrte et de roses, et de l'autre l'Amour déployant ses ailes nuancées de pourpre et d'un bleu riant, et voltigeant autour des fleurs qu'il se hâtoit de cueillir : mais derrière Cypris étoit Péristère, jeune et charmante nymphe, qui lui apportoit des fleurs à la dérobée, et les jetoit dans sa corbeille. Egésippe avoit pressé plusieurs fois Callistrate de venir voir son tableau, pour lui donner ses conseils et l'aider de ses lumières. Il avoit toujours refusé sous divers prétextes, et ne le vit que lorsqu'il fut achevé. Cette composition étoit trop agréable, l'exécution trop parfaite, pour que l'œil de

l'envie pût l'admirer. Callistrate critiqua, demanda quantité de corrections, vouloit effacer les plus beaux traits. Egésippe étoit docile à la censure; mais, surpris de la sévérité et de l'aigreur de son Aristarque, il consulta des gens aussi éclairés et beaucoup plus équitables; et, d'après leurs avis, il exposa le tableau sans plus y retoucher. Il eut un succès prodigieux. On courut en foule pour le voir, et le nom d'Egésippe étoit publié par la voix de la Renommée. Quel trait poignant pour l'âme d'un envieux!

Cependant il tâchoit de se consoler, dans l'espérance qu'un tableau qu'il travailloit secrètement, pour lutter contre son rival, l'éclipseroit entièrement, et mettroit le nom de Callistrate bien au-dessus de celui d'Egésippe. Ce tableau représentoit Hercule âgé de dix mois, couché avec son frère Iphiclus, plus jeune d'une nuit, dans le vaste bouclier d'Amphitrion leur père. Deux serpens monstrueux s'étoient glissés dans ce bouclier; leur dos verdoyant se hérisse et se replie; de leur gueule découle un noir venin. Iphiclus, pâle, palpitant d'effroi, semble jeter des cris épouvantables : Hercule, de ses petites mains, avoit saisi les deux monstres à la gorge; et souriant à sa mère Alcmène et à Amphitrion, accourus aux cris d'Iphiclus,

il

il les leur montroit frappés de mort. Amphitrion étoit armé d'un bouclier et d'une large épée. Ce tableau fut exposé sans nom d'artiste, quelques jours après celui d'Egésippe; mais foiblement colorié, manquant sur-tout d'expression et de vigueur, il ne fit aucun effet : on en parla un jour, et on l'abandonna pour retourner à celui d'Egésippe. Ce revers enflamma l'ame de Callistrate de la haine des furies, et dans sa rage, il jura la perte d'un rival trop heureux. Il choisit une nuit sombre, et, déguisé, armé d'un poignard, il l'attendit dans la rue qui va droit au Lechée. Dès qu'il paroît, il s'élance sur lui, le perce de deux coups, et le laisse étendu, nageant dans son sang, aux pieds de la statue de bronze de Mercure. Ce monstre rentra aussitôt chez lui. Sa femme, qui le voit pâle, l'air farouche, les yeux égarés, l'interroge, le presse de questions; il ne répond rien, se promène à grands pas, s'assied, se relève. Alarmée de cette violente agitation, elle cherche à le consoler, ose hasarder quelques caresses; il les repousse durement; sa fureur paroît s'en augmenter. Dans ce moment, on frappe à la porte; c'est Egésippe mourant, qui vient chercher un asile dans la maison de son ami : des passans l'avoient trouvé couvert de sang, se traînant

avec effort ; ils lui demandent où il veut se faire porter ? — « Chez Callistrate, chez mon frère, il recevra mon dernier soupir ». Dès que son assassin entend le nom d'Egésippe, il fuit épouvanté, va se cacher dans les ténèbres, au haut de la maison. Cléobuline vole auprès de son frère, pleure sur lui, s'empresse, lui prodigue tous les secours. Cependant Egésippe demande Callistrate ; il veut le voir, le presser dans ses bras avant de mourir. Cléobuline va le chercher, l'entraîne malgré lui. Le traître embrasse son ami mourant, répand des larmes hypocrites sur ses blessures, ose lui demander quel est le scélérat qui a pu commettre un forfait si atroce. — « Je ne sais, mon ami, répond Egésippe d'une voix éteinte, je n'ai pu le reconnoître ; mais je n'ai jamais offensé personne, du moins volontairement : je ne méritois pas un sort si funeste. — Oui, mon cher Egésippe, s'écrioit son bourreau, un monstre seul a pu porter le fer sur vous » ! En prononçant ces mots, il se courboit sur lui, le caressoit, sembloit anéanti de douleur. — « Je meurs moins malheureux, dit Egésippe, puisque je meurs dans les bras de mon ami, de mon frère ; donnez-moi votre main, que je la serre pour la dernière fois ». Callistrate lève sa main glacée, et ose la mettre

dans celle de sa victime. Egésippe ajoute : « Ne pleurez pas ma mort, mon cher Callistrate; consolez-vous, votre douleur m'accable; ayez soin de ma sœur ; et vous, Cléobuline, je vous recommande votre époux, le meilleur de mes amis. Adieu : soyez heureux ». Ce furent ses dernières paroles. Dès qu'il eut expiré, Callistrate s'échappe, forcené de remords, poursuivi des furies, va se jeter sur un lit, se relève, frappe les murs, hurle, s'arrache les cheveux, déchire ses vêtemens. Sa femme l'avoit suivi ; et le voyant ainsi éperdu, frénétique, n'ose avancer, et frémit d'horreur. Callistrate l'aperçoit ; et encore maître de lui-même, composant son visage, s'approche d'elle, et lui dit : « Vous voyez dans quel état me jette la mort d'un ami si cher ; je suis au désespoir : au moins si je pouvois venger votre frère, égorger son bourreau ; mais, hélas ! quel est-il ? je l'ignore ! — Vous l'ignorez ? eh bien ! je le connois ! — Vous ? — Oui, moi ; et je vais le nommer : c'est vous, vous-même : saisissez le poignard, et frappez l'assassin ; aussi-bien vous souillez le jour que vous respirez ». Après cette terrible exclamation, elle s'enfuit de la maison, et va se réfugier chez une de ses sœurs. Callistrate partit cette même nuit de Corinthe, et depuis, je n'ai rien

appris de la destinée de ce monstre exécrable. Sans doute, s'il a échappé à la vengeance des hommes, les feux du ciel l'auront réduit en poudre ».

Nous frémissions tous au récit de cette histoire tragique: on vomit des imprécations contre ce monstre, nommé l'Envie, qui poursuit les talens pour en dévorer la racine, ou l'empoisonner de son écume. Lasthénie demanda alors à Polémon, s'il avoit voyagé à Corinthe. — « Jadis égaré dans le dédale d'une vie licencieuse, j'avois projeté ce voyage; mais aujourd'hui je n'oserois aborder une ville où les courtisanes jouissent, non-seulement des honneurs et de la considération publique, mais où l'on prie Vénus de les conserver et d'en augmenter le nombre ». On pressa ensuite Polémon de lire quelque morceau du traité qu'il travailloit, sur les mœurs, les usages, les caractères des Athéniens. — « Très-volontiers, répond ce philosophe, d'autant plus que, pour mettre la dernière main à cet ouvrage, j'ai besoin de l'exposer aux regards sévères de mes amis et de quelque Aristarque. Mais voilà Protagore qui vient d'éternuer. *Vivez* »! Et chacun, d'après Polémon, répéta : *Vivez!* « Voyons, ajouta Polémon, s'il continue à manger. — Certainement, réplique

Protagore, et à boire ». Aussitôt il avale une coupe de vin. — « Je vous en félicite; car si, dans ce moment, vous eussiez perdu l'appétit, c'étoit d'un très-mauvais augure pour vous. — Je n'en serois pas plus effrayé que du foie d'une victime qui ne seroit pas sain ». Lasthénie demanda alors à Polémon une petite digression en faveur de l'éternument, sur l'origine du compliment qu'on faisoit, et les bons et mauvais pronostics qu'on pouvoit en tirer? — « Volontiers, d'autant plus que cette digression n'est pas étrangère au tableau des mœurs ».

CHAPITRE XXVI.

DE L'ORIGINE DES COMPLIMENS QUE L'ON FAIT A CEUX QUI ÉTERNUENT.

« La coutume de saluer les gens qui éternuent, est très-ancienne et très-répandue. La fable nous dit que Prométhée, ayant formé le premier homme, déroba le feu du ciel, l'emporta dans un petit flacon qu'il mit sous le nez de la statue, pour le lui faire aspirer. Le phlogistique divin pénétra bientôt dans la tête, s'insinua dans les fibres du cerveau, se répandit dans

toutes les veines ; et le premier signe de vie que donna ce nouvel être, fut d'éternuer. Prométhée, ravi de ce mouvement, lui cria aussitôt : *Bien te fasse.* Ce souhait fit sur l'homme une telle impression, qu'il s'en servit toujours dans la même occasion, et le fit passer à sa postérité.

» Aristote et d'autres ont cru voir l'origine de ce compliment dans le respect religieux qu'on avoit anciennement pour la tête, comme la partie la plus distinguée du corps, le domicile et le laboratoire de l'ame. Les Egyptiens et les Grecs pensent que l'éternument est un avertissement divin, pour nous conduire de telle ou telle manière dans différentes circonstances, ou bien le présage de quelqu'événement heureux ou malheureux. Xénophon haranguoit ses soldats, lorsqu'un d'entr'eux éternua ; toute l'armée crut que c'étoit un signe favorable des dieux, et le général offrit un sacrifice en actions de grâces. Un jour que la fidelle Pénélope prioit pour le retour d'Ulysse, le jeune Télémaque éternua si fort, que tout le palais, dit-on, en fut ébranlé ; et cette tendre épouse ne douta plus de l'accomplissement de ses vœux.

» Vous savez que nos poètes croient enchanter les belles, quand ils leur annoncent que les Amours ont éternué à leur naissance. Je connois

une jeune personne qui éternua en écrivant à son amant ; cet incident lui parut si favorable, qu'elle ne douta plus de son amour. Nous autres Grecs nous disons *vivez!* aux personnes qui éternuent ; mais beaucoup de gens, en pareil cas, s'adressent ce vœu à eux-mêmes.

» Il faut considérer le temps et l'heure à laquelle on éternue. Si un convive éternue pendant le repas, et cesse de manger, c'est un pronostic de malheur ; celui qui éternue en se levant le matin, doit bien prendre garde à soi toute la journée. Le temps le plus propice et du meilleur augure pour l'éternument, est depuis midi jusqu'à minuit, et lorsque la lune est dans les signes du taureau, du lion, de la balance, du capricorne ou des poissons : dans les autres constellations, il est d'un mauvais présage.

» Enfin l'éternument est une preuve du bon état, de la santé, de la chaleur et de la force du cerveau. Sous ce rapport, il mérite donc un compliment. D'autres médecins, au contraire, prétendent que c'est une opération violente et dangereuse : en adoptant cette opinion, quoi de plus honnête que de faire un souhait à celui qui éternue (11)?

» Voilà tout ce que j'ai pu savoir sur cet antique usage. On ne peut aujourd'hui éternuer

sans cérémonie; si la mode en passe, je m'y soumettrai de bon cœur. Je vais maintenant vous lire quelques fragmens sur les mœurs de cette ville. Je choisirai au hasard ». Il déroula alors ses tablettes, et lut.

CHAPITRE XXVII.

MŒURS DES ATHÉNIENS.

« Athènes est une ville pleine d'esprit, de grandeur, de légéreté, d'inconstance; et toujours agitée par les factions; elle contient environ trente mille habitans, sans compter les esclaves. Les Athéniens se piquent d'élégance, et leurs mœurs inclinent à la mollesse; ils portent des habits brodés comme les femmes, composent leur teint comme elles, se frisent, se parfument des essences les plus suaves, se mettent des boucles d'oreilles, ont des miroirs de poche, une toilette, un nécessaire; ils se plaignent de la migraine, ressentent des vapeurs, des tressaillemens de nerfs. Les jeunes gens de bonne maison soupent avec les courtisanes, passent leurs journées chez elles, dans les places publiques, ou dans les boutiques des parfu-

meurs, des orfévres et des barbiers, ouvertes à tout venant. Là, ils vont se repaître de nouvelles, dont tout Athénien est avide; ils s'exercent à saisir les ridicules les uns des autres. Nés très-railleurs, ils ridiculisent également le sacré et le profane. Les visites, les promenades, les spectacles remplissent leurs loisirs.

» Leurs importantes occupations sont d'assister aux sacrifices, aux fêtes des dieux, aux assemblées du peuple; de s'étaler au Prytanée avec des habits de mode. Ils courent en foule à l'Odéum, théâtre de mauvaise musique, où des mimes représentent, avec des gestes indécens et des danses lascives, des scènes d'amours coupables. Jeunes gens, hommes faits, magistrats, philosophes, presque tous les gens aisés vivent de cette sorte. Jadis, la plupart des Athéniens alloient pieds nus; mais Alcibiade a introduit une nouvelle chaussure, adoptée par les élégans : ils la mettent sans bas. On trouve dans cette ville des compagnies choisies et des conversations instructives sous les différens portiques. Le peuple se réfugie, sur-tout l'hiver, dans les bains publics; chaque particulier en a dans sa maison, et ils se mettent au bain après la promenade, ou, le plus souvent, avant le repas. Les Athéniens ne couvrent leur tête

d'un grand feutre à bords retroussés, que dans les voyages. Ils vont communément à pied dans la ville, ou aux environs, une canne à la main; mais depuis quelque temps, les gens riches et fastueux ont des litières attelées de mules blanches de grand prix, qu'ils font venir de Sicyone, ou du Péloponèse. Un cuisinier, dans cette ville, est un important personnage. On ne peut s'empêcher de rire, lorsqu'on se rappelle que le gouvernement a accordé le droit de bourgeoisie au nommé Chérips, parce que son père avoit inventé un excellent ragoût aux truffes.

» Les Athéniens, sans s'abandonner à l'ivresse, aiment le bon vin; ils font servir sur leurs tables des cigales, des sauterelles, et même la chair des ânes et des taupes. Pendant l'été, ils font rafraîchir le vin dans la neige. Les fleurs les plus brillantes ornent leur table pendant l'hiver. Chez eux, point de festins sans bouffons. Les jeunes gens s'adonnent à la chasse, à l'équitation, aux baladins. Les Athéniens élèvent beaucoup de paons; ils aiment passionnément toutes sortes d'animaux étrangers. Ils nourrissent des perroquets d'Afrique, des faisans, des pigeons de Sicile, des chiens de Malte et de Lacédémone, des chevaux de Thessalie et de l'Argolide, des mulets du Pélopo-

nèse, et des singes. Leur conversation est légère, frivole et brillante d'esprit. Ils sont durs et polis, civils et médisans, sur-tout envers les femmes; ils s'imaginent qu'on ne peut penser, s'amuser et vivre heureux, que dans leur ville. Ils respectent la naissance, sur-tout de ceux dont les aïeux ont donné de grands exemples de vertu et de bravoure, ou rempli les premières places de la magistrature, gagné des batailles, ou remporté des couronnes aux jeux publics. Cependant ces familles ne jouissent d'aucun privilége exclusif, d'aucune préséance; mais leur éducation leur donne des droits aux honneurs, aux premières places, et le peuple aime à leur en faciliter l'entrée. Le sénat est composé de cinq cents sénateurs renouvelés tous les ans. A la fin de l'année, chaque tribu présente cinquante députés et cinquante suppléans élus par le sort; mais il faut que les candidats soient renommés par des mœurs pures et une conduite irréprochable. Heureux les gouvernemens où ces conditions seroient observées! Mais Athènes aujourd'hui ne remplit ses magistratures que de citoyens avides et pervers. Les députés, avant d'exercer leurs fonctions, prêtent serment de ne donner que de bons conseils, et de se conformer exactement aux loix. La république

leur donne une drachme par jour (dix-huit sous). Ils s'assemblent toute l'année, excepté les jours de fêtes et ceux regardés comme funestes.

» La nature a favorisé les Athéniens des plus beaux yeux du monde, et d'une vue très-perçante [1]. C'est à la perfection de leurs yeux qu'il faut attribuer les progrès qu'ils font dans les arts qui dépendent immédiatement du dessin. Les hommes sont fameux par la beauté des formes, et l'emportent même sur les femmes; tellement qu'on a craint que leur ascendant sur nous n'en fût affoibli. En conséquence, on a établi des magistrats nommés *gynéconomes*, au nombre de dix, pour veiller sur la parure de ce sexe : on exige de lui, qu'aux attraits touchans de la décence, il joigne l'éclat et l'élégance des vêtemens. La rigueur de ce tribunal est extrême ; il impose une amende de mille drachmes aux femmes qui sont mal coiffées ou mal vêtues, et fait inscrire leurs noms dans un tableau exposé au public ; et celles dont les noms y paroissent, sont à jamais perdues dans l'esprit des Grecs.

» Les Athéniens joignent une grande force

[1] Paw prétend qu'ils découvroient à dix lieues de distance les plumes du casque de la statue de Minerve. Le croyoit-il ?

de corps à la beauté des formes : c'est dans le quartier appelé Colitos, que naissent les plus beaux enfans [1]. C'est à la salubrité de l'air et à l'admirable position de nos montagnes, qui nous garantissent du souffle impétueux des aquilons et de l'humide intempérie des vents du couchant, que nous devons ces avantages. On vit ici long-temps, et l'on n'est sujet à aucune maladie endémique. Ce qui contribue encore à la bonne constitution de ce peuple, c'est l'usage habituel du miel, excellent dans l'Attique, preuve certaine de la pureté de l'air. Les Athéniens reçoivent des impressions très-vives de tous les objets : tout parle en eux, les gestes, l'habitude du corps, la force et l'expression de leurs regards. Un observateur prétend qu'à Athènes on parle plus dans un jour, qu'à Sparte dans toute une année.

» Pour entretenir leur santé et leur agilité, ils font grand usage des étuves, dont nous devons l'invention à la fameuse Médée. L'appareil du feu et des chaudières fit imaginer au peuple qu'elle rajeunissoit les hommes en les faisant bouillir : il le crut d'autant plus aisément, que Médée, pour dérouter les médecins, garda strictement le secret de sa méthode. Le genre de

[1] Paw assure qu'ils parlent plutôt que les autres.

mort de Pélias n'est qu'un conte populaire : il fut étouffé par la vapeur du bain (12).

» A l'âge de dix-huit ans, les Athéniens se font inscrire, et prêtent le serment de servir la république jusqu'à celui de soixante (13). Les citoyens seuls sont admis au serment. On compte aujour d'huidans cette ville vingt mille citoyens, dix mille étrangers ; et environ quarante mille domestiques ou esclaves [1]. Le gouvernement veille sur l'éducation de la jeunesse. Les Gymnases ou Palestres sont les lieux destinés aux exercices du corps et de l'esprit : on y apprend la danse, qui donne au corps de la grâce, de la noblesse et de l'aisance ; la musique, qui calme les passions, et adoucit l'âpreté du caractère : mais aujourd'hui très-licencieuse, elle est, ainsi que la danse, une des causes de la dissolution des mœurs. L'équitation et les évolutions militaires sont au nombre des exercices des jeunes gens : quant à ceux de l'esprit, des maîtres leur enseignent la prosodie, la syntaxe, la prononciation de notre langue, leur en font sentir les grâces, les beautés. De-là naît ce goût délicat

[1] Les Athéniens avoient des domestiques à gage, de condition libre, et des esclaves faits prisonniers à la guerre, ou achetés des marchands d'esclaves, qui les tiroient presque tous de la Phrygie et de la Mysie.

des Athéniens, cet amour des beaux vers, dont ils se font un plaisir d'orner leur mémoire, avantages qui leur attirent chez les étrangers un accueil très-distingué.

» Mais le talent auquel ils s'attachent avec le plus de passion, est celui de l'éloquence, qui leur ouvre la porte des honneurs et de la gloire.

» Eschine, un de nos premiers orateurs, plus âgé de seize ans que Démosthène, lui disputoit la palme de l'éloquence ; mais le peuple ayant voulu décerner à ce dernier une couronne d'or, Eschine attaqua à la tribune Ctésiphon, l'auteur du décret : Démosthène se présenta pour le défendre. Les deux rivaux luttèrent avec vigueur, déployèrent toutes les ressources de leur génie. Eschine succomba, et fut condamné à l'exil ; mais le généreux Démosthène, loin d'accabler le vaincu du poids de sa gloire, le força à lui pardonner son triomphe. Au moment qu'il sortoit d'Athènes, il courut au-devant de son rival, lui offrit sa bourse et l'obligea de l'accepter. Eschine, pénétré de ce procédé, s'écria : « Eh ! comment ne respecterois-je pas une patrie, où je laisse des ennemis si généreux que je désespère de retrouver ailleurs des amis qui les égalent » ?

» On sait que Démosthène s'enferme des mois

entiers dans un cabinet souterrain, et que, pour n'être pas tenté d'en sortir, il se fait raser la moitié de la tête : c'est là qu'à la lueur d'une lampe, il compose ses harangues immortelles.

» De l'école d'Isocrate, il est sorti une foule d'orateurs éloquens et de personnages illustres. En parlant de ce grand homme, on ne doit pas oublier que lui seul osa porter le deuil de Socrate aux yeux du peuple qui venoit de l'assassiner (14). L'arbre de la philosophie est aussi cultivé à Athènes; mais on voit éclore sous son ombre une fourmilière de prétendus philosophes, hérissés d'arguties et de paralogismes; gens qui, bigarrés de quelques pièces du manteau du sage, osent débiter ses maximes, ses opinions, qu'ils isolent et appliquent gauchement à leurs systèmes insensés ou pervers. D'autres jeunes gens sont attaqués de la laconomanie; ils affectent les mœurs et le costume des Spartiates; ils portent une tunique fort courte, d'une laine très-grossière, et s'enveloppent d'un grand manteau de la même étoffe. Ils laissent tomber leurs cheveux hérissés et épars. Ils ont une longue barbe, vont pieds nus, ou chaussés d'une sandale de couleur rouge, et marchent armés d'un gros bâton, d'un pas grave et mesuré. Ils mangent couchés sur un lit de bois

bois de chêne, le coude appuyé sur une pierre, ou sur un morceau de bois.

» Les mœurs de cette ville ont déjà souffert de grandes altérations. L'ardeur des plaisirs a succédé à l'enthousiasme des nobles passions, et le dégoût de la vie à l'amour de la gloire. La soif du gain, l'avarice y règnent tellement, que ce vers d'Aristophane,

L'Athénien, en mourant, tend encore la main,

est devenu proverbe. Une mauvaise philosophie, qui ramène tout aux sens, ose débiter en plein théâtre ses maximes funestes. Le poète Alexis est le premier qui ait propagé ces principes épicuriens. « Que parlez-vous, dit-il, du Lycée, de l'Académie ou du Portique, amusement de sophistes, où il n'y a rien de solide ? Jouissons, goûtons les plaisirs de la table ; il n'est rien de plus doux : vertus, honneurs, dignités, vous êtes de vains songes ! la mort, au temps marqué, doit glacer vos sens ; nous n'emporterons que ce que nous aurons bu et mangé. Et que sont aujourd'hui les Périclès, les Codrus, les Miltiade ? rien, qu'un peu de cendre » ! Quelle dépravation ! quelle morale ! l'on ne rougit pas de la publier, et les magistrats le souffrent ! On

trouve ici, à côté de la sagesse et de la magnanimité, la folie et la bassesse ; la liberté à côté de la tyrannie ; l'austérité contrastant avec la volupté ; la philosophie d'Anaxagore et de Socrate, obscurcie par les paradoxes et les subtilités des sophistes. Athènes est aujourd'hui l'école du plaisir et du vice, comme de la littérature et de la philosophie ».

Après cette tirade, que Polémon débita avec véhémence, on l'engagea à se reposer ; il but de l'eau, et mangea un morceau d'ânon.

Lorsqu'il eut fini, Lasthénie lui demanda si, dans la peinture des mœurs d'Athènes, il avoit oublié les femmes ? — « Je n'aurois garde ; mon tableau perdroit son plus grand intérêt, son attrait le plus piquant. Mais pour les peindre, il faut les connoître ; ce qui demande beaucoup de sagacité et une étude très-suivie. Je n'ai fait encore qu'esquisser leur portrait ; en voici quelques traits détachés.

» Les Athéniennes, pour éviter cette censure flétrissante dont je viens de parler, au sujet de l'habillement et de la parure, ont adopté un luxe ruineux et les modes les plus extravagantes. Jamais nation civilisée n'a fait un tel usage du fard ; elles se noircissent les sourcils et les paupières, se peignent les joues et les lèvres

avec le suc de l'orcanète [1] : elles étendent une couche de céruse sur leur sein et sur leur visage. Ces couches sont si épaisses, qu'elles donnent aux femmes, à très-peu près, la même physionomie ; ce qui émousse le sentiment chez les hommes, et les fatigue par l'uniformité. Les Athéniennes poussent si loin la manie des belles tailles, qu'elles se serrent extrêmement, jeûnent pour prévenir l'embonpoint, et emploient des poudres astringentes et ferrugineuses pour prévenir la trop grande croissance du sein, tandis que le corps est fortement comprimé au défaut des côtes. La petitesse du front est chez elles un trait de beauté ; aussi les boucles de leurs cheveux descendent jusque sur leurs sourcils : elles répandent sur leurs cheveux couronnés de fleurs, une poudre jaune. Leur chaussure est très-haute ; c'est une simple semelle qui s'attache sur le pied avec des bandelettes ou des agrafes : cette chaussure est d'or chez les femmes du premier rang. Elles se servent d'éventails, et portent jusqu'à la démence leur passion pour les oiseaux les plus rares : elles ne sortent que voilées. La loi défend aux femmes distinguées de paroître dans les rues pendant le jour,

[1] L'orcanète, nommée ainsi par nos botanistes, donne un incarnat plus foible que le carmin.

à moins de raisons importantes. Alors des esclaves les garantissent des ardeurs du soleil, avec des parasols d'ivoire. La nuit, elles ne peuvent sortir qu'à la lueur d'un flambeau porté par un esclave. Dans les fêtes publiques, elles ne doivent se montrer qu'entourées d'eunuques, d'esclaves d'Ethiopie, ou de femmes esclaves qu'elles louent, ou qui leur appartiennent. Quant à leurs mœurs, la sévérité de nos loix ne peut réprimer la coquetterie. La vigilance et les précautions de la jalousie ne servent qu'à enflammer leur imagination. Livrées à l'oisiveté, aux amusemens, soumises aux influences d'un climat voluptueux, elles font de l'amour et de leur parure, leur principale affaire. Toute leur vertu, toute leur attention consistent à tendre les voiles du mystère sur leurs intrigues ». — « Vous ne les épargnez pas, s'écria Lasthénie : j'oserai pourtant me charger de leur défense. Je ne puis nier quelqu'irrégularité dans leur conduite; mais l'exemple des hommes exténue leurs fautes. La plupart des maris ne songent qu'à avoir des enfans de leurs femmes pour perpétuer leur nom ; ils ne les prennent que pour veiller à leur ménage, et ils réservent leurs égards, leurs empressemens, pour les courtisanes qu'ils entretiennent ». — « Il faut peu

s'étonner de l'influence de ces femmes sur les mœurs : elles sont mieux élevées, plus instruites, parlent plus purement leur langue que les dames d'Athènes; elles fréquentent les écoles des philosophes, tandis que l'éducation de nos dames est tellement négligée, que les agrémens de l'esprit fuient à leur aspect. « Et parce qu'elles n'ont pas cueilli, disoit Sapho, les roses des Muses, on ne parlera point d'elles pendant leur vie, on les oubliera après leur mort, et elles passeront de l'obscurité dans le néant du tombeau ».

CHAPITRE XXVIII.

DE CRATÈS. ANECDOTES. HISTOIRE DES AMAZONES.

PROTAGORE nous donna ensuite pour nouvelle, que les magistrats avoient décrété que le cynique Cratès seroit nourri au Prytanée. Chacun de nous se récria, improuvant qu'un tel homme, inutile à l'état, vécût aux dépens du public. — « Il mérite de la république plus que vous ne croyez, répondit Protagore; il est le médiateur, le juge de tous les débats, de toutes

les tracasseries domestiques ; il s'attache surtout à maintenir la paix entre les époux. Il vient de raccommoder le médecin Nicomaque avec Praxille sa femme. Ce mari jaloux, ayant eu l'imprudence de revenir de l'assemblée du peuple avant la fin de la séance, surprit Praxille et Myson son amant dans une attitude décisive. Enflammé de colère, il court sur son rival, le poignard à la main. Praxille aussitôt s'écrie : « Il ne m'a pas séduite, il a employé la force. — Oui, dit Myson, et j'invoque la loi ». Ces mots arrêtent le bras de Nicomaque. Vous devez savoir que la loi permet au mari de tuer l'amant de sa femme, surpris dans un rendez-vous avec elle ; mais lui défend ce meurtre, lorsque celle-ci déclare que c'est par la violence, et non par la séduction, qu'il a triomphé d'elle ». Je trouvois cette loi fort bizarre. — « Elle est sage, me répond Protagore : l'arme de la séduction est plus dangereuse, plus facile que celle de la force, si rarement possible. Mais l'époux, dans ce dernier cas, a le droit de répudier sa femme, et de faire condamner son complice à une amende considérable en sa faveur. Nicomaque, irrité, ne vouloit faire aucune grâce ; Praxille étoit perdue sans ressource ; elle alloit être exclue des cérémonies religieuses ; elle n'auroit

plus osé se parer ; tout le monde pouvoit la couvrir d'opprobres, et déchirer ses vêtemens. Dans son malheur, elle eut recours à Cratès, lié d'amitié avec son mari, et qui promit ses bons offices. Il va trouver Nicomaque, qu'enflammoient la fureur et la vengeance. « Je ne chercherai pas, lui dit-il, à vous consoler par l'exemple des hommes et des dieux, et par la fatalité qui sème cette ivraie dans le champ de l'hymen : mais quel est celui dont la vertu est la plus ferme ? est-ce celui qui marche plein de confiance au bord du précipice, ou celui qui, tombé une fois, connoît l'écueil où il s'est brisé ?

» Un Spartiate se fit tuer dans une bataille, parce qu'au combat des Thermopyles, un mouvement de foiblesse l'empêcha de prodiguer sa vie. Et qui de nous est inébranlable dans la vertu ? quel stoïcien répondroit de ne jamais faillir ? La foiblesse est inhérente à la nature humaine, comme la gravité à la matière ». Nicomaque traitoit ce raisonnement de paralogisme ; il assuroit que l'homme est né libre, que sa volonté absolue le décide au bien ou au mal, et que l'on étoit vertueux lorsqu'on le vouloit bien. Cratès comprit que sa dialectique et ses prières seroient du temps et des paroles perdus, et qu'il falloit d'autres léviers pour remuer l'ame

d'un mari outragé. Voici ceux qu'il a employés. Il s'est adressé à la jeune Naïs, courtisane très-jolie et très-adroite. Il l'a fait venir chez lui, sous le titre de sa nièce, arrivée depuis peu à Athènes, pour raison de santé ; il l'a revêtue d'habits simples et modestes : sous ce vêtement, Naïs a affecté l'air et le ton d'une villageoise douce et timide. La scène préparée, Cratès est venu vers Nicomaque, lui a montré de l'inquiétude sur la santé de sa jeune nièce, et l'a prié de venir lui donner ses soins. Un médecin ne demande pas mieux que d'exercer ses talens, sur-tout lorsqu'il s'agit d'une jeune et jolie femme. Il court chez Naïs : elle étoit étendue sur un lit, abattue, l'air souffrant. Le disciple d'Hippocrate tâte le pouls, le trouve petit, inégal, intermittent, demande à la malade si elle a des maux de tête, des vertiges ? — « Oui. — Des anxiétés ? — Oui. — Des crampes, des inquiétudes aux jambes ? — Oui. — Des frayeurs ? — Oui, souvent. — Cela suffit, belle Naïs ; je connois la cause de votre maladie, mais nous vous guérirons. Il faut commencer par vous dissiper et vous égayer : le rire et le plaisir sont le premier spécifique de votre état ». Nicomaque dit ensuite à part, en souriant, à l'oncle prétendu, que la maladie de sa nièce étoit causée par un

excès de sagesse, qu'il falloit au plutôt lui chercher un mari. — « Je m'en occuperai, lui répondit Cratès en souriant aussi; mais en attendant, il faut la soulager, et venir la voir souvent ». Nicomaque ordonna des bains de pieds, du lait, des substances végétales, et sortit en promettant de revenir le soir même. Il trouve Naïs avec une seule esclave, qui s'éloigna par discrétion. Elle le reçut avec cette joie douce qu'inspire la présence d'un médecin qui a notre confiance, et cette volupté timide que fait naître la vue d'un objet aimé : son léger vêtement offroit les formes les plus heureuses, et laissoit entrevoir la neige d'un sein charmant. Le jour de la chambre étoit foible et doux : l'intéressante Naïs tournoit souvent ses beaux yeux languissans sur son cher Esculape qui s'enflammoit, donnoit des conseils et des remèdes en bégayant. Elle se plaignoit d'un mouvement de colique ; la main de Nicomaque voulut connoître la cause du mal : elle s'égare ; Naïs soupire, oppose une foible résistance. Nicomaque n'y est plus, la tête lui tourne; il se précipite dans ses bras : elle jette un cri perçant, et Cratès paroît. Quel aspect ! quel coup de foudre ! chacun reste muet. — « Que vois-je ! s'écrie enfin le cynique ; qui ? vous? un homme si sûr, si maître de lui-même,

si inexorable pour les fautes d'autrui, vous abusez de ma confiance, vous venez séduire ma jeune nièce, l'innocence même » ! Nicomaque auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Dans sa stupeur, il veut s'excuser, et la parole expire sur ses lèvres. Enfin Cratès en eut pitié. Après quelques reproches, il lui dit que, plus philosophe et plus indulgent que lui, il consentoit à se taire, à pardonner, pourvu qu'à son tour il pardonnât la même foiblesse à sa femme, et qu'il dispensât le jeune Myson de l'amende qu'il en exigeoit. Le galant Nicomaque se crut trop heureux d'obtenir grâce à ce prix, et la paix fut acceptée et signée.

» Un jour ce même Cratès dit à Gorgias le sophiste, qui exhortoit les Grecs à une paix générale et perpétuelle entr'eux : — « Comment pourriez-vous concilier des intérêts si opposés, vous qui ne pouvez maintenir la paix dans votre maison, qui pourtant n'est composée que de trois individus, vous, votre femme et un esclave » ?

Lorsque Protagore eut cessé de parler, Polémon nous raconta le triste accident de Lysias, philosophe orné des plus grandes connoissances. « Il a eu le malheur de perdre sa femme; il en a été si vivement affecté, que sa mémoire

s'est éteinte tout-à-coup. Il a deux grandes filles auprès de lui, qui l'appellent, le nomment, l'embrassent : il ouvre de grands yeux, ne les reconnoît pas, et repousse leurs caresses. J'ai été témoin de cette triste scène.

» Mais je ne sais si vous connoissez Hyllus le Thessalien, philologue, sophiste, médecin et beau parleur; il n'est ici que depuis quinze jours. Il m'a raconté une anecdote assez plaisante, qui lui étoit arrivée avec le vieux Denis de Syracuse. Ce tyran, dévoré de craintes et de soupçons, comme tous ses pareils, se plaignoit un jour, devant ses courtisans, du nombre des conspirateurs qui l'environnoient. Hyllus, qui étoit présent, lui dit : « Donne-moi un talent, et je t'apprendrai un secret qui te fera découvrir tous ceux qui conjurent ta perte ». Denis promit la somme si le moyen étoit infaillible. Hyllus, à ces mots, le conduit à l'écart, et lui dit: « Fais-moi remettre cet argent tout à l'heure; et les conspirateurs, alors persuadés que je t'ai enseigné le moyen de les connoître, n'oseront plus former de complots contre toi ». Denis, trouvant l'invention heureuse, la ruse très-adroite, fit appeler son trésorier, et lui ordonna de compter un talent à Hyllus ».— « Voici un trait de Philippe de Macédoine, dit

Damo, peut-être aussi plaisant que celui que vient de nous conter Polémon.

» Ce roi, dans une bataille, avoit fait un grand nombre de prisonniers; on les vendoit à l'enchère, lui présent, assis sur une chaise. Ayant, par inadvertance, sa robe un peu trop relevée, de sorte que la situation étoit indécente, un des prisonniers, qui s'en aperçut, s'écria, au moment où l'on publioit son enchère : « Philippe, fais-moi grâce, empêche que je ne sois vendu, car je suis ton ami et celui de ta famille. — De quel côté, répond Philippe, et d'où vient cette amitié entre nous? — Si tu veux le savoir, je te le confierai à l'oreille ». Le roi le fit amener, et le prisonnier lui dit tout bas : « Abaisse le devant de ta robe, car tu montres au public ce que la décence oblige de cacher ». Philippe, enchanté d'un avis donné si adroitement, le fit relâcher soudain, en disant : « Il est vrai, c'est un de mes amis, je l'avois oublié ».

Après ces divers récits, Polémon me demanda si, dans mon voyage en Asie, j'avois vu le fleuve Thermodon [1], et ces fameuses Ama-

[1] Le Thermodon est un fleuve de Cappadoce qui se jette dans le Pont-Euxin; il est célèbre par l'histoire ou la fable des Amazones.

zones, dont Penthésilée et Antiope avoient été reines ; la première, renommée pour avoir combattu vaillamment au siége de Troie; et Antiope, pour avoir osé attaquer Hercule qui la vainquit, et lui fit épouser Thésée, dont elle eut Hippolyte. — « Non, dis-je, je n'ai point été jusqu'au Thermodon; mais en traversant la Cappadoce, j'ai pris des renseignemens sur l'existence et les mœurs de ce peuple de femmes célèbres. Des historiens prétendent qu'elles n'admettent aucun homme dans leurs états, mais qu'elles se rendent une fois tous les ans sur la frontière, pour y recevoir les caresses de leurs voisins; qu'après leur accouchement, elles gardent les filles, et renvoient les garçons à leurs pères. Ils ajoutent qu'elles se brûlent une mamelle pour mieux tirer de l'arc, et conservent l'autre pour allaiter leurs enfans. Sans m'ériger en critique, ces récits me paroissent douteux, ou du moins je crois la vérité embellie par beaucoup de fictions. Mais voici la traduction qui me paroît la plus vraisemblable, telle que je l'ai reçue d'un vieillard du pays, homme digne de foi.

» Les Grecs attaquèrent la patrie de ces guerrières, les battirent complètement, et les emmenèrent prisonnières sur des vaisseaux.

Lorsqu'on fut en pleine mer, elles brisèrent leurs fers, égorgèrent leurs vainqueurs, et s'emparèrent des navires; mais, ignorant la manœuvre, elles voguèrent au gré des vents et des flots. Après une navigation pénible, elles abordèrent à Cremnes, sur le Palus-Méotide [1], ville habitée par les Scythes, nation libre. Elles s'avancèrent dans le pays en le dévastant. Les Scythes, étonnés, prennent les armes, et courent au-devant des ennemis inconnus, qui sembloient descendus du ciel ou vomis par les mers. Ils les attaquent : mais, ayant reconnu le sexe des morts restés en leur pouvoir, ils ne voulurent plus combattre de pareils adversaires. Ils tinrent conseil, et choisirent des jeunes gens en nombre à peu près égal à celui des Amazones, et les envoyèrent camper auprès d'elles, avec ordre d'éviter tout combat, de chercher, au contraire, à les gagner, à s'attirer leur bienveillance; leur projet étant de s'unir avec ces femmes belliqueuses, pour en avoir des enfans. Les jeunes gens suivirent exactement le plan qu'on leur avoit tracé. Les Amazones, voyant qu'on ne cherchoit pas à leur nuire, restèrent

[1] Aujourd'hui mer de Zabache, grand golfe au nord de la mer Noire, dont les bords appartiennent maintenant à la Russie.

dans l'inaction et dans la sécurité. Cependant les deux armées se rapprochoient tous les jours. Des Scythes s'aperçurent que, parfois, une Amazone seule, ou suivie d'une autre, s'éloignoit du camp. Un d'eux les épia, comme on épie la colombe qu'on veut surprendre. Il en vit une isolée, qui entroit dans un bois; il courut après elle et l'atteignit. Celle-ci, loin de s'enfuir ou de le repousser, lui sourit agréablement. Au défaut d'un idiome commun entr'eux, ils se firent des gestes, se parlèrent des yeux; et le plaisir et la nature donnant le signal, cette scène muette finit par l'union la plus intime. L'Amazone s'en trouva si bien, qu'elle fit entendre à son vainqueur qu'elle reviendroit le lendemain au même lieu, avec une de ses compagnes, l'invitant à retourner aussi avec un de ses compagnons; ce qu'il promit. De retour au camp, il conta son aventure, et fut exact au rendez-vous du jour suivant avec un de ses camarades. Ils y trouvèrent l'Amazone et une de ses amies. Elles étoient jeunes et belles, et le temps fut aussi bien employé que la veille.

» Insensiblement ces jeunes Scythes apprivoisèrent toutes ces guerrières, plus fières au combat que farouches en amour. La liaison

formée, les deux camps se réunirent, et chacun prit pour femme celle dont il avoit obtenu les faveurs. Lorsqu'ils commencèrent à s'entendre, les Scythes proposèrent à leurs épouses de se joindre au reste de leur nation, et de vivre tous ensemble. — « Nous ne pourrions, dirent-elles, nous accorder avec les femmes de votre pays : leurs coutumes diffèrent trop des nôtres. Nous tirons de l'arc, nous lançons le javelot, nous montons à cheval, et nous n'avons point appris les ouvrages de notre sexe. Vos femmes, au contraire, ne connoissent que les occupations et les travaux du leur; elles ne quittent jamais leurs chariots (15). Mais, puisque vous voulez resserrer et continuer notre hymen, quittons cette terre, et allons nous établir au-delà du Tanaïs ». Les Scythes y consentirent; et ayant traversé le fleuve, ils marchèrent pendant trois jours vers l'orient, et arrivèrent dans le pays qu'ils habitent aujourd'hui, sous le nom de Sauromates. Les femmes ont conservé leurs anciens usages; elles montent à cheval, vont à la chasse, tantôt seules, tantôt avec leurs maris, et les suivent aussi à la guerre. Le vêtement des deux sexes est le même. Quant au mariage, ils ont réglé qu'une fille ne pouvoit se marier qu'elle n'eût tué un ennemi.

Beaucoup

Beaucoup vieillissent et meurent sans avoir mérité un époux ».

Après ces diverses narrations, Damo et Lasthénie récitèrent des scènes et des vers de plusieurs poètes. Polémon nous dit, à propos du plaisir dont nous jouissions dans ce repas, que le sage ne devoit pas imiter le vulgaire, qui attend la fête de Saturne, de Bacchus ou de Minerve, pour se livrer à la joie. « L'ame, disoit-il, se porte d'elle-même aux objets doux et agréables : si elle entend des instrumens de musique, le chant mélodieux des oiseaux; si elle voit un beau ciel, un site heureux et champêtre, de jeunes animaux jouer avec gaieté et folâtrer sur l'herbe, elle s'épanouit, respire une joie douce et paisible. Laissons le méchant s'attrister, calomnier la vie. Carnéade disoit que, comme les boîtes où l'on a mis de l'encens, retiennent encore la bonne odeur après qu'on l'a enlevé, ainsi le sage, conservant le souvenir de sa vertu et de ses bonnes actions, doit être heureux chaque jour de son existence. « Oui, s'écria-t-il, ce monde est un temple digne de la majesté d'un dieu suprême, et la vie une fête perpétuelle pour l'homme de bien »!

Il nous cita, à ce sujet, quatre vers que Solon avoit faits dans sa vieillesse; « car ce grand, ce

grave législateur, nous dit-il, étoit aussi ami des plaisirs que de l'ordre et des loix ».

« Bacchus, ranime-moi du feu de ton ivresse;
Sur mes cheveux blanchis, jouez, jeunes Amours;
Muse, de quelques fleurs couronne ma vieillesse,
Et que ton luth divin charme mes derniers jours ».

CHAPITRE XXIX.

DE LA VILLE D'ATHÈNES. ACHAT D'UN ESCLAVE. DE TIMON LE MISANTROPE. REPAS PUBLIC. DE LA CAMPAGNE D'ATHÈNES. MORALE DE LASTHÉNIE.

Le soir, Lasthénie me proposa de la suivre le lendemain à la ville, où elle alloit acheter un esclave. Nous partîmes de grand matin; nous arrivâmes par le chemin de l'Académie; il est bordé de cyprès. « Vous ne pouvez faire un pas ici, disoit Lasthénie, sans fouler la cendre d'un héros. Voilà l'autel des Muses, celui de Mercure, de Minerve, d'Hercule. Ce grand olivier qui est à votre droite, est le second né dans l'Attique. Ces tombeaux sont ceux de Trasybule, de Périclès, de Chabrias, de Phormion. Ici, sont les cénotaphes de nos braves

guerriers morts dans les combats; leurs noms et leurs pays sont gravés sur les petites colonnes qui sont auprès ». En entrant dans Athènes, je lui dis : « Je trouve votre ville assez mal bâtie; les rues y sont étroites, point alignées, d'une irrégularité frappante; les maisons sont chétives, peu commodes, excepté quelques-unes. Ces escaliers qui donnent sur les rues, ces appartemens supérieurs, bâtis en saillie, défigurent les façades, offusquent la vue, et gênent la circulation de l'air. Je n'aime pas non plus ces Hermès de pierre, de forme cubique, placés aux portes des maisons; je préfère ces autels couverts de gazon qui les touchent, ils sont bien plus agréables à l'œil. Vous n'avez qu'une fontaine[1]; on y supplée, il est vrai, par des puits et des citernes. Enfin, je cherche Athènes dans Athènes. — Vous ne faisiez pas toutes ces observations il y a trois ans; on voit que les voyages vous ont formé le goût. A ce sujet, je vous dirai qu'un plaisant, entrant dans cette ville, et trouvant à la porte un temple consacré à deux divinités, s'écria : « Il faut que je m'en retourne; car, puisqu'on

[1] Il n'y avoit qu'une fontaine, c'est-à-dire une source; mais par neuf canaux souterrains, elle distribuoit de l'eau dans plusieurs quartiers de la ville.

loge ici deux dieux ensemble, je n'y trouverai pas de logement pour moi » ! Il est certain que tout respire dans cette ville la simplicité ; mais la magnificence brille dans les portiques, les temples, les édifices publics. Cimon a fait planter ces beaux platanes qui décorent la grande place de l'Académie, qui étoit un lieu aride et nu ; il en a fait un bocage délicieux arrosé de belles fontaines, percé de plusieurs grandes allées couvertes, et de longues lices pour les courses. D'ailleurs, la noblesse d'Attique, qui aime beaucoup la vie champêtre, déploie son faste et son goût dans les maisons de campagne. C'est là que vous voyez une heureuse distribution unie à l'élégance, les appartemens les plus frais, les plus voluptueux, et des jardins dignes d'être le temple de la nature ».

Arrivés dans la place publique, où se vendent les esclaves, Lasthénie me dit : « Voilà l'autel de la Pitié, que les Athéniens seuls honorent d'un culte particulier. Cette divinité si respectable nous apprend à compatir aux malheurs de nos semblables, et à supporter les nôtres avec courage et résignation. Le culte de cette déesse, et les autels que les Athéniens ont élevés à la Pudeur, à la Renommée et à la Vigilance, prouvent qu'ils sont le peuple le plus

religieux de la Grèce ». Les esclaves de tout âge, de tout sexe et de toute nation, étoient entassés au milieu de la place. Dès que Lasthénie eut parlé au marchand, il fit ranger sa troupe en rond, et lui ordonna de danser ; c'étoit pour nous faire juger de leur vigueur et de leur agilité. Ces malheureux sautèrent, gambadèrent de toute leur force; lorsqu'ils se ralentissoient, le maître les ranimoit avec des verges. Lasthénie fit bientôt cesser cette triste danse, marchanda un jeune Scythe, d'une figure douce et spirituelle, et demanda au marchand quels étoient ses défauts corporels et autres [1]. — « Il craint la fatigue, répondit le marchand; il est d'une humeur triste; souvent, au lieu de travailler, il s'amuse à chanter des pœans amoureux et mélancoliques, qui attristeroient les hiboux; mais avec des verges, vous le corrigerez aisément ». Lasthénie le choisit, malgré ces inculpations, en me disant : « La Pitié, ici présente, me parle en sa faveur; d'ailleurs, je préfère l'esprit à la matière. Je me flatte que mes soins, la douceur de sa servitude lui rendront la gaieté, et peut-être le bonheur.

[1] Les marchands d'esclaves étoient obligés de déclarer les vices et les défauts qu'ils leur connoissoient; autrement le marché étoit résilié.

Il cultivera mes fleurs et mes laitues, et je cultiverai sa raison et son cœur ». Elle le paya six cents drachmes. Je lui parlai alors d'une branche de commerce si cruelle et si flétrissante pour l'humanité. Elle m'avoua qu'elle en avoit gémi souvent; que l'esclavage outrageoit la nature, dégradoit également l'acheteur et le vendeur; mais que cet abus étoit presqu'impossible à réformer. Ce commerce est considérable dans la Grèce ; l'Attique seule compte quatre cent mille esclaves : ce sont eux qui labourent les champs, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, et sont chargés de tout le détail du service. Ceux qui sont mieux élevés et plus heureux, s'adonnent aux arts, cultivent des talens. On doit rendre justice aux Athéniens, ils ne traitent pas leurs esclaves avec la même sévérité que Sparte traite les ilotes. Ici, nul maître n'a le droit d'attenter à leur vie : il peut seulement les charger de fers, les condamner à tourner la meule, leur interdire le mariage, et les séparer d'avec leurs femmes. Si des maîtres barbares exercent sur eux des actes de cruauté, ils peuvent se réfugier au temple de Thésée : dans cet asile, ils demandent un maître plus doux, et souvent ils l'obtiennent. Ils sont obli-

gés d'avoir la tête rase, qu'ils couvrent d'un bonnet; et leur tunique ne peut passer le genou. La loi défend, sous des peines très-graves, de maltraiter l'esclave d'un autre. Ils peuvent, par des services rendus, ou par un pécule, fruit de leur industrie ou de leur économie, acheter leur liberté; mais s'ils en abusent, si un maître prouve en justice que son esclave a manqué de reconnoissance, il le reprend et le remet aux fers, en lui disant: « Sois esclave, puisque tu ne sais pas être libre ».

Pendant cet entretien, nous vîmes arriver un homme bizarrement vêtu, suivi de la foule. Lasthénie le reconnut, et me dit: « Voilà Timon le misantrope; on le voit rarement dans la ville, c'est un hibou qui craint le grand jour: il hait les hommes, et les fuit comme des bêtes féroces. Mais je veux l'observer. Oh! oh! il monte à la tribune; écoutons. « *O Athéniens*, crie-t-il d'une voix de Stentor, *j'ai un figuier à ma campagne, où plusieurs de vous se sont déjà pendus: je veux le couper pour bâtir à sa place; si quelqu'un de vous veut profiter de cette commodité pour s'y pendre, qu'il se dépêche; je ne lui donne que vingt-quatre heures* ». Après cette courte harangue, il descendit de la tribune et se retira tran-

quillement. Le peuple, loin de s'offenser de cette saillie d'humeur, en rit beaucoup, et accompagna Timon avec des battemens de main.

En traversant les rues avec Lasthénie, j'y vis nombre de tables dressées et couvertes de mets. « Quelle fête, ou quelle réjouissance, lui dis-je, occasionne ces repas? — Avez-vous oublié qu'à chaque nouvelle lune, les riches dressent des tables pour le petit peuple, en l'honneur de la déesse Hécate? Tous ceux que vous voyez accourir et manger de si bon appétit, sont nourris aux dépens de la ville; ce sont des malheureux qui n'ont ni de quoi vivre, ni de quoi travailler. Cette ville est populeuse : l'Attique peut mettre vingt mille hommes sous les armes. Je ne parle pas des étrangers qui, loin d'être naturalisés, sont obligés de se choisir des protecteurs parmi les citoyens, et de payer un tribut annuel de douze drachmes (dix livres) par tête pour homme, et de six pour femme ». Je ne quittai pas Lasthénie de tout le jour, et ce jour eut pour moi la rapidité de l'éclair. Quelle situation plus délicieuse que celle d'être auprès d'une femme que l'on aime, dont la conversation est animée et embellie par les grâces de l'esprit, par une instruction brillante

et solide, et par le charme touchant de la modestie et de la douceur !

Cependant quelqu'inquiétude altéroit mon bonheur : elle ne me parloit jamais que d'amitié, écartoit avec soin les souvenirs les plus doux ; et toute expression un peu tendre donnoit à son visage une teinte d'austérité. Nous devions aller le lendemain nous promener ensemble ; je résolus de la conduire aux mêmes lieux que nous parcourions au commencement de nos amours, dans cet asile agreste et solitaire, où je cueillis le premier baiser, où son regard et sa bouche me promirent mon bonheur. Les premières faveurs de l'amour, quoique légères, laissent de si profondes impressions, que le moindre souvenir éveille notre sensibilité, et souvent le feu de nos désirs.

Nous partîmes de grand matin, et traversâmes le Pédion, ou la campagne d'Athènes. Lasthénie m'en faisoit remarquer les beautés. « Elle est arrosée, me disoit-elle, par le Céphise, l'Eridan et l'Ilyssus (16). L'Ilyssus est consacré aux Muses et à plusieurs autres divinités. On voit, sur ses bords, une chapelle à Borée qui enleva Orithie, et un autel dédié aux Muses; un temple de Cérès, et celui de Diane, où l'on sacrifie quantité de chèvres. Admirez ce

que peuvent le travail, l'industrie, un bon gouvernement et la salubrité de l'air. Ce pays, hérissé de montagnes et de rochers, présente cependant le tableau le plus riant, le plus animé; par-tout des bourgs, des hameaux riches d'une population nombreuse. Voyez cette quantité d'oliviers touffus, qui forment une forêt immense; ces collines sont couvertes de vignes, de bois d'érable, de cèdres, d'arbousiers et d'arachnés. Ces majestueux platanes qui bordent l'Ilyssus, ont souvent prêté leurs ombres au divin Socrate : c'est là sans doute qu'il faisoit descendre la philosophie du ciel, pour la guider dans les routes tortueuses du cœur humain. Mais ce qui m'intéresse le plus dans ce magnifique tableau, c'est l'aspect et la destinée des hommes. Je m'approche souvent des gens de la campagne; j'entre dans les villages, je ne vois que des hommes heureux, ou du moins exempts de soucis et de peines. Le laboureur, en conduisant sa charrue, fredonne une chanson : l'artisan jouit en s'occupant de son travail; et le philosophe, en méditant, sous ces ombrages, sur les misères de la vie humaine, en plaignant nos malheurs, est heureux lui-même. Mais venez voir l'épitaphe de ce tombeau voisin : *J'ai passé ma vie à manger, à boire et à médire de tout le monde.*

— Comment se nommoit cet honnête homme? — Timacréon. Il étoit athlète, poète très-vorace et très-satirique : ce fut Simonide qu'il avoit déchiré dans ses vers, ainsi que Thémistocle, qui lui fit cette épitaphe. — Quoique ce portrait ne soit pas celui de toute l'espèce humaine, l'épitaphe conviendroit à bien des gens ».

Tout en égarant nos pas et nos discours, j'avois conduit Lasthénie dans l'enceinte des rochers, où mon amour et ma victoire sur le taureau furent récompensés du premier baiser. En y entrant, une douce mélancolie investit mon cœur ; mes regards attendris se fixèrent sur le gazon où jadis nous nous étions assis. — « Qu'avez-vous? me dit Lasthénie; vous paroissez rêveur? — Oui, je le suis, une tendre réminiscence me représente l'époque la plus fortunée de ma vie. L'avez-vous oubliée? Avez-vous mangé de ce lotos dont parle Homère, qui fait perdre la mémoire? — Non ; ces lieux, leur danger me sont présens encore, le souvenir m'en est cher. — Ces rochers sont les mêmes, cette onde suit toujours la même pente, ces arbres élevés nous prêtent encore leur ombrage; rien n'a changé, Lasthénie seule n'est pas la même ». Elle ne répondit rien. La tête

baissée, elle s'abandonnoit à ses réflexions. « Regardez, lui dis-je, cette inscription que ma main a gravée sur cette roche : *Si ma vie duroit autant que ces rochers, j'aimerois toujours Lasthénie.* Et celle de ces arbres : *Arbres, croissez pour couvrir Lasthénie ; croissez avec mon amour.* Lisez encore ces deux vers écrits au front de cette Naïade qui épanche ses eaux :

« Seul avec Lasthénie en ces sauvages lieux,
Elle seroit pour moi l'univers et mes dieux ».

Lasthénie lisoit et gardoit le silence : un soupir sortit du fond de son cœur. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre, et je lui parlai le langage le plus tendre de l'amour. Je lui jurai que je l'aimois plus que jamais. « Mon cher Antenor, me dit-elle enfin, dans quel trouble vous me jetez ! quel ressouvenir ! Vous êtes le seul homme qui ayez rempli mon cœur ; soit sympathie, soit foiblesse, illusion des sens, besoin de l'ame, un charme impérieux m'entraîna toute entière vers vous. Ma résistance fut foible : à trente ans je payai mon tribut à l'amour. Je tire le rideau sur le passé ; mais depuis j'ai beaucoup réfléchi sur cette passion, peut-être indifférente par sa nature, mais criminelle quand

elle blesse les loix et la moralité. Si la loi attache une flétrissure aux jouissances de l'amour, quel frein arrêtera, dans la pente des vices, une femme qui brave les loix de la modestie et de la pudeur? Les vertus se tiennent toutes; une seule détruite, les autres s'écroulent insensiblement. Qui dédaigne l'opinion publique sur un point, bientôt ne rougira plus d'aucun vice. Ainsi, mon cher Antenor, laissez-moi oublier mes égaremens; renfermons nos sentimens dans le cercle de l'amitié; ma résolution est inébranlable : une rechute m'aviliroit à mes yeux, et je ne vous pardonnerois pas d'y prétendre ». Je connoissois trop bien la fermeté de son caractère pour me flatter d'ébranler ou de modifier ses principes : mais plus enflammé encore par l'attrait de tant de vertus, je lui offris de lier nos deux cœurs des nœuds de l'hymen. — « Si je vous répondois sur-le-champ, ma réponse seroit un refus; mais puisqu'il s'agit, dites-vous, de votre bonheur, et sans doute du mien, je vous demande vingt-quatre heures de réflexion; ce n'est pas trop pour un sujet aussi grave. Continuons notre promenade, et parlons d'autres choses.

» Voyez-vous, sur votre droite, cet édifice qui s'élève à mi-côte, au milieu d'un bois de

cyprès ? C'est le temple d'Esculape ; allons le visiter ? — Croyez-vous que ce dieu me guérisse de mon amour ? — Pourquoi non ? il a bien ressuscité Hippolyte. Croyez-vous plus facile de rendre la vie à un mort, que d'éteindre l'amour dans le cœur d'un homme ?

Nous traversâmes le même lieu où jadis j'avois combattu et terrassé le taureau qui couroit sur elle. Je m'arrêtai, et soupirai. — « D'où vient ce soupir, me dit-elle ? — Vous souvient-il de ce champ de bataille et du monstre qui menaçoit vos jours ? — On n'oublie point de pareils traits de bravoure, et sur-tout un service aussi important. — Que n'ai-je à lutter contre le minotaure ou l'hydre de Lerne, et obtenir le même prix de ma victoire ! — Le combat seroit plus dangereux, et le salaire moins doux. Les secondes faveurs de l'amour ressemblent aux liqueurs évaporées, elles ont perdu de leur séve et de leur parfum ».

CHAPITRE XXX.

RENCONTRE D'ARISTON. SON HISTOIRE.

Un homme, très-modestement vêtu, s'avançoit alors vers nous. — « Voici, me dit Lasthénie, un philosophe assez original; vous allez le juger ». Elle lui demanda, en l'abordant, ce qu'il devenoit, ce qu'il faisoit de son temps. — « Je le passe à ouvrir les yeux, à voir, à prêter l'oreille, à avoir la santé, la liberté et le repos; et dans ce moment je m'achemine vers la maison de ce fou de Théophraste. — Fou! s'écria Lasthénie, quelle épithète! Ignorez-vous qu'une loi de Solon défend de mal parler des morts? — N'importe, j'appelle fou tout homme qui s'amaigrit, se tue à travailler, à composer. J'appelle fou ce Carnéade, qui s'enfonçoit tellement dans l'étude, qu'il négligeoit le soin de son corps, laissoit croître ses cheveux et ses ongles, oublioit même de manger, au point qu'il falloit que sa servante lui mît les morceaux dans la bouche; et tout cela pour surcharger sa mémoire d'une érudition fastueuse, qu'un rien, un instant, nous fait oublier. J'ai connu un cer-

tain Hermogène, grand rhéteur et prodigieux pour son âge, car il commença à professer à l'âge de quinze ans ; à dix-huit, il composa sa rhétorique, ouvrage très-estimé ; et par un malheur étrange, à vingt-quatre ans il fut frappé d'une telle paralysie morale, qu'il perdit tout souvenir du passé ; et sa mémoire, comme le tonneau des Danaïdes, ne peut plus rien conserver. C'étoit bien la peine de s'abîmer de travaux, d'user sa jeunesse dans l'étude, pour tomber dans l'imbécillité. — Mais Théophraste a conservé la mémoire, le jugement, jusqu'au dernier moment de sa vie. — Mais il est mort: à quoi lui servent aujourd'hui ses travaux et sa prétendue gloire ? Nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir ; les vrais biens sont ceux de la nature : le ciel, la terre, la campagne, voilà les sources intarissables de nos jouissances. Le poète Callimaque disoit avec raison qu'un gros livre étoit un grand mal. Désormais le monde sera mon livre, et l'expérience mon maître. — Mais, vous, grand détracteur de l'étude et de la science, vous avez cependant consumé nombre d'années dans les travaux littéraires. — Oui, soit passion ou démence, ce qui est synonyme, à force d'étudier, j'étois devenu plus maigre que l'oiseau de Minerve.

Minerve. Un de nos philosophes disoit que, dans sa vie, il s'étoit repenti de trois choses ; la première, d'avoir confié un secret à sa femme ; la seconde, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvoit aller par terre ; et la troisième, d'avoir passé un jour sans rien faire. Eh bien ! moi, j'ai commis aussi trois grandes fautes ; la première, d'avoir pâli sur des livres pendant cinq ans ; la seconde, de m'être marié ; et la troisième, d'avoir accepté un riche héritage. — Mais pourquoi vous repentir du mariage, vous, sur-tout, qui aviez une femme douce, aimable et jolie ? — La chaîne la mieux dorée n'est pas moins une chaîne, et la femme la plus aimable n'est pas moins une femme. — Mais en quoi vous incommodoit une succession, que vous envoyoit la bonté des dieux ? — Dès ce jour, les soucis, la gêne, les travaux, la crainte, l'avarice entrèrent dans mon logis. Quel fardeau que l'opulence ! Des comptes éternels à régler, des esclaves à surveiller, des procès à soutenir, des débiteurs à poursuivre, des bâtimens à réparer, à édifier, des terres à faire valoir. Si je voulois voyager, la moisson, la vendange, les semailles m'enchaînoient tour-à-tour. Si je voulois dîner, mes cuisiniers n'étoient pas prêts. Rassasié par l'abondance, l'appétit me manquoit ; je ne digé-

rois plus. Dans ma maison, dans les rues, j'étois entouré de prétendus amis qui m'importunoient tout à l'aise. A la moindre incommodité, parens et médecins m'enveloppoient et m'empêchoient de me guérir à ma manière. Enfin, fatigué de mes richesses, de mes livres et de ma femme, je pris un beau jour le parti irrévocable de secouer mon fardeau, et de briser tous mes liens. Je commençai par ma femme : je connoissois un jeune homme de ses alliés qui l'avoit aimée; mais plus chargé d'amour que d'argent, les parens l'avoient rejeté. J'allai le trouver, et lui dis sans préambule : « Je sais que ma femme vous plaît, et je viens vous offrir sa main ; je connois votre fortune, je me charge des frais, et vous donne en présent de noces une métairie assez considérable que j'ai à Brauron, au pied du mont Pentélique qui nous fournit un si beau marbre ». Alors, sans attendre son balbutiement de reconnoissance, je le pris par la main, et le menai chez ma femme. « Voici, lui dis-je en entrant, Phidippe, votre nouvel époux ; il est doux, honnête; il vous aime, il vous convient : suivez-moi, allons chez le magistrat demander le divorce ». Muette de surprise, elle ne répondoit rien. J'ajoutai : « Je vous laisse avec lui, expliquez-vous, arrangez-vous; je

vais présenter ma requête au tribunal, et vous faire sommer d'y comparoître ». A mon retour, nos amans étoient d'accord, et le mariage se fit.

» Débarrassé de ce lien, j'avois encore ma fortune sur les bras. J'invitai à dîner mes deux frères, qui, peu riches, voyoient peut-être mon opulence avec quelqu'envie, et me croyoient le plus heureux des hommes; car le sage seul connoît le néant des richesses. J'appelai à ce festin la plupart de mes amis : il fut splendide et abondant. Le lieu de la scène étoit ma plus belle maison de plaisance. Le buffet, la table étaloient tous mes vases d'argent et de vermeil; Bacchus épanchoit ses trésors; chacun louoit à l'envi ma magnificence, la délicatesse des mets.

» A la fin du repas, on apporta un vase de vermeil superbe, avec son couvercle. Tous les convives s'étonnèrent à l'aspect de cette huitième merveille; mes frères sur-tout l'admiroient, exaltoient la matière et le travail. Je leur répondis que, puisque ce vase leur paroissoit de quelque prix, je les priois de l'accepter, avec tout ce qu'il contenoit. Enchantés du cadeau, ils s'empressèrent de l'ouvrir : ils le croyoient plein d'or; ils n'y trouvèrent que de vieilles tablettes. Je m'aperçus de l'affoiblissement de leur hilarité, et m'en amusai. Cependant je priai

un ami, beau lecteur, de nous lire le contenu des tablettes. Quelles furent la surprise de l'assemblée et la jubilation de mes frères, quand ils entendirent que c'étoit une donation que je leur faisois de toute cette orfévrerie, de tous mes meubles, de tous mes biens, ne me réservant qu'une simple métairie, ornée d'un petit bois et d'une fontaine, quelques vases d'argile et une belle statue de marbre, placée au milieu du bois, que j'avois élevée à la Nature! Mes frères, interdits, embarrassés, ne savoient s'ils devoient accepter ou refuser. Ils me pressèrent de rétracter mes bienfaits, ou du moins de m'en réserver une portion plus considérable. — Non, leur dis-je, ma résolution est fixe, et voici sur quelle base elle est appuyée. Un jour le sophiste Antiphon aborda Socrate qui étoit au milieu de ses disciples, et lui dit : « Je pensois que la philosophie devoit servir à rendre les hommes plus heureux, et il me semble que vous vous écartez de ce principe; votre manière de vivre est pire que celle du moindre esclave; il n'est point de nourriture, point d'habillemens plus misérables que les vôtres : d'argent, vous n'en touchez jamais, et cependant l'argent réjouit celui qui le possède, lui procure des distinctions et une foule de plaisirs. En vérité, So-

crate, si vos disciples suivent votre exemple, vous leur aurez appris une vie triste et malheureuse. — Je vois bien, Antiphon, répondit Socrate, que vous aimeriez mieux mourir que d'en mener une pareille. Mais trouvez-vous que je manque de rien? voyez-vous que je me plaigne du froid, du chaud, de la faim, de la soif? Vous croyez que le bonheur consiste dans la magnificence; et moi je crois que celui qui a le moins de besoins approche le plus de la divinité : tous ces gens que vous nommez riches et heureux, sont fort contens lorsqu'ils font quelque profit; croyez-vous que les jouissances de la vertu soient moindres »? Lasthénie interrompit Ariston pour lui demander s'il n'avoit pas imité certains rois, qui s'étoient repentis, plus d'une fois, d'avoir abdiqué leur couronne? « Jugez si je puis nourrir quelques regrets. A présent, je vais seul où je veux, au marché, à la place, à la promenade, à pied ou à cheval; je dîne à la campagne, à la ville, sous un figuier ou dans ma chambre, et à l'heure qu'il me plaît. Ai-je sommeil? je vais me coucher; je me lève tard ou tôt, à ma volonté; je travaille mon jardin, j'ouvre un livre, ou je reste profondément oisif, suivant mon caprice. Si j'ai chaud, je prends le frais; ai-je froid, je me chauffe : suis-je fatigué

de la ville, je me sauve dans mon petit bois, où je vis et je règne; et guéri radicalement de mon ambition et de mon avarice, je m'écrie, comme mon maître Socrate, en jetant les yeux sur l'appareil de la magnificence et du luxe : Que de choses dont je n'ai pas besoin » !

CHAPITRE XXXI.

MAISON DE THÉOPHRASTE. SES MAXIMES, SES OPINIONS. DE LA MOUCHE D'ARISTON. DU TEMPLE D'ESCULAPE ET D'UNE SCÈNE QUI S'Y PASSE.

Nous étions parvenus à la maison de Théophraste, qu'occupoit un ami d'Ariston. Nous entrâmes d'abord dans un petit jardin où étoit l'image d'Aristote; nous parcourûmes ensuite un portique orné de cartes de géographie : de là nous allâmes au Musée, où ce philosophe donnoit ses leçons d'histoire naturelle. Nous lûmes sur le fronton de la porte cette inscription qui étoit au temple de Délos : *La justice est ce qu'il y a de plus beau parmi les hommes ; la santé ce qu'il y a de meilleur, et l'accomplissement de ses désirs ce qu'il y a de plus*

agréable et de plus doux. Autour du Musée on voyoit divers logemens, assez grands pour servir de retraite à plusieurs philosophes. Nous nous promenâmes ensuite dans le jardin, qui étoit agréablement terminé par les rives de l'Ilyssus.

Lasthénie nous quitta, et entra dans un berceau où étoit la statue de Théophraste. Je l'y trouvai dans un recueillement profond. « Qu'avez-vous, lui dis-je? — C'est un moment d'attendrissement, causé par le portrait de mon ancien ami, et un souvenir bien doux. Un jour, j'étois avec lui dans ce berceau; il me dit: « Ma chère amie, je porte le poids de quatre-vingt-dix-neuf ans; j'ai assez vécu pour connoître les hommes: j'ai vu, pendant le cours de ma vie, toutes sortes de personnes de divers caractères; je me suis toujours attaché à les étudier, et mon dessein est de parler de toutes les vertus et de tous les vices. Ce traité sera utile à ceux qui viendront après moi; il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre ». Il n'a point achevé cet ouvrage, quoiqu'il ait poussé sa carrière jusqu'à cent sept ans ».

Nous allâmes ensuite auprès d'un grand bassin. « C'est ici, me dit-elle, où, deux mois avant sa mort, ce grand philosophe me parla

de la courte durée de notre vie. « Il y a dans ce bassin, me disoit-il, des carpes qui ont au moins cent cinquante ans d'existence. Observez qu'elles sont aussi agiles, aussi vives que des carpes beaucoup plus jeunes que j'ai vu naître. Je ne dirai pas, avec certains philosophes, que les poissons sont immortels : tout ce qui a une origine doit arriver à une mort; mais le poisson, vivant dans un élément uniforme, à l'abri des grandes vicissitudes et des injures de l'air, se conserve plus long-temps que les autres animaux; et si les variations de l'atmosphère sont, comme on le prétend, les principales causes de la prompte destruction des êtres vivans, les poissons, moins exposés que les autres animaux, doivent jouir d'une plus longue vie : d'ailleurs, les os des animaux terrestres, leurs parties solides durcissent, s'ossifient avec l'âge, et lorsqu'ils sont absolument obstrués, le mouvement cesse, et la mort suit; au lieu que les arêtes et les os des poissons, étant d'une substance beaucoup plus molle, ne sont pas sujets à ces obstructions qui détruisent la vie, ou du moins ce n'est que par degrés lents et insensibles, qu'ils acquièrent cette solidité fatale. Hélas! ajouta-t-il, j'ai vécu presqu'âge de carpe! Le passé n'est plus rien; demain, après-demain, dans peu de

jours, mon songe sera fini »! Quoiqu'il y ait bien du temps de cette conversation, elle m'est encore présente. Je me souviens aussi qu'un jour je l'attendois dans cette allée voisine; il m'aperçut, et vint à moi d'un pas ferme et pressé : il paroissoit tout rajeuni. « Comment! lui criai-je; quelle vivacité! — Je suis piqué d'une aventure qui vient de m'arriver. Je sors du marché d'Athènes, où j'allois acheter des herbes potagères; j'ai offert mon prix. — Non, étranger [1], m'a répondu l'herbière; j'en veux davantage. — Comment savez-vous que je suis étranger? — Je le vois à votre prononciation. — Je vous avoue, ajouta le philosophe, que je suis étonné et très-mortifié, après avoir vieilli, en cette ville, dans l'étude de sa langue et de son accent, de n'avoir pu acquérir ce que le simple peuple a naturellement et sans peine ».

Au sortir de cette maison, nous nous séparâmes d'Ariston qui refusa obstinément de souper avec nous, parce qu'il alloit faire un repas champêtre à sa métairie. « Je place, dit-il, ma table dans mon petit bois, auprès de ma fontaine; un esclave m'apporte du lait et du vin,

[1] On appeloit étranger, à Athènes, tout ce qui n'étoit point de l'Attique même; et barbares, ceux qui n'étoient pas Grecs.

quelques mets dans des vases d'argile. Il se retire, je réste seul avec la Nature; je bois, je réfléchis, je mange en me promenant, ou couché sur l'herbe : je suis de l'œil les oiseaux qui voltigent sur ma tête, et ce repas délicieux dure quelquefois plus de deux heures ». En le quittant, Lasthénie lui demanda des nouvelles de sa mouche, et s'il la revoyoit encore quelquefois? — « Non; Agnodice m'en a délivré pour toujours ». Quand nous fûmes seuls avec Lasthénie, je lui demandai l'explication de cette mouche. — « Vous avez dû voir que cet homme est marqué au coin de la singularité; il vous a dit que, pendant cinq ans, il s'étoit exténué à force d'étudier. Quand il vouloit travailler, il se couchoit à terre, sur le ventre, entouré de ses livres; alors il croyoit voir une mouche qui venoit se reposer sur son nez : il avoit beau la chasser, elle revenoit toujours, et le mettoit au désespoir. Les plus habiles médecins furent consultés; mais leur science et leurs remèdes ne purent faire déguerpir cette fille du ciel, comme l'appelle un de nos poètes, du nez d'Ariston, ou plutôt de son imagination. Enfin la célèbre Agnodice eut l'honneur de cette cure. Agnodice est une femme de beaucoup d'esprit, qui avoit un penchant si invincible pour la médecine,

qu'elle se travestissoit en homme pour assister aux leçons d'Hiérophile. Les dames d'Athènes s'intéressèrent avec tant de chaleur à cette élève d'Hippocrate, qu'elles firent abroger en sa faveur la loi qui prohiboit à leur sexe l'exercice de cette profession. Or, cette femme habile fut consultée pour Ariston par un de ses amis. Elle se chargea de la destruction de la mouche. On l'annonce, on la mène chez Ariston. Il lui demande ce qu'elle voit sur son nez? « Une mouche », répond hardiment Agnodice. Par ce mensonge officieux, elle inspira de la confiance à son malade. Ensuite, avec l'air grave et profond d'un médecin qui veut connoître les effets et les causes, elle lui fait des questions relatives aux habitudes de cette mouche, à son importunité, aux heures où elle revenoit. D'après cet éclaircissement, elle lui ordonne des potions innocentes, sous prétexte de le purger. Enfin un beau jour elle lui annonce qu'elle vient extirper la mouche. Elle tire un petit couteau de sa poche, le lui passe légèrement sur le nez, et lui montre une mouche qu'elle tenoit cachée dans sa main. Ariston s'écrie : « La voilà ! je la reconnois ; c'est la même qui me tourmente depuis si long-temps » ! C'est ainsi que ce disciple du dieu d'Epidaure le guérit de sa vision : tant

il est vrai que l'imagination est une magicienne qui nous présente des fantômes que nous prenons pour des réalités » !

Nous allâmes, avec Lasthénie, au temple d'Esculape. Nous y trouvâmes quelques hommes et un nombre infini de femmes. La statue du dieu est couverte d'une tunique et d'un manteau de laine blanche : on ne voit que son visage, ses pieds et ses mains. — « Quelle est cette statue qui est auprès du dieu, enveloppée d'une robe semblable ? — C'est celle d'Hygie sa fille, divinité que j'invoque avec le plus de ferveur ; car ce qu'on appelle en médecine l'*hygiène*, est le vrai principe de la santé ; elle prescrit l'exercice et la sobriété. Observez ces femmes ; elles coupent des tresses de leurs cheveux, et les attachent à la statue du dieu ; d'autres y appendent des tableaux. — Ce sont sans doute des offrandes pour demander à ce dieu la santé, ou pour le remercier de l'avoir obtenue. — Oui, l'on court ici en foule pour solliciter la guérison du corps ; mais personne ne s'est encore avisé d'implorer Esculape, pour avoir un esprit plus doux, une ame honnête, sensible, reconnoissante ; personne ne vient lui demander d'être guéri de la vanité, de l'envie et des autres vices inhérens au cœur humain ».

Dans ce moment, nous vîmes entrer dans le temple une femme richement vêtue, d'un âge mûr, suivie de plusieurs esclaves. Tout le monde porta les yeux sur elle; sa démarche étoit traînante; un air de langueur et de tristesse étoit répandu sur sa physionomie; elle venoit consulter l'oracle. Elle s'approcha lentement, et se plaignit au dieu de l'excès de sa lassitude. — « C'est, répond l'oracle, que vous venez de loin. — Dieu d'Epidaure, que dois-je faire? le soir je suis sans appétit. — Il faut dîner peu. — J'ai de fréquentes insomnies, le sommeil inquiet, agité. — Levez-vous avant le milieu du jour. — Mais je deviens pesante, l'exercice m'accable. — Servez-vous de vos jambes. — Ma vie est triste, et je m'ennuie. — Occupez-vous, travaillez. — Le vin m'incommode, je ne puis le supporter. — Buvez de l'eau. — J'ai des indigestions. — Faites diète. — Je n'ai ni la même force, ni la même santé que j'avois. — C'est que vous vieillissez. — Est-il possible! Mais quel moyen de guérir cette langueur? — Le plus court, Théoxène, c'est de mourir, comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, quel conseil me donnez-vous? est-ce là cette science si vantée, qui vous fait révérer de toute la terre? Je savois tout ce que vous m'ap-

prenez. — Que n'en usiez-vous, sans venir me chercher si loin » !

Cette scène dramatique entre l'oracle et cette femme nous amusa beaucoup. Nous apprîmes de l'une de ses suivantes qu'elle étoit d'Olympie, et fort riche : désolée de vieillir, elle voyageoit par inquiétude, se croyant toujours malade et près de mourir, et elle venoit consulter l'oracle sur ses maux prétendus.

CHAPITRE XXXII.

PETITS INCIDENS. RÉPONSE DE LASTHÉNIE A LA PROPOSITION DU MARIAGE. BEAUX TRAITS DE SON CARACTÈRE.

Lasthénie, en rentrant chez elle, trouva son père alité d'une violente indigestion. Elle fit fermer sa porte; rien n'égale les soins, la tendresse que cette intéressante fille prodigua à l'auteur de ses jours; elle ne le quitta point, oublia tout, lecture, plaisirs, promenades. Elle fut son médecin, car elle étoit versée dans cette science, et le conduisit si bien, qu'en peu de jours cet honnête vieillard eut repris sa santé.

Tant de vertus, de douceur, de sagesse et

d'esprit, m'affermirent dans ma résolution de lier ma destinée à la sienne. Il tardoit à mon impatience d'avoir sa réponse ; mais je la voyois trop affectée de la maladie de son père pour la solliciter. Dès que le danger eut cessé, et que son cœur fut rassuré, elle vint avec sa sœur me joindre dans le jardin : celle-ci s'étant éloignée, je lui rappelai sa promesse, et la décision que j'attendois. — « J'y ai réfléchi ; je ne tarderai pas à m'expliquer. Mais faites attention à la jeune Télésille, comme elle franchit cet espace ; elle revient : je gage qu'elle vous apporte des fleurs. En effet, cette aimable enfant me présenta un bouquet de jasmin et de cassie ; après quoi, sans attendre mes remercîmens, elle disparut. Sa sœur me mena dans le berceau des Grâces, dont le souvenir m'étoit si cher. Il me retraçoit l'heureux moment où je trouvai Lasthénie que je croyois avoir perdue, et que j'accusois d'ingratitude. Je m'assis auprès d'elle ; je pris sa main qu'elle me céda : mon cœur étoit si plein, si ému, que mon esprit étoit sans idées. Lasthénie paroissoit aussi profondément occupée. Nous nous abandonnions l'un et l'autre à la plus tendre rêverie, lorsque tout-à-coup je fus éveillé par le son charmant d'une cithare. Je ne voyois pas le musicien caché derrière le ber-

ceau; et peut-être ce prestige, et la situation de mon ame, ajoutèrent au charme et à l'illusion de la musique. Après l'exécution de plusieurs airs agréables, une jeune voix de femme chanta ces paroles :

AMOUR, que je crains ton empire,
Et tes charmes et tes bienfaits !
Epargne un cœur qui ne respire
Que l'innocence et que la paix.

LE ciel à ton culte est fidèle;
Tu vis, tu règnes dans les cœurs;
Celui d'une foible mortelle
Ne peut accroître tes honneurs.

LAISSE-MOI donc, maître du monde,
Garder ma douce liberté;
Jouir, dans une paix profonde,
Des jours de ma félicité.

S'IL faut pourtant qu'un jour mon ame
D'aimer éprouve le malheur,
Allume en moi si douce flamme,
Que je bénisse ta rigueur.

Cette petite scholie fut chantée avec un goût et une expression ravissante, quoique la voix parût avoir le timbre un peu aigu de l'enfance. Je crus reconnoître celle de Télésille; je sortis tout

tout doucement pour la surprendre ; mais elle m'entendit, et elle s'échappa rapidement.

Je revins à Lasthénie qui me dit en souriant : « C'est une nymphe fugitive, mais nous la fixerons ; laissons éclore son ame : dans quelque temps ce jeune arbrisseau sera l'honneur d'un beau jardin. Sa chanson est un fruit de sa Minerve ; je n'y suis que pour quelques corrections.

» Venons maintenant à la réponse que je vous dois relativement à notre mariage ; j'y ai réfléchi beaucoup ; mon cœur, je l'avouerai, a plaidé votre cause ; il m'offroit un tableau séduisant dans le bonheur de deux époux enchaînés par l'amour, le devoir, la confiance et les mêmes intérêts de fortune. J'ai combattu, j'ai été agitée ; mais enfin la raison a été victorieuse. Le mariage ne convient ni à mon caractère, ni à ma situation, ni à mes habitudes. J'ai fait venir mon père pour soigner sa vieillesse ; j'acquitte la dette la plus sacrée. Ma sœur occupe une partie de mon temps ; c'est une jeune plante que je cultive avec soin et délice. Voici mon régime : été et hiver je me lève avec le soleil ; cinq ou six heures de sommeil me suffisent. Je passe une heure ou deux dans les occupations littéraires. Je donne ensuite quelques momens aux

soins de mon ménage : ces détails qui paroissent si fastidieux à la plupart des gens de lettres, sont plus aisés qu'on ne pense, quand l'ordre est établi et la machine montée. Ce n'est que l'indolence ou la foiblesse d'esprit qui néglige ses affaires, et trouve pénibles des soins qu'une tête bien organisée résout et termine facilement. Xénophon lui-même a écrit sur l'économie domestique. Après ce travail, je vais embrasser mon père ; ensuite je me promène avec Télésille dans le jardin : une allée écartée est notre lycée. Là, nous étudions, nous discutons ; je lui fais réciter des vers, pour orner et former sa mémoire, pour épurer sa prononciation. Un cadran horizontal, dont la connoissance nous vient de Babylone, règle le temps de nos leçons ; ensuite nous allons rejoindre mon père ; nous prenons le repas du matin : des fruits, du laitage, du miel sont nos seuls alimens jusqu'au soir, où, selon l'usage des Athéniens réglés, nous faisons notre meilleur repas. Le déjeûner fini amène l'instant de la récréation, mais d'une récréation saine et utile. Nous visitons notre volière, nos poulets ; nous appelons ces jeunes essaims qui, conduits par leur mère, accourent pour recevoir notre tribut alimentaire. Nous arrosons nos fleurs ; parfois, la serpette à la

main, nous émondons nos arbres, nous en plantons. Le jardinier nous dirige, nous instruit dans un art si utile, si agréable, et que la plupart des hommes osent ignorer. Après ces délassemens, je rentre dans mon cabinet; ou bien, suivie d'un seul esclave, emportant un livre et mes tablettes, je m'égare au loin dans la campagne. A mon retour, c'est l'heure de notre grand repas: je trouve chez moi des amis, des hommes aimables, ou quelques philosophes qui m'attendent, et je finis avec eux le reste d'une journée rapide et fortunée. La sagesse n'est aimable et solide que par cet heureux mélange de plaisirs, de travaux, et des devoirs qu'elle impose. Je ne m'assujettis point à ce système de vie par une loi inflexible, ce seroit traîner une chaîne; il faut un peu de variété: les esprits si méthodiques sont étroits et minutieux; mais je rentre dans ma route toujours avec plaisir. Vous voyez que ma vie est aussi douce qu'on peut raisonnablement l'attendre sur cette terre orageuse. Je jouis de la santé, d'une fortune médiocre et suffisante, des plaisirs du cœur et de l'esprit. Je me prépare à quitter tout cela; mais chaque jour que je respire encore, je le reçois comme un bienfait des dieux. Si je me soumettois au joug du mariage, il faudroit bri-

ser mes habitudes, m'imposer de nouveaux devoirs. — Pourquoi ne seriez-vous pas toujours maîtresse absolue dans votre empire ? — Non, je sais trop que les despotes ne se font point aimer. L'époux le plus honnête, le plus complaisant, a ses goûts, ses habitudes ; il ne pourroit les plier, les combattre continuellement, sans éprouver parfois des momens d'humeur, qui finissent par refroidir l'ame et aigrir le caractère. De mon côté, plus il feroit pour moi, plus je lui devrois d'égards et de condescendance : mon devoir, la raison me commanderoient des sacrifices. Il en est du mariage comme de la prétendue liberté civile. Un jour quelques Athéniens se vantoient devant moi de la liberté républicaine dont ils jouissoient. Je leur dis : « Vous vous croyez libres dans l'enceinte de vos murs par les loix de l'état, et vous êtes esclaves par celles de la société : des charges à briguer et à remplir, des hommes à ménager, la faveur du peuple à capter, des noirceurs à prévoir et à éviter ; des devoirs de bienséance, plus rigoureux que ceux de la nature ; une gêne continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les paroles, dans les actions ». Tel est l'hymen ; il exige une réciprocité d'égards et de soins qui entravent la liberté. Ainsi, pour me résumer,

mon parti est pris : je renonce à un engagement dont la perspective, en séduisant mon cœur, n'a pu séduire ma raison. La plupart des hommes sont malheureux, parce qu'ils ne savent pas s'approprier la partie du bonheur qui leur convient ; ils ne consultent que les idées vulgaires, et non leur cœur et leur caractère. Combien d'hommes auroient été plus heureux sous une chaumière que sous des lambris dorés ! Cependant, comme vous m'êtes cher, que je sens que votre amitié, votre société répandent le jour le plus doux sur mon existence, j'ai médité un projet dont la réussite me comblera de joie. Ma sœur Télésille a de l'esprit, de l'aptitude à l'instruction ; vous connoissez ses talens pour la musique ; je vous ai entendu louer sa figure ; son ame est naïve, douce et sensible ; enfin je crois pouvoir lui appliquer ce vers heureux de l'un de nos poètes :

« Les fruits surpasseront la promesse des fleurs ».

Voyez si la sœur de votre amie, avec ces qualités, peut mériter une place dans votre cœur ». La fin de son discours me préoccupoit à tel point, que je rêvois profondément. — « Eh bien ! quelle est votre réponse ? — Vous m'avez demandé un jour pour répondre à ma proposi-

tion ; je vous demande un mois pour réfléchir sur la vôtre. — Le terme est trop long ; je vous accorde vingt-quatre heures : songez que c'est ma sœur, l'amie la plus tendre, une autre moi-même que je vous offre ici ; que cet hymen resserre plus fortement la douce étreinte de notre amitié ; que nos jours, comme deux sources réunies, couleront confondus ensemble. Songez que, si vous me refusez, nous ne pouvons plus habiter le même toit, nous reposer dans la même solitude ; et quelle différence pour deux ames sensibles, de voir naître et finir le jour à côté l'un de l'autre, de se rencontrer sans cesse, de se quitter sans jamais s'éloigner, d'être dans l'absence même toujours présens l'un à l'autre ; au lieu que l'amitié a beau nous rapprocher, unir nos cœurs, séparés par le logement, encore plus par les loix de la décence, nous ne pourrons nous voir que des momens ! — Je le sens : quel bonheur de confondre mes jours avec les vôtres, de respirer le même air, pour ainsi dire la même vie ; mais aussi quel sacrifice vous exigez ! — Aucun, du moins de ceux du cœur. Vous vous attachez à moi par deux titres précieux ; vous devenez mon frère et mon ami : moins gênée dans l'expression de mon amitié, je pourrai m'abandonner à toute ma sensibi-

lité ». Je gardois le silence, pénétré de regret et de tendresse. Alors Lasthénie se leva, en disant : « Je vois qu'il faut vous donner le temps de la réflexion : à demain ; je viendrai recevoir votre réponse ici, dans ce même berceau ; songez cependant que les hommes doivent souvent, comme un rameau flottant, se laisser aller au fil de l'eau, et que trop de réflexion produit l'incertitude et les soucis ». Elle me quitta après ces mots ; et j'allai me promener et rêver dans une allée de platanes, agité comme la feuille détachée que se disputent les vents. Je rencontrai Télésille aussi troublée que moi, mais par une cause bien différente : elle couroit après son petit chien qu'elle avoit perdu. Elle me confia sa douleur, et me pria de l'aider à le chercher. — « Volontiers, lui dis-je ; mais, si je le trouve, quelle sera ma récompense ? — Je vous ferai donner un baiser par ma sœur. — Et vous, ne me donnerez-vous rien du vôtre ? — Non ; ma monnoie n'a pas la même valeur ». Cependant je me mis à la poursuite du chien, et je rencontrai Lasthénie qui l'avoit trouvé. Nous appelâmes Télésille ; et lorsqu'elle parut, je fis part à Lasthénie de notre traité. — « Je ne paie pas, me dit-elle, les dettes des autres, et ma sœur doit s'acquitter elle-même. — Vous le vou-

lez, dit la jeune personne ; je vous préviens qu'Antenor n'aura pas le même plaisir : il disoit l'autre jour qu'il n'aimoit pas le vin nouveau. — Oh ! dis-je en l'embrassant, il y a vin et vin ». Cette scène gaie et charmante calma mon agitation, et mon ame se reposa un moment sur des idées plus douces et plus riantes. Nous allâmes souper. Lasthénie fit répéter, pendant le repas, à Télésille les couplets du berceau. Sa voix et sa chanson furent applaudies, et l'on vanta le bonheur de celui qui la réconcilieroit avec l'amour. Lasthénie m'annonça par un regard que ce seroit moi.

Enfin arriva ce lendemain où je devois donner une réponse décisive. Je me rendis au berceau où Lasthénie m'attendoit : elle me dit, dès que je fus entré ; « Suis-je votre sœur, ou une simple amie ? — Vous me pressez vivement : je n'ai pas dormi cette nuit. Renoncer à Lasthénie qui, depuis trois ans, est ma pensée unique, la seule affection de mon ame, c'est un effort qui la déchire ! D'ailleurs, m'assurez-vous des sentimens de Télésille ? voit-elle vos projets avec le même intérêt que vous ? — Depuis quelque temps, je la prépare à cet hymen. J'ai semé dans son cœur le premier sentiment de tendresse ; je l'ai cultivé et développé. Hier je lui de-

mandai si elle vous épouseroit volontiers. « Oui, me répondit-elle, car je vois qu'il aime mon chien ». Dans ce moment Télésille entra : je fus déconcerté. Lasthénie s'en aperçut, et sourit : Télésille, croyant sa présence importune, eut l'air très-embarrassé. Sa sœur lui dit : « Nous parlions de vous et de votre noce future ». A ces mots, un beau couleur de rose rougit le front de cette aimable enfant. J'ajoutai : « Oui, l'amour lui-même, malgré votre prière, veut vous donner un époux. A qui doit-il ressembler pour mériter le bonheur de vous plaire ? — A celui qui m'atteindra à la course ». Et soudain elle se mit à courir. Je la suivis, et l'atteignis bien vîte. Je la ramenai sous le berceau, Lasthénie me dit alors : « Puis-je embrasser mon frère » ? Et sans attendre ma réponse, elle me sauta au cou. Ce baiser décida ma destinée : je lui demandai cependant quelque temps pour effacer des impressions trop vives, et me pénétrer de l'amour que méritoit l'aimable Télésille. « Je vous donne un an, me dit Lasthénie, d'autant que l'hymen est un fruit encore trop précoce pour elle. Pendant ce temps, vous irez marier votre ami Phanor avec la charmante Athénaïs ». Ainsi je me trouvai engagé dans les liens du mariage avec la sœur de mon amie.

Je demeurai encore deux mois au sein de cette charmante famille, traité, caressé comme l'enfant de la maison. Télésille, toujours pleine de candeur et de naïveté, mais plus timide, plus réservée dans ses expressions, m'attachoit à elle de plus en plus. Je prenois pour Lasthénie des sentimens que l'admiration, l'estime épuroient tous les jours; je m'étonnois même de mes premiers désirs, et sur-tout d'avoir pu triompher un moment d'une vertu si solide et si pure. Peut-être cette unique foiblesse, dont elle s'est si bien relevée, loin de ternir sa gloire, ajoute à son éclat. Au surplus, si c'est une faute aux yeux du sévère stoïcien, par combien de vertus ne l'a-t-elle pas rachetée! Pour mieux faire connoître son ame, je citerai, parmi nombre de traits de bienfaisance, de générosité et de courage qui honorent sa vie, les trois suivans qui se passèrent sous mes yeux.

Un paysan qui possédoit un petit champ, voisin de sa maison de campagne, vint la prier de l'acheter. Ce petit coin de terre lui convenoit; cependant elle lui demanda pourquoi il vouloit s'en défaire? — « C'est avec bien du regret, dit-il; mais j'y suis forcé; j'ai des créanciers impitoyables qui me poursuivent. — Combien devez-vous? — Beaucoup : deux talens. — Je vais

vous les donner, et vous garderez votre champ : un jour, si vous devenez plus riche, vous me les rendrez ». Voici une anecdote qui annonce autant d'intrépidité que de grandeur d'ame.

Le philosophe Anaxagore, surnommé *l'Esprit*, fut accusé par ses ennemis d'impiété et d'athéisme, quoiqu'il eût reconnu le premier une intelligence suprême qui avoit débrouillé le chaos : il y eut ordre de l'arrêter. Anaxagore en fut instruit : il sortit d'Athènes, déguisé, et vint se réfugier à la campagne de Lasthénie qui le cacha, le garda plusieurs jours et le fit évader.

Des délateurs, informés de cette infraction à la loi, la dénoncèrent aux magistrats ; elle fut mandée pour rendre compte de sa conduite. La loi prononçoit la mort contre ce délit. Le trouble, la terreur, le désespoir agitèrent toute la maison ; je voyois ses esclaves, ses domestiques, gémir, verser des larmes, embrasser ses genoux ; son père, sa sœur, tous ses amis, et moi, consternés, anéantis, l'environnions, la pressions dans nos bras. Elle étoit touchée de ces vifs témoignages d'intérêt et d'attachement ; mais elle nous consoloit, nous rassuroit autant par sa douce sérénité que par ses discours. « J'ai fait mon devoir, nous disoit-elle, je crois n'avoir rien à craindre ». Et puis elle ajouta tout bas :

« Un verre de ciguë est sitôt avalé » ! Nous l'accompagnâmes devant le tribunal. Un des juges lui demanda, d'un visage austère, s'il étoit vrai qu'elle eût osé donner un asile à Anaxagore, à un proscrit ? — « Oui, répondit-elle, avec le calme de l'innocence, et la sécurité du courage ; mais ce n'est pas le criminel d'état que j'ai reçu chez moi ; c'est un sage, mon protecteur, mon ami. Il m'a rendu service, il m'a secourue dans mes revers ; il étoit malheureux, condamné à la mort ; je lui sauvois la vie, en exposant la mienne : pouvois-je m'y refuser sans la plus noire ingratitude ? Si j'offense la loi, mon sang lavera cette transgression ; mais si je blesse les loix de l'amitié et de la reconnoissance, la perte de ma vie ne pourroit effacer ma honte ». Cette réponse excita l'admiration générale ; et les juges, loin de lui infliger aucune peine, la renvoyèrent avec des éloges.

Cléon, fils d'un corroyeur, qui, par son audace et ses intrigues, avoit acquis une très-grande autorité sur le peuple, sollicitoit, quoique très-mauvais guerrier, le commandement des armées. Il vint prier Lasthénie de l'appuyer de son crédit auprès de quelques personnages importans avec qui elle étoit liée. Lasthénie, convaincue de son incapacité, le refusa, en lui di-

sant qu'elle ne connoissoit pas ses talens militaires. Cléon fut très piqué du refus et de la réponse. Lorsqu'on représenta à Lasthénie que Cléon ne lui pardonneroit pas cette offense, elle répondit : « J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi ».

Cependant les six mois de délai, fixés par Aristide, alloient expirer. Phanor me pressoit vivement, par ses lettres, de hâter mon départ. Il me fallut quitter cette riante demeure, où mes jours s'écouloient si doucement; où, après un sommeil paisible, mes premières pensées étoient des jouissances, mes premiers sentimens des émotions douces; où, le soir, en fermant la paupière, je rêvois au bonheur du lendemain.

CHAPITRE XXXIII.

BEAUTÉ DE LA DIACRIE. SÉJOUR D'ANTENOR A OROPE. DE LA FÊTE D'HYACINTHE. NOUVEAU TRAIT DE FOLIE D'ARCHIAS. ANECDOTES SUR PINDARE. DÉPART POUR SARDES AVEC PHANOR. MARIAGE DE CE DERNIER. LEUR RETOUR A THÈBES AVEC ARISTIDE ET SA FAMILLE. MORT DU JEUNE CYRUS. MORT D'ARISTIDE.

Je partis pour Orope, où le sage et honnête Dioclès m'avoit jadis si bien accueilli. Je me faisois un vrai plaisir de revoir cette intéressante famille. Je traversai la Diacrie : dans mon premier voyage, les beautés de cette contrée m'avoient échappé ; il étoit nuit, et l'excès de la douleur interceptoit mes facultés morales.

On trouve dans la Diacrie la plus belle route de la Grèce ; c'est une promenade continue, à travers des bosquets de lauriers-roses.

En arrivant chez Dioclès, le premier objet que je vis dans la maison, à l'ombre d'un figuier, fut l'aimable Chrysilla ; elle épluchoit des herbes, et deux jeunes enfans jouoient à ses pieds. Elle jeta à ma vue un cri de surprise et de joie, et vint à moi précipitamment. Après

nous être embrassés, je lui demandai des nouvelles de son père et de son mari. — « Philotas travaille dans la campagne. Mon père, hélas ! n'est plus parmi nous ! il habite les Champs-Élysées. Il a fini sa course dans nos bras, en disant : « Je vais rejoindre ma chère Euphémie, dont je suis séparé depuis douze ans ». Nous l'avons bien pleuré ; nous le pleurons encore tous les jours. Je vis alors ses yeux baignés de larmes. Pour la distraire, je lui parlai de ses enfans ; je les caressai ; je louai leur jolie figure ; ensuite nous allâmes chercher son mari qui creusoit dans le roc, pour sa chère Chrysilla, une grotte déjà commencée par la nature, au pied de laquelle serpentoit un petit ruisseau. Il lui préparoit cet asile pour l'abriter contre les feux du Syrius. Ces aimables époux m'accueillirent comme leur frère. Je trouvai dans Philotas un homme instruit en morale, en politique et dans l'économie rurale. Ils me vantèrent la douceur, la tranquillité de leur vie ; ils s'aimoient comme au premier jour de leur hymen ; ils avoient deux jolis enfans, des amis qui venoient souvent égayer leur solitude ; et des travaux modérés appeloient chez eux l'abondance.

Le lendemain nous allâmes, au lever de l'aurore, toute la famille et moi, au tombeau

du sage Dioclès : ses cendres étoient renfermées dans l'urne de sa chère Euphémie. Le père, la mère, les enfans et moi, nous évoquâmes son ombre; nous fîmes les libations d'usage, et nous jetâmes des fleurs sur sa tombe.

Je me proposois de partir pour Thèbes après cette cérémonie, de quitter ces bons et heureux agriculteurs, qui jouissoient du repos sans oisiveté, de l'abondance sans superflu, et d'une vie exempte de remords et d'inquiétude : mais le ciel se chargeant de nuages, Chrysilla me pressa, avec tant d'intérêt et de grâce, de différer mon départ jusqu'au lendemain, que, malgré le vif désir qui m'entraînoit à Thèbes, je cédai sans peine à ses douces instances. Ce fut heureusement pour moi; car l'atmosphère se noircit de plus en plus; les nuages s'amoncelèrent, bientôt s'ouvrirent et versèrent des torrens d'eau dans la campagne. Nous nous assîmes en cercle autour du brasier sur lequel s'apprêtoit le souper. Chrysilla entretenoit le feu, le souffloit. Philotas causoit avec moi en aménuisant le bout des échalas qui devoient étayer ses vignes. Il me dit que, l'année précédente, voyageant en Laconie, et se trouvant à Amiclès, il avoit assisté à la fête d'Hyacinthe.

— « Je

— «Je suis curieux, lui dis-je, d'en connoître les détails, d'autant plus que je comptois la voir pendant mon séjour à Sparte; mais une petite aventure de mon ami Phanor précipita notre départ, et me priva de ce plaisir. — Je satisferai fidellement votre curiosité; car j'ai été témoin oculaire et très-attentif.

» Vous savez qu'Amiclès est peu éloigné de Sparte? — Oui, j'y ai passé en allant à Gythium. — C'est dans cette ville, au mois d'hécatombéon (juillet), que cette fête est célébrée. Le tombeau d'Hyacinthe est dans le temple d'Apollon, sous la statue de ce dieu, dont la base est construite en forme d'autel: sur cette base sont représentés en relief Cérès, Proserpine, Pluton; à leur suite les Parques et les Heures. Après elles on voit Vénus, Minerve, Diane, qui enlèvent au ciel Hyacinthe avec sa sœur Poliboée, morte vierge. Le jour de la solennité, les prêtres, avant de sacrifier à Apollon, ouvrent une petite porte d'airain, qui est du côté gauche de cet autel. Tous les Lacédémoniens accourent à cette fête; Sparte est déserte. On fait des sacrifices pendant trois jours à Hyacinthe: le premier est un jour de deuil et de tristesse, on pleure la mort de ce bel enfant de Clio; on bannit les couronnes des repas; on

mange des gâteaux au lieu de pain; point de chants, point d'hymnes en l'honneur d'Apollon; on supprime toutes les cérémonies d'usage, tout ce qui peut rappeler l'allégresse des beaux jours : les repas sont modestes et silencieux; après quoi, dans le même silence, chacun rentre chez soi.

» Le second jour, la joie et les plaisirs renaissent avec la lumière. On représente divers spectacles, où assistent les personnages les plus distingués. Je vis paroître des enfans d'une figure agréable, vêtus de blanc, couronnés de roses et de myrte, qui chantoient en accompagnant leurs voix de la flûte ou de la cithare. Ensuite des jeunes gens, agiles et bien faits, montés sur des chevaux superbes et richement harnachés, caracolèrent, se promenèrent sur le théâtre. Après eux vinrent des chœurs d'autres jeunes gens qui chantoient, tantôt à l'unisson, tantôt alternativement, des vers analogues à la solennité du jour. Des danseurs se mêlèrent avec eux, et exécutèrent des danses anciennes au son de la flûte. Au milieu de ces jeux, on vit arriver des jeunes filles, semblables aux nymphes de Diane, le sourire sur les lèvres, la gaieté dans le cœur. Les unes étoient sur des chars magnifiques; d'autres, armées en guer-

rières, parurent sur les chars destinés aux combats. Ces spectacles finis, on commença les sacrifices. On immola quantité de victimes. Toute la ville respiroit la joie et les plaisirs. On donna des festins, où les esclaves furent admis. Le vin, la bonne chère, le rire, les bons mots, les chants animoient et enivroient tous les convives. Ces repas terminèrent la fête bruyante de ce jour. Le lendemain la ville prit une face nouvelle. La tristesse, le silence succédèrent aux clameurs de la joie, et l'on pleura de nouveau la mort du beau et malheureux Hyacinthe ».

Ce récit nous conduisit à l'heure du souper. Je vis, en nous mettant à table, qu'on laissoit une place vacante ; je compris que c'étoit celle de Dioclès. J'en parlai à ses enfans. — « Oui, me dit Philotas, cette place ne sera jamais occupée ; c'est un hommage que nous lui rendons ; et de plus, nous voulons entretenir une illusion qui nous trompe si agréablement. Nous croyons ce bon père avec nous ; quelquefois nous lui adressons la parole, et nous pensons qu'il nous entend et qu'il jouit de notre conversation. « Le repas commença par les libations. Philotas versa du lait sur le feu, en l'honneur des dieux Lares de la maison. A la fin du repas, il brûla une moitié de pigeon qu'il avoit réservée, en

l'honneur du bon génie de Dioclès et des dieux Manes. Je demandai des nouvelles d'Archias, de cet aimable fou dont l'amour avoit dérangé la cervelle. Philotas sourit à ma question, et me dit : « Vous me rappelez mes accès de folie ; car quel homme n'en a eu son petit grain ! Mais la mienne n'est plus, et celle d'Archias empire tous les jours.

» Dernièrement il vit entrer dans le temple de Junon une jeune personne qui alloit se marier : elle étoit entourée de sa famille, de son époux, et de toute la pompe de cette cérémonie. Ce malheureux, à son aspect, se passionne, s'enflamme : il s'approche, se place auprès d'elle ; et lorsque le prêtre prit la main du mari pour la mettre dans celle de la femme, Archias présenta la sienne, et on eut de la peine à l'empêcher de saisir celle de la fiancée. Cependant sa tête fermente, il se croit le mari de la belle Myrtho, c'est le nom de l'épouse. Au sortir du temple, il suit la noce en dansant et chantant un épithalame. Vous savez la vénération que les Grecs ont pour les insensés, qu'ils croient inspirés par la divinité [1]. On n'osa le contrarier ; on le laissa asseoir au festin. Il tré-

[1] Les Turcs ont les mêmes préjugés et la même opinion : ils respectent les fous.

pignoit, pétilloit de joie de se voir au moment de posséder une si belle personne. Ses transports, ses yeux enflammés, ses propos, ses gestes, ses grimaces, tout annonçoit le délire de son cœur et de sa raison. Il excitoit tour-à-tour le rire, la pitié, la colère et l'indulgence. Vers la fin du repas, la chose devint plus sérieuse : il voulut emmener sa femme prétendue; il juroit qu'elle étoit à lui, qu'il l'avoit épousée, et qu'il passeroit la nuit avec elle. On eut bien de la peine à le retenir, et à arracher Myrtho de ses mains. Lorsqu'il vit qu'il ne pouvoit l'enlever, il alla s'établir dans la chambre où brûloit le flambeau nuptial (17). Il avoit déjà quitté son manteau, sa tunique [1], lorsque les époux arrivèrent. On ne put jamais lui faire entendre raison ; il crioit qu'il avoit épousé Myrtho, et qu'il prétendoit coucher avec sa femme. Comme on ne vouloit pas employer la force, on eut recours à la ruse. On fit disparoître Myrtho, et on lui dit qu'elle s'étoit rendue chez lui, où elle l'attendoit, et qu'on alloit y porter le flambeau nuptial : en effet on l'emporta. Alors il sortit, et on en fut délivré ». Je ris de l'aventure, quoique je plaignisse le sort de l'infortuné Archias.

[1] Les Grecs couchoient tout nus.

Le jour suivant, toute la maison s'éveilla avec l'aurore, et nous nous séparâmes après les plus tendres adieux. J'arrivai à Thèbes avant la nuit. Phanor accusoit déjà ma lenteur. Notre départ fut fixé au surlendemain. Je profitai de ce peu de temps pour visiter la ville et quelques temples. Je vis celui d'Hercule, dont la statue est de marbre blanc, sur la voûte duquel Praxitèle a gravé les douze travaux de ce demi-dieu. Vers la porte Homoloïde, sur une colline, est le temple d'Apollon Isménien, ainsi nommé à cause du fleuve Ismène qui coule tout auprès. Les Thébains choisissent, tous les ans, un enfant de bonne maison, de figure agréable et d'une taille avantageuse, pour le revêtir du sacerdoce de ce dieu. On donne à cet enfant le nom de *porte-laurier*, parce qu'en effet il a sur sa tête une couronne de laurier. Les porte-lauriers qui sont riches, ne manquent pas d'offrir à Apollon un trépied de bronze. A l'entrée du temple est une Minerve de Scopas, et un Mercure de Phidias. A quelques pas au-dessus, coule une fontaine consacrée à Mars, qu'il faisoit autrefois garder par un dragon.

Le théâtre est près de la porte Prœtide: non loin de là, on voit sur un petit tertre le tombeau d'Amphion et de Zéthus, entouré de pierres

qui ne sont ni taillées, ni polies. On prétend que ce sont celles qu'Amphion attiroit par la douceur de son chant.

Je priai Phanor de me conduire au tombeau de Pindare, ce prince des poètes lyriques qui, malgré la prévention des Grecs contre les Thébains [1], marche l'égal d'Homère : il unit la véhémence des figures, l'audace des métaphores, la vivacité des expressions, le nombre et l'harmonie, à la douceur et à la beauté des images. Phanor, en allant, me raconta quelques anecdotes de la vie de ce favori des Muses; il avoit appris l'art des vers, d'une femme nommée Myrthis. On raconte que, voyageant un jour d'été, dans sa première jeunesse, il fut si accablé de la chaleur, qu'il se coucha à l'ombre d'un grand arbre et s'y endormit : pendant son sommeil, des abeilles vinrent se reposer sur ses lèvres, et y laissèrent un rayon de miel; heureux présage de l'harmonie et de la douceur de ses chants. Son nom, brillant de gloire, se répandit bientôt dans toute la Grèce, idolâtre des productions du génie. Un oracle de la Pythie mit le comble à cette gloire, en ordonnant aux habitans de Delphes de donner à Pindare la moitié de toutes les prémices qu'on

[1] Bœotum in crasso jurares acre natum.

offriroit à Apollon. Cependant ce grand poète fut vaincu cinq fois aux jeux olympiques par la célèbre Corinne; mais cette Muse, bien inférieure à son antagoniste, dut ses couronnes et ses triomphes bien plus à sa beauté qu'aux accords de sa lyre.

« Clio fut éconduite, et Vénus eut la pomme ».

Pindare, irascible comme tout poète [1], se vengea par des épigrammes et des railleries piquantes. On dit que, sur la fin de ses jours, il eut un songe, une vision. Proserpine lui apparut, et se plaignit d'être la seule divinité qu'il n'eût pas célébrée dans ses vers. Elle ajouta : « Mais j'aurai mon tour, lorsque je vous tiendrai », On assure qu'il mourut, dix jours après ce songe, au théâtre, d'une mort subite. Il y avoit à Thèbes une femme vénérable, sa parente, qui chantoit ses odes avec beaucoup de goût et d'expression. Une nuit, pendant qu'elle dormoit, elle vit en songe ce poète qui lui chanta un hymne, qu'il venoit, dit-il, de composer en l'honneur de Proserpine : cette femme, à son réveil, se le rappela, et le mit par écrit. Cependant Pindare, malgré la gloire qu'il faisoit jaillir sur sa patrie, fut condamné

[1] Genus irritabile vatûm.

à une amende considérable, pour avoir dit, dans une ode, qu'Athènes étoit le soutien de la Grèce [1]. Mais les Athéniens lui donnèrent le double de la somme qu'il devoit payer, et lui érigèrent depuis une statue devant le temple de Mars, auprès de celles d'Harmodius et d'Aristogiton.

Pendant ce récit, nous arrivâmes hors de la porte Prœtide, au pied du stade qui mène au tombeau de Pindare: ce stade est formé en terrasse; au bout, en tournant à droite, nous entrâmes dans la lice de la course aux chevaux. Le tombeau est au milieu de cette lice: il est d'un style simple, ombragé par quatre cyprès, placés aux quatre angles. Deux cippes ornent les deux côtés: sur l'un est sculptée, en demi-relief, une lyre surmontée d'une couronne de laurier; sur l'autre on voit Pindare, encore enfant, qui dort, et sur ses lèvres des abeilles qui s'y reposent, d'autres qui voltigent tout autour. Nous répandîmes des fleurs sur sa tombe, appelâmes trois fois son ombre; nous récitâmes sa deuxième ode olympique, où il fait un tableau si gracieux, si riant des Champs-Élysées; et en partant, nous le recommandâmes aux dieux Manes.

L'amoureux Phanor ne me permit pas de

[1] Cette ode ne nous est pas parvenue.

faire un long séjour à Thèbes (18). Nous en partîmes le lendemain, dès que l'oiseau de Mars[1] annonça le jour. Nous marchâmes avec toute la diligence possible. Nous nous embarquâmes à Orope ; les vents irritèrent souvent l'impatience de Phanor : il promit à Neptune de lui sacrifier une génisse avec les cornes dorées, et un bœuf à Thétis, s'ils favorisoient sa navigation. Il invoqua Nérée et les cinquante Néréides ses filles, Castor et Pollux, dieux tutélaires des marins. Ces vœux, ces prières ne parvinrent pas aux oreilles de ces divinités ; car, quoique nous eussions d'excellens rameurs et une bonne trirème, nous n'entrâmes à Smyrne qu'après le renouvellement d'une lune. De là, sans nous arrêter, des chevaux nous menèrent à l'heureuse contrée des Sardiens. Quelle joie vive et pure ! comme le cœur palpitoit au futur époux ! sur-tout lorsque nous entrâmes dans l'asile fortuné de l'aimable Athénaïs. Nous pénétrons dans le jardin sans être vus ; Aristide y étoit seul ; nous l'embrassons, nous l'accablons de nos caresses ; sa joie égaloit la nôtre.

[1] Alectryon, soldat de Mars, faisant un jour sentinelle lorsque ce dieu étoit avec Vénus, s'endormit et les laissa surprendre par Vulcain ; Mars irrité le métamorphosa en coq.

Après l'effusion de ces premiers momens, pour surprendre Athénaïs, il nous fit cacher derrière des arbres. A peine y fûmes nous, qu'elle parut sans être avertie; elle assura ensuite qu'un mouvement qu'elle ne peut définir, une émotion inopinée, lui fit quitter l'étude pour se promener dans le jardin; elle avoit pressenti quelqu'événement heureux. Son aïeul l'aborda, en lui disant: « Je ne crois pas que notre ami Phanor arrive sitôt. — En tout cas, répondit-elle, ce ne sera pas sa faute, car je ne doute point de son empressement. — Et s'il tarde beaucoup, lui pardonneras-tu ce délai? — Si c'étoit par sa négligence, non. S'il avoit des affaires, vous avez endurci mon ame à la patience et aux traverses de la vie, je ne me plaindrai pas. — Tu sais que nous sommes plus tourmentés par l'opinion des choses, que par les choses même; que la plupart des maux et des biens naissent de notre jugement. Ainsi, pour te rendre heureuse, imagine-toi qu'il est ici. — Qui? Phanor? — Oui; s'il étoit là présent, que dirois-tu? — Mais je le gronderois de différer à se montrer ». Phanor, à ces mots, s'élance à ses pieds, ivre d'amour, de bonheur et de sensibilité.

Cette scène touchante finit par les larmes les

plus douces. On appela Phaloé, qui demanda si nous lui apportions aussi un mari. Phanor l'assura qu'il en avoit un à Thèbes, son parent, aimable, digne d'elle, et qui l'attendoit avec impatience.

Deux jours après, l'hymen fut célébré. Athénaïs, selon le rit grec, porta une corbeille sacrée dans le temple de Diane, pour que cette déesse lui pardonnât la perte de sa virginité. L'expression me manque pour peindre le bonheur de ces deux époux : cette intime jouissance de l'ame, celle des sens, cette assurance d'un avenir heureux, de vivre à jamais l'un pour l'autre, nous jettent dans un enchantement, une ivresse qui font goûter sur la terre les plaisirs purs et célestes dont on prétend que jouissent les dieux.

Lorsqu'il fallut qu'Aristide abandonnât sa douce retraite qu'il appeloit son paradis, des larmes humectèrent ses yeux ; plus d'une fois il retourna pour lui faire ses adieux, pour revoir les arbres qu'il avoit plantés. Dès que les Athéniens apprirent que cet homme juste et malheureux, qu'ils croyoient mort depuis longtemps, étoit à Thèbes, ils firent éclater leur joie et leur générosité. Il fut rappelé par un concours général ; l'amende fut abolie ; le Pry-

tanée donna à chacune des deux sœurs, pour dot, trois mille drachmes. Mais Aristide ne jouit pas long-temps de ce retour de fortune; soit changement de climat ou l'essor d'une joie trop vive, sa santé commença à s'affoiblir. Il reçut alors la triste nouvelle de la mort du jeune Cyrus, qu'il aimoit comme son fils. Ce fut surtout le genre de sa mort, qui lui porta le coup le plus sensible. Ce jeune héros, éperdu d'ambition, avoit pris les armes contre Artaxerxès, son frère aîné. Il s'avançoit vers Babylone, à la tête de cent mille barbares, de vingt chariots armés, et de treize mille Grecs, sur lesquels il appuyoit toute l'espérance de son succès. Son frère l'attendit à Cunaxa, à vingt lieues de Babylone, avec une armée de douze cent mille hommes, et de cent cinquante chariots armés de faulx. Un peu avant le combat, Cléarque, général des Grecs, conseilla à Cyrus de ne point exposer sa personne, et de se tenir derrière les bataillons grecs. « Qu'oses-tu dire, répliqua Cyrus? Quoi! tu veux que, lorsque j'aspire à me faire roi, je me rende indigne de l'être »? Il choisit six cents cavaliers d'élite, combattit avec eux, tête nue, car tel est l'usage des Perses dans un jour de bataille. Dans la mêlée, il aperçoit une troupe de six mille chevaux que son

frère commandoit; il fond sur eux avec six cents cavaliers, tue le commandant de sa main, et disperse le reste. Alors, découvrant son frère qui n'avoit pas quitté le champ de bataille, il se précipite sur lui les yeux étincelans, en s'écriant: *Je le vois.* Artaxerxès l'attendit de pied ferme; les deux frères, aussi acharnés l'un contre l'autre qu'Etéocle et Polynice devant Thèbes, combattent avec rage. Le roi a son cheval tué sous lui; il se relève, en monte un autre, et court sur son rival, qui le reçoit avec la même intrépidité, et le blesse encore. Artaxerxès, en lion furieux, s'élance de nouveau sur lui, le cimeterre levé, et le plonge tout entier dans son sein. Cyrus veut se venger, mais il chancelle et tombe sans vie. La plupart de ses officiers, dont il étoit adoré, se firent tuer sur son corps. Ainsi périt, à la fleur de son âge, ce jeune héros qui ternit, par une ambition immodérée, les qualités les plus heureuses.

Aristide le pleura comme son fils; et la douleur acheva d'user le fil qui l'attachoit encore à la vie. Un jour, au sortir de table, dans le mois boëdromion (septembre), il tomba en foiblesse. Sentant sa fin prochaine, il fit approcher ses enfans et leur dit: « Laissez les larmes,

les libations, les honneurs funèbres; c'est par des vertus qu'on honore la cendre de ses pères». Bientôt après, il expira, en disant: «Je vais faire un long sommeil».

Alcibiade fit ordonner que son corps seroit transporté au port de Phalère, où les Athéniens lui élevèrent un tombeau. Ils étendirent leur générosité jusque sur les descendans de ce grand homme.

Phaloé épousa un jeune Thébain, parent de Phanor, dont elle fit le bonheur. Je restai avec ces aimables amis, jusqu'à l'expiration de l'année fixée par Lasthénie pour mes noces avec Télésille.

CHAPITRE XXXIV

et dernier.

DE TÉLÉSILLE, DE SA BEAUTÉ. SON MARIAGE AVEC ANTENOR. VIEILLESSE DE LASTHÉNIE. SA MORT.

PENDANT mon absence, la beauté de Télésille s'étoit développée, sa physionomie étoit plus animée, ses yeux parloient un langage plus expressif; les nouvelles facultés de son ame ve-

noient s'y réfléchir en traits de feu; la timidité, une modestie aimable tempéroient sa vivacité; son esprit s'étoit enrichi d'une érudition agréable et solide; son accent étoit aussi pur que celui du premier orateur d'Athènes; sa voix formée donnoit des sons doux et mélodieux. Je l'épousai huit jours après mon arrivée, et je bus à longs traits dans la coupe de la félicité. Je sentis alors plus que jamais, que, malgré le système des faux épicuriens, le bonheur consiste plus dans les affections de l'ame et les travaux de l'esprit, que dans la jouissance des sens. Les plaisirs sensuels, vu la foiblesse de nos organes, ne peuvent durer que des momens; s'ils ne sont pas mesurés à notre foiblesse, ils fatiguent et détruisent la constitution la plus ferme, amènent les maladies et la mort. Les plaisirs de l'esprit et du cœur sont de tous les temps, de toutes les heures; ils nous suivent par-tout, aux champs, à la ville, dans le monde, dans la solitude, et ils embellissent tous les âges.

Lasthénie eut une vieillesse exempte d'infirmités : à l'âge de soixante ans, elle continuoit ses mêmes promenades, ses mêmes exercices, travailloit avec la même ardeur dans son cabinet. Lorsqu'on lui représentoit que cette assiduité

duité à l'étude pourroit nuire à sa santé, elle répondoit : « J'aime mieux m'user que me rouiller ». Ses traits étoient si peu altérés, que les jeunes gens recherchoient sa société avec autant d'ardeur et d'intérêt qu'en inspirent la jeunesse et la beauté. Un jeune homme des meilleures familles d'Athènes, fort épris d'elle, sollicita vivement sa main. Lasthénie demanda jusqu'au lendemain pour faire sa réponse. Ce jour, elle changea ses vêtemens et sa parure, qu'elle soignoit toujours avec goût et propreté, disant qu'il falloit désenlaidir la vieillesse. Elle prit le costume d'une femme de son âge. Sa tunique étoit de couleur terne (19), son manteau d'un drap grossier et sombre; le bord de sa robe, au lieu d'être garni avec des franges d'or et d'argent, n'en avoit que de laine. Elle cacha ses cheveux, très-beaux encore, se courba sur un bâton, et attendit ainsi son jeune amant. Dès qu'il la vit, il recula et resta muet. J'étois témoin de cette scène. Lasthénie s'avance vers lui, et lui demande s'il veut la conduire au temple, ajoutant qu'elle étoit revêtue de ses habits de noces, et conformément à son âge. Celui-ci comprit la plaisanterie, et renonça, quoiqu'avec peine, à ses amoureux projets.

A soixante-dix ans, elle voulut apprendre les

mathématiques, et y fit des progrès. Un jour on lui vantoit la tranquillité, le bonheur de sa vieillesse, dont l'approche et la perspective inspirent tant d'horreur à la plupart des hommes. « C'est, dit-elle, que j'ai employé la première partie de ma vie à rendre l'autre plus heureuse ». Enfin, jusqu'à sa quatre-vingt-cinquième année, époque de sa mort, elle suivit, à peu près, le même système de vie qu'elle avoit adopté à l'âge de trente ans : elle pouvoit dire qu'elle avoit vécu toute entière jusqu'à son dernier jour, ayant parcouru cette longue période sans avoir essuyé aucune maladie un peu grave.

Cette aimable philosophe eut le pressentiment singulier de sa destruction prochaine. L'incrédulité se moque de ces avertissemens; le sage s'en étonne, et doute : il pénètre si peu dans le mystère des causes, qu'il est obligé de soumettre sa raison. Trois jours avant sa mort, elle me fit appeler. Sa santé n'avoit reçu aucune secousse violente; elle déclinoit comme un beau soleil descend du méridien. Elle me dit d'un air calme et serein : « J'ai travaillé toute la matinée à débrouiller ce fatras d'écritures inutiles à la postérité, mais qui, en m'occupant et m'instruisant, ont émoussé les épines de ma vie. Voici seulement trois manuscrits que je vous

confie, auxquels vous donnerez le jour, s'ils méritent de le voir. L'un est une tragédie; l'autre un traité du bonheur; le troisième un sujet politique que j'ai médité pendant quarante ans; savoir quel est le gouvernement le plus convenable à l'espèce humaine : l'art de procurer aux sociétés la plus grande somme de bonheur possible, est une des branches les plus intéressantes de la philosophie. Vous verrez que je ne penche pas pour l'ochlocratie, qui n'est qu'une anarchie décorée du beau nom de liberté. Ces sortes de républiques vont se perdre bientôt dans les vastes empires du despotisme. J'ai ouï dire, il y a bien des années, au sage Anacharsis, qu'*à Athènes, les sages consultoient, et les fous délibéroient.* Le peuple a une tête trop vide, un estomac trop débile pour digérer un aliment tel que la liberté. Mais je vous renvoie à ce mémoire. Tout le reste de mes papiers est condamné au feu et va périr aujourd'hui. — Pourquoi vous presser de leur faire subir cet arrêt? Attendez.... — Mon ami, ma dernière heure s'approche, la mort est derrière moi : dans trois jours, votre amie aura rejoint ses aïeux. Soit pressentiment, soit que notre ame retienne de la divinité dont elle est émanée, quelque notion de l'avenir, je crois ma mort

certaine : c'est un secret que je ne confie qu'à vous ; écoutez. Cette nuit je lisois, je méditois ; tout-à-coup mon génie m'a apparu, triste, sans couronne de fleurs, la tête couverte d'un voile. Je l'ai vu, j'ai frissonné ; je me suis levée, et il a disparu.

» Depuis, une voix me crie intérieurement : « Dans trois jours tu ne seras plus ». Cachez cet événement à toute la maison : ils m'aiment, je ne veux pas les affliger d'avance ; leur douleur, leurs larmes ébranleroient ma fermeté et contristeroient mon ame ». J'écoutois ce discours avec un étonnement mêlé de terreur. Je savois que, par une foiblesse et une contradiction de l'esprit humain, elle avoit toujours cru à l'existence des génies : je combattis cette apparition, et lui dis que l'existence des génies étoit une chimère, une création de nos préjugés. — « Souvent, répondit-elle, pour vouloir s'élever au-dessus des préjugés, on finit par en adopter un qui les embrasse tous : c'est de ne rien croire au-delà de ce qui frappe nos sens, et de ce que nous voyons avec les yeux de l'habitude. Mais en réfléchissant un peu, nous devons sentir que nos lumières sont courtes, et que la nature a une infinité de secrets qui sont encore à deviner. A l'égard de l'existence des

génies ou démons, l'analogie est pour moi. Toutes les productions de la divinité se tiennent, ou paroissent se tenir par une chaîne imperceptible et continue. Le premier anneau de cette chaîne est la matière inerte, passive et sans organes; tels sont les minéraux. L'anneau suivant est formé par le règne végétal; les plantes ont du mouvement, une étincelle de vie, peut-être des sensations sourdes. Sur les bords de la mer, je trouve les coquillages doués de plus de vie, espèces d'animaux qui tiennent encore au règne végétal.

» Je parcours la terre, et j'y trouve le principe de vie dans toute son intensité. Les animaux ont, comme nous, des sensations distinctes, des idées, des sentimens d'amour et même d'amitié. Comme nous, ils se reproduisent, se font la guerre, s'aiment ou se détestent. Chaque espèce a son caractère et sa mesure d'intelligence plus ou moins étendue. Enfin je vois l'homme, le front levé vers les cieux, former le dernier anneau de cette longue chaîne. De ce dernier terme jusqu'à la divinité, quel désert ! quel vide immense ! Ici donc la liaison seroit interrompue, et la nature en défaut; je n'en crois rien : l'analogie prouve que cet espace est rempli par des génies, des intelligences, qui conti-

nuent la gradation de l'homme à la divinité, comme l'animal remplit l'intervalle du végétal à l'homme. — Mais en admettant votre système, je ne dois pas ajouter foi à la prédiction de votre génie; votre santé le dément, et vous promet encore nombre d'années. — Mon ami, ne vous fiez pas à l'éclat d'une lampe qui s'éteint ». Après ces mots, elle continua de brûler ses papiers. Frappé malgré moi de cette prévision, pendant le reste du jour j'observai ses démarches, son visage, ses paroles, les mouvemens de son ame : le calme y régnoit, son visage étoit serein. Je m'aperçus seulement que, sans rien affecter, elle régloit ses affaires, fuyoit la solitude qu'elle avoit tant aimée, nous recherchoit, sa sœur et moi, avec plus d'empressement, et redoubloit ses caresses.

Le lendemain elle nous échappa. Je la cherchai : je la trouvai dans le bois de cyprès, assise au pied de l'urne qui devoit renfermer sa cendre. Elle avoit un livre à la main, et rêvoit profondément. « Que faites-vous ici, lui dis-je, rêveuse et solitaire? — Je lisois l'immortel dialogue de Platon, ce Phédon si fameux, qui contient le récit des derniers entretiens de Socrate, et sa mort. Cette lecture m'affermit dans l'idée de l'immortalité de l'ame; sa mort sublime me

familiarise avec ce terrible passage. Je suis avec lui dans la prison, je vois arriver la coupe fatale; Socrate adresse sa prière au ciel, reçoit la coupe et boit la ciguë. J'entends les cris, les pleurs de ses amis; d'un visage tranquille, il leur reproche cette foiblesse. Il se promène, il se couche sur son lit dès qu'il sent ses jambes s'appesantir; la mort s'étend, le glace par degrés : un esclave lui touche les pieds, il ne les sent plus; il dit enfin son dernier adieu à ses amis, qu'il laisse seuls sur la terre. J'espère mourir aussi paisiblement ». Elle ajouta : « Je me suis amusée à composer mon épitaphe; bientôt vous la graverez sur cette urne : c'est vous que je charge de ce soin. La voici :

« Ici gît Lasthénie, ou plutôt ci-gît rien;
Ce rien aima l'honnête et fit un peu de bien (20) ».

— Quoi! lui dis-je, toujours des idées lugubres! Comment, avec tant de force d'esprit, tant de crédulité! — Mon ami, la nature me redemande ce qu'elle m'a prêté : je ne crains point la mort, depuis long-temps je m'y prépare : elle est devant mes yeux, dans ma pensée; elle m'enveloppe de ses ombres; cependant je l'envisage sans pâlir. Au reste, vous saurez bientôt si ce pressentiment est un avis des dieux, ou un

mouvement de foiblesse et d'erreur ». Elle passa le reste de la journée avec nous et quelques amis, sans la moindre empreinte de tristesse, mais ramenant souvent la conversation sur l'essence de l'ame, son immatérialité, sur les sentimens des philosophes, relativement à son existence future. « Où étoit cette ame, disoit-elle, avant sa réunion à la matière? que fait-elle pendant notre sommeil, ou quand le corps est frappé de léthargie? pourquoi si débile, si nulle dans l'enfance, si affoiblie dans la vieillesse »? On voyoit qu'elle désiroit survivre à sa dépouille mortelle, et qu'elle cherchoit à s'éclairer des lumières des grands philosophes, et à s'appuyer de leur opinion (21).

Le troisième jour, terme fatal de sa carrière selon son pressentiment, dès son lever je courus dans sa chambre; j'aperçus sur son visage un peu moins de sérénité qu'à l'ordinaire. Elle m'avoua qu'à son réveil elle avoit eu le cœur oppressé, en songeant qu'elle s'éveilloit pour la dernière fois, et qu'elle n'avoit pu jeter ses regards sur tout ce qui l'environnoit et qu'il falloit quitter pour jamais, sans répandre des larmes. « Mais, ajouta-t-elle avec le calme du courage, pardonnez-moi cette foiblesse, c'est le dernier soupir que je pousse vers la vie. —

Voilà la journée qui s'avance, et vous vous portez tout aussi bien qu'hier. — Attendez, elle n'est pas encore écoulée ». Elle avoit, ce jour-là, rassemblé ses amis les plus intimes, et commandé un grand repas. Elle en fit les honneurs avec sa grâce et sa facilité accoutumée. Son esprit sembla briller d'une nouvelle clarté; elle fit les délices du souper. Hélas ! c'étoit le dernier éclat d'un météore qui alloit s'éteindre.

Après le souper, elle eut un concert. Lorsqu'il fut fini, qu'il ne resta plus que les gens de la maison, elle sentit quelques frissons, et demanda du feu. Elle fit des réflexions sur la brièveté de la vie. « Oui, dit-elle, la vie est un éclair. Il y a pourtant quatre-vingt-cinq ans, qu'après une éternité de non-existence, un brin de matière fut animé, et ce fut moi. Que suis-je venue faire sur ce globe? Que sont devenus ces jours, ces mois, ces heures qui souvent me pesoient, dont j'ai si souvent désiré la fuite? Tout s'est enfoncé dans l'abîme des temps; le temps lui-même périra. Je vais rendre compte de ma conduite à cet Etre qui crée et détruit par la seule pensée; je me repose sur sa bonté. Je n'ai connu ni le vice ni la haine; j'ai fait le bien quand je l'ai pu. Mais, allez me chercher Théophraste (c'étoit son auteur favori); vous m'en lirez

quelques chapitres ». Quand j'eus apporté le livre, elle l'ouvrit, et me dit : « Lisez ce morceau, il est écrit de ma main ». Je lus :

« Théophraste, dans une extrême vieillesse, se faisoit porter en litière dans la ville : le peuple s'empressoit autour de lui, et l'accueilloit avec des transports de joie et des marques de vénération. Il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. La Grèce entière le pleura, et tout Athènes assista à ses funérailles. » — « Hélas ! dit-elle, en m'interrompant, mes amis me pleureront aussi ! Poursuivez ». — « A sa mort, ses disciples entouroient son lit. Il leur tint ce discours : « La vie nous séduit ; elle est pourtant comme les champs incultes qui portent plus de ronces et de racines amères que de fruits agréables ; mais l'espérance marche à nos côtés, pour nous adoucir les aspérités de la route. La gloire nous promet de grands plaisirs ; c'est une lumière fugitive qui nous trompe et nous égare. Cependant, mes chers disciples, suivez votre penchant : si vous dédaignez la célébrité, vous vous épargnerez de grands travaux et de vives inquiétudes ; si vous avez le courage de poursuivre la gloire, elle sera peut-être votre récompense. Souvenez-vous seulement que la plupart des projets, des soins, des désirs qui agitent

notre vie, n'en valent pas la peine ; ce sont de ces vapeurs légères, condensées par la nuit, qui se dissipent au lever du soleil ». — « Il a raison, dit-elle ; que d'objets m'ont paru graves, intéressans, qui aujourd'hui me semblent bien misérables » ! — « O mes amis ! quel être inconcevable que l'homme ! quelle alliance bizarre de passions folles et de réflexions si sages ! une existence si courte, et des projets si vastes ! tant de savoir sur des choses presqu'inutiles, et une ignorance profonde sur ce qui l'intéresse le plus ! ce principe qui pense, qui voit si loin de lui, et qui ne peut se connoître lui-même ! enfin, ce désir insatiable du bonheur, avec si peu de moyens et de lumières pour nous rendre heureux » ! — « Zénon, reprit Lasthénie, disoit que le moment de la vie le plus heureux, étoit celui où on la quittoit ». En finissant ces mots, elle jeta un profond soupir. Je continuai ma lecture. — « Si les hommes vivoient plus long-temps, ils perfectionneroient les arts, et feroient de plus grandes découvertes. Je vais terminer ma vie au moment où je commence à m'instruire, et à former ma raison ». — « Je pense comme lui ; hélas ! je n'ai pas eu le temps d'apprendre » ! A peine Lasthénie eut prononcé ces dernières paroles, qu'elle tomba dans mes

bras : je l'appelle; elle ouvre les yeux, me serre la main, et expire.

Ainsi finit cette femme adorable, dont la modestie et la philosophie même nuisirent à la célébrité. Elle égaloit Léontium, Aspasie, par les talens, l'esprit et la beauté; elle avoit au-dessus d'elles la philosophie de l'ame. Les premières étoient philosophes par système, peut-être un peu par vanité : Lasthénie l'étoit par instinct, sans faste, sans effort, et sans songer à l'être. Cependant ces deux femmes ont laissé une grande réputation, et Lasthénie n'a survécu que dans la mémoire de ses amis; son nom a péri avec eux. Heureux si le tribut d'éloges et de reconnoissance que je lui paie aujourd'hui, peut lui mériter, de la postérité, l'admiration et l'estime qu'elle a obtenues de ses contemporains!

Cette mort me jeta dans une tristesse profonde, que le temps adoucit un peu, mais ne dissipera jamais. J'avois perdu Phanor et sa femme depuis nombre d'années; mon épouse ne survécut pas long-temps à sa sœur; deux enfans que j'en avois eus, étoient morts avant l'âge de puberté. Ainsi, comme Deucalion et Pyrrha, je me trouve isolé sur la terre, entouré de débris et de cadavres, et fatigué d'une lon-

gévité qui me fait survivre à tout ce qui me rendoit la vie chère. Sans amis, sans attachement, je crois errer parmi des ombres, et la terre est devenue pour moi une solitude profonde.

Lasthénie s'étoit fait des principes dès sa jeunesse : « L'homme, disoit-elle souvent, enveloppé de ténèbres, a besoin du flambeau de la morale, comme dans une nuit obscure il lui faut une lumière pour éclairer ses pas ».

Voici ses maximes telles que je les ai trouvées dans ses papiers :

De ne point chercher à augmenter sa fortune, de l'économiser et d'en jouir :

De mettre les plaisirs de l'esprit et du cœur bien au-dessus des plaisirs des sens :

D'être très-indulgente pour les hommes, de les obliger sans motif d'intérêt et de reconnoissance, par devoir et pour soi ; de respecter leurs principes, leurs opinions publiquement, et de ne les admettre pour bons qu'après un mûr examen :

De prendre sa conscience pour arbitre entr'elle et les hommes :

De ne passer aucun jour sans avoir donné quelque temps à l'étude ; car, disoit-elle, qui n'avance pas, recule :

De préférer ses devoirs à ses plaisirs, ses plaisirs à la gloire :

De ne jamais mettre son amour-propre en opposition avec celui des autres :

D'assaisonner le repos par la fatigue, les jouissances par les privations :

De vivre plus long-temps à la campagne qu'à la ville, dans la retraite que dans le monde :

De penser peu à la mort, idée triste et inutile, et qui n'apprend point à mourir, mais de songer à vieillir de bonne heure ; à se préparer pour l'hiver de la vie des ressources et des jouissances, parce que la vieillesse est longue, et la mort n'est qu'un moment :

D'opposer la bonne conduite à la satire, la douceur à la méchanceté, et l'oubli des bienfaits rendus, à l'ingratitude :

De réduire quelquefois ses besoins pour soulager l'indigent :

De préférer une bonne réputation à la célébrité, les vertus aux talens.

NOTES.

(1) Ce tombeau étoit d'une grandeur et d'une magnificence si étonnante, que les Romains ne pouvoient se lasser de l'admirer; et pour dire un magnifique tombeau, ils disoient un mausolée. Pline en a donné une description qui ne sauroit être contestée.

(2) Voltaire combat hardiment, avec son arme ordinaire de l'ironie, la prostitution du sexe dans les temples de Vénus à Babylone et en Cypre; mais Hérodote, témoin oculaire, mérite plus de croyance. Strabon confirme aussi cette coutume. Le prophète Jérémie en parle cent cinquante ans avant Hérodote, et dit que lorsqu'une Babylonienne sortoit des bras de l'étranger, elle s'en glorifioit, et railloit même celle qui n'avoit pas eu encore le bonheur d'être choisie. En fait de superstitions, rien ne doit nous étonner. Il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux n'ait consacré. On versoit le sang humain pour les honorer. Les femmes mariées et les vierges se prostituoient aussi à Héliopolis en Phénicie. Constantin abolit cet usage.

(3) Athénée rapporte que les habitans de l'île de Cypre consacroient leurs filles au métier de courtisanes. A Surate on trouve ces danseuses, ou ces balliadères, si célèbres dans les Indes: elles sont réunies dans des séminaires de volupté; elles appartiennent et sont consacrées

aux plus riches pagodes; elles dansent dans les temples dans les grandes solennités, et servent aux plaisirs des bramines. Toutes leurs danses sont des pantomimes d'amour; elles en expriment, avec une vérité frappante, la naissance, les progrès, les plaisirs, jusqu'aux fureurs; tout conspire à faire admirer les talens de ces filles étonnantes: leurs longs cheveux noirs, épars, ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs; des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs bracelets. Elles conservent leur sein avec un soin extrême.

(4) Il y avoit parmi les peuples de la Grèce quatre dialectes nés d'une même langue; l'attique, l'ionien, le dorique et l'éolien. L'attique étoit en usage à Athènes; l'ionien, peu différent de l'attique, dans l'Asie mineure ou l'Ionie; le dorique à Sparte, à Argos, en Epire et autres villes; l'éolien se parloit chez les Béotiens.

(5) Dans le quatorzième siècle, Ludovico Monadelsco, natif d'Orviète, écrivit des mémoires à l'âge de cent quinze ans.

On cite en Angleterre Thomas Parck, né en 1483, et mort en 1635. Il a vécu cent cinquante-deux ans sous dix rois : il avoua qu'à l'âge de cent ans, il avoit été convaincu d'avoir fait un enfant à une jeune fille, et la justice le condamna à une pénitence publique. Il avoit perdu la vue seize ans avant sa mort.

(6) Les Cyclades sont plusieurs îles de la mer Egée ou de l'Archipel, comme on l'appelle aujourd'hui; elles

elles portent le nom de Cyclades, parce qu'elles forment un cercle autour de l'île de Délos. M. de Bougainville a donné le nom de Cyclades à des îles qu'il a découvertes dans la mer du Sud.

(7) On prétend qu'on avoit servi des figues de l'Attique à la table de Xercès; que ce roi demanda d'où elles étoient, et que lorsqu'il eut appris qu'elles venoient d'Athènes, il les fit emporter, jurant qu'il n'en mangeroit que lorsqu'elles lui appartiendroient.

(8) Les Athéniens avoient la manie de vouloir être indigènes, c'est-à-dire aussi anciens que la terre qu'ils habitoient, et ils ont porté long-temps de petites cigales d'or ou d'argent, comme un symbole de leur antiquité, dans la pensée que cet insecte étoit engendré de la terre.

(9) Alcibiade, comblé de tous les dons de la nature, abusa de ce riche partage; et l'on peut lui appliquer ce que l'on a dit des Grecs : *Il fut le père des vices.*

(10) Quand le peuple étoit assemblé, un héraut crioit : *Quelqu'un au-dessus de cinquante ans veut-il parler?* Après celui-ci, il crioit : *Et qui encore?* ainsi chacun à son tour : après quoi, selon la loi de Solon, c'étoit aux plus âgés à parler les premiers; mais du temps de Démosthène, cette loi ne s'observoit plus à la rigueur.

(11) Voici ce que disent les rabbins sur l'éternuement. Dieu d'abord, après la création, établit pour

règle que l'homme n'éternuroit qu'une fois dans sa vie, et que ce seroit l'époque de sa mort. Ce fut le seul genre de mort connu jusqu'au temps de Jacob. Ce sage patriarche s'humilia devant Dieu, et le supplia de le dispenser de mourir de la sorte : sa prière fut exaucée; il éternua, et ne mourut point; ce qui étonna singulièrement tous ceux qui étoient présens. Jacob tomba malade; autre surprise, parce qu'on ne connoissoit encore d'autre maladie que celle du mortel éternument. On ne douta plus alors que la nature n'eût changé ses loix, et l'on trouva à propos, par la suite, de dire à ceux qui éternuoient: *Bien vous fasse.*

Presque tous les peuples de la terre ont cet usage. Les Romains l'observoient exactement : ils disoient *salve* à l'éternueur, ce qui répond au *vivez* des Grecs. Quand le roi de Monomotapa éternue, on le publie aussitôt dans toute la ville, et tout le Monomotapa retentit d'acclamations et des cris de *vive le roi!*

En Amérique, quand le cacique de Guacaja éternuoit, dit l'auteur de la Conquête de la Floride, tous les Indiens s'inclinoient, se prosternoient devant lui, et, les mains levées vers le ciel, prioient le soleil de protéger leur maître, de l'éclairer, d'être toujours avec lui.

(12) Pélias, selon la fable, dans l'espoir de faire périr Jason, l'avoit envoyé à la conquête de la toison d'or. Mais après le succès, Jason de retour chez ce tyran avec Médée, celle-ci, pour le punir de ses forfaits, conseilla à ses filles de l'égorger, et de le faire bouillir

dans une chaudière, les assurant que cette opération lui rendroit la jeunesse.

(13) A Sparte, l'âge de porter les armes étoit depuis trente jusqu'à soixante ans : on destinoit ceux qui étoient plus ou moins âgés à la garde de la ville; on n'armoit les esclaves que dans les cas urgens : leurs troupes ne montoient qu'à dix mille hommes.

(14) Les Athéniens érigèrent à Isocrate deux statues et firent élever sur son mausolée une colonne de quarante pieds, au haut de laquelle étoit placée une Sirène, image et symbole de son éloquence.

(15) Ces Scythes étoient nomades; leurs femmes passoient leur vie dans des chariots; les hommes montoient à cheval, suivis de leurs moutons, de leurs bœufs et de leurs chevaux: ils restoient dans le même endroit tant que les pâturages suffisoient à leurs troupeaux.

(16) L'Ilyssus qui baignoit les murs d'Athènes, n'a plus forme de rivière; il est divisé en une multitude de rigoles qui portent l'eau dans les jardins des environs : et le Céphise qui traversoit cette ville, ne subsiste plus; on ne trouve pas même son lit.

(17) Dès que les époux étoient arrivés dans la chambre, des amis venoient enlever le flambeau nuptial, de crainte que la mariée ne le mît sous le lit, après l'avoir éteint, ou que le mari ne le laissât brûler sur quelque sépulcre; ce qui auroit pronostiqué la mort prochaine de l'un ou de l'autre.

(18) Cette ville, qui s'appelle aujourd'hui Thiva ou Thines, occupe la place où étoit jadis la citadelle, bâtie sur une éminence d'environ une lieue de circuit; c'est aujourd'hui peu de chose. Il y a une autre Tine, qui est l'ancienne île de Ténos, dont la malvoisie a beaucoup de réputation.

(19) Les Grecs n'avoient que deux sortes d'habits pour les hommes, comme pour les femmes; la tunique et le manteau. La première se mettoit immédiatement sur la chair, et le manteau par-dessus. La tunique étoit de lin ou de coton; celle des femmes étoit traînante, attachée au sein avec une agrafe : ils en ornoient les bords avec des franges en forme de festons. Chez le peuple, elles étoient en laine; chez les gens riches, en or ou en argent. Les femmes de qualité portoient par-dessus leur habillement un voile ou une mante, qui traînoit et s'attachoit avec une agrafe d'or.

(20) Une dame de Londres, après avoir lu un ouvrage de Sherlok, sur l'immortalité de l'ame, se pendit dans sa chambre, après avoir écrit ce vers sur sa cheminée :

« Sherlok, je doute encore, et je vais m'éclaircir ».

La duchesse de Buckingham fait ainsi parler son mari dans l'épitaphe qu'elle a fait graver sur son mausolée :

Pro rege sæpe, pro republicâ semper
Dubius, sed non improbus vixi;
Incertus morior, non perturbatus.

(21) L'abbé Régnier-Desmarais fit en vers italiens

l'épitaphe de la duchesse de Montbazon, si célèbre par sa beauté et ses amours. Cette épitaphe joint l'élégance, la précision à la finesse des pensées.

Sotto quel duro marmo,
Di mortal velo sciolta
La bella Montbazon giace sepolta :
Festingin le donne, piangau gli amori,
E liberi oggi mai vadino il cori.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES

Contenus dans ce Troisième et dernier Volume.

CHAPITRE Ier. *Histoire de Combabus.* Page 1

CHAP. II. *Azéma plaît à Phanor. Vie oiseuse des Babyloniens. Portrait d'Atossa. Aventure de Phanor.* 7

CHAP. III. *Fête de Milyta.* 17

CHAP. IV. *Lettre de Lasthénie, contenant diverses Anecdotes.* 21

CHAP. V. *Fête d'Arsame dans son Paradis. Sa Mort. Des Mariages du Roi. Départ des deux Amis.* 34

CHAP. VI. *Détails sur la ville d'Halicarnasse. Leur séjour à Paphos. Culte de Vénus. Heureuse aventure des deux Amis. Mort tragique d'une jeune personne. Stoïcisme de Stilpon.* 42

CHAP. VII. *Entretien des deux Amis sur le Vaisseau. Rencontre de deux Grecs. De l'Antre de Trophonius. Fable de Promé-*

thée, de Midas. Histoire de Gygès. Pag. 58

CHAP. VIII. *Description de Sardes et de ses environs. Rencontre de deux jeunes Filles. Ils vont loger chez leur Aïeul.* 71

CHAP. IX. *Mœurs des Sardiens. Divinités du Pays. Entretien des deux Amis sur leurs Hôtes.* 77

CHAP. X. *Occupation du Vieillard. Entretien intéressant. Il se fait connoître.* 81

CHAP. XI. *Entretien des deux Amis au sujet d'Athénaïs. Aventure terrible.* 98

CHAP. XII. *Souper d'Aristide. Anecdotes.* 110

CHAP. XIII. *Aventures d'Aristide. Son séjour dans une Caverne.* 117

CHAP. XIV. *Etablissement d'Aristide en Thrace. Physique du Climat. Mœurs des Habitans. Comment Aristide gagne sa vie.* 124

CHAP. XV. *Passion de Phanor. Moyen qu'il emploie pour faire connoître son Amour. Souper. Anecdote de Cimon.* 128

CHAP. XVI. *Suite des Aventures d'Aristide. Description du Palais de Cyrus. Son entretien avec ce Prince.* 136

CHAP. XVII. *Agitation, Amour de Phanor.* Page 152

CHAP. XVIII. *Suite des Aventures d'Aristide. Générosité de Cyrus. Trait d'Aristide. Récit de la prise de Babylone.* 155

CHAP. XIX. *Passion de Phanor. Notions sur Sparte et son Gouvernement.* 168

CHAP. XX. *Désespoir de Phanor. Conversation d'Antenor avec Athénaïs. Heureux Dénouement.* 178

CHAP. XXI. *Leur arrivée à Athènes. De la Fête appelée* Lampas. *Expiation d'un Meurtre involontaire. Suite de l'Histoire de Théano et du Bapte Théon.* 189

CHAP. XXII. *Antenor va chez Lasthénie. Salle du Déjeûner. Divers Traits d'Alcibiade. Histoire du Peintre Agatarque.* 200

CHAP. XXIII. *Vue du Mont Hymette. Histoire d'Hyparète.* 216

CHAP. XXIV. *Conversion de la Courtisane Damo. Table de Lasthénie. Portraits du Sage. Trait plaisant de Socrate.* 229

CHAP. XXV. *Histoire Tragique.* 238

CHAP. XXVI. *De l'Origine des Complimens*

que l'on fait à ceux qui éternuent. Pag. 245

CHAP. XXVII. *Mœurs des Athéniens.* 248

CHAP. XXVIII. *De Cratès. Anecdotes. Histoire des Amazones.* 261

CHAP. XXIX. *De la ville d'Athènes. Achat d'un Esclave. De Timon le Misantrope. Repas public. De la Campagne d'Athènes. Morale de Lasthénie.* 274

CHAP. XXX. *Rencontre d'Ariston. Son Histoire.* 287

CHAP. XXXI. *Maison de Théophraste. Ses Maximes, ses Opinions. De la Mouche d'Ariston. Du Temple d'Esculape et d'une Scène qui s'y passe.* 294

CHAP. XXXII. *Petits incidens. Réponse de Lasthénie à la Proposition du Mariage. Beaux Traits de son Caractère.* 302

CHAP. XXXIII. *Beauté de la Diacrie. Séjour d'Antenor à Orope. De la Fête d'Hyacinthe. Nouveau trait de Folie d'Archias. Anecdotes sur Pindare. Départ pour Sardes avec Phanor. Mariage de ce dernier. Leur retour à Thèbes avec Aristide et sa Famille. Mort du jeune Cyrus. Mort d'Aristide.* 318

CHAP. XXXIV et dernier. *De Télésille, de sa Beauté. Son Mariage avec Antenor. Vieillesse de Lasthénie. Sa Mort.* Page 335

NOTES. 351

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

R. BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI

1408768 523672

OUVRAGES NOUVEAUX

RÉCEMMENT PUBLIÉS

Qui se trouvent chez F. Buisson.

Les Fêtes, Danses et Courtisanes de la Grèce; ou Supplément aux *Voyages du Jeune Anacharsis* et à ceux *d'Antenor en Grèce et en Asie*; comprenant 1°. La Chronique Religieuse des anciens Grecs, Tableau de leurs mœurs publiques; 2°. La Chronique qu'aucuns nommeront scandaleuse, Tableau de leurs mœurs privées; enrichi d'un Almanach athénien; de Chants Anacréontiques, Musique de *Méhul*; et de Gravures d'après l'autorité antique, sur les Dessins de *Garnerey*, élève de *David*. 4 vol. in-8°. sur carré fin de Buges et sur beaux caractères neufs, avec cinq Planches gravées en taille-douce, et de la Musique. Prix, 20 fr.; en papier vélin, 40 fr.

Contes en Prose et en Vers, suivis de Pièces fugitives et du Poëme d'Erminie; par *E.-F. Lantier*, Auteur du *Voyage d'Antenor en Grèce et en Asie* : 3 vol. *in*-18, sur caractères neufs; Edition soignée, avec 3 jolies Gravures. Prix, 4 fr. br.

Contes, Fables, Chansons et Vers de *L.-P. Ségur* l'aîné, ex-Ambassadeur, Membre du Corps Législatif. 1 vol. *in*-8°. de 260 pag. imprimé sur carré fin d'Angoulême, et caractères de petit-romain neuf. 3 fr. En papier vélin, 6 fr. sans le port.

Voyage en Grèce et en Turquie, *fait par ordre de Louis XVI, et avec l'autorisation de la Cour Ottomane*; par *C.-S. Sonnini*, Auteur du *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte*, Membre de plusieurs Sociétés Littéraires et Savantes de l'Europe, des Sociétés d'Agrieulture de Paris et des Observateurs de l'homme : 2 vol. *in*-8°, sur carré fin et cicéro neuf avec un volume grand *in*-4°. sur nom-de-Jésus, contenant une très-grande et très-belle Carte colo-

riée, et des Planches gravées en taille-douce par d'habiles Artistes. Prix, 18 fr. On a tiré 25 exemplaires en papier vélin : 36 fr.

Vie Privée, Politique et Militaire des Romains sous Auguste et sous Tibère, dans une suite de Lettres d'un Patricien à son Ami ; traduites de l'anglais : 1 vol. *in*-8°. 4 fr. 50 cent.

Histoire Critique de l'Etablissement des Français dans les Gaules, Ouvrage inédit de M. le Président *Hénault*, de l'Académie Française et de celle des Inscriptions et Belles-Lettres ; imprimé sur le Manuscrit original écrit de sa main : 2 vol. *in*-8°, sur carré fin et cicéro neuf. Prix, 6 fr.

Flore des jeunes Personnes, ou Lettres Elémentaires sur la Botanique, écrites par une Anglaise à son Amie, et traduites de l'anglais, par *Octave Ségur*, Elève de l'Ecole Polytechnique. 1 vol. in-12, très-jolie Edition, imp. sur caractère neuf et papier d'Angoulême : avec 12 Planches très-bien gravées par *Sellier*. Prix, 3 fr. 60 cent. avec les Planches en noir ; et avec les Planches enluminées avec le plus grand soin, 7 fr. 50 cent. En papier vélin, 7 fr. ; avec les Planches enluminées, 10 fr.

Histoire du Directoire Exécutif de la République Française, depuis son installation jusqu'au dix-huit Brumaire inclusivement ; suivie de Pièces Justificatives : 2 vol. *in*-8°. Prix, 9 francs, brochés.

Des Tombeaux, ou *De l'Influence des Institutions funèbres sur les Mœurs* : par *J. Girard*, auteur de *Praxile* : 1 vol. *in*-12, sur carré fin d'Annonai. Prix, 1 franc 75 cent.

Tableau Historique et Politique de l'Europe, depuis 1786 jusqu'en 1796, ou l'an IV, où se trouvent l'Histoire des principaux événemens du règne de F.-Guillaume II, roi de Prusse, et un Précis des Révolutions de Brabant, de Hollande, de Pologne et de France ; par *L.-P. Ségur* l'aîné, ex-Ambassadeur, Membre du Corps Législatif : SECONDE EDITION, *revue et corrigée* : 3 v. *in*-8°, avec le portrait de *F.-Guillaume II*, gravé par *A. Tardieu*. Prix, 12 fr.

523672